



THÉORIE
DE LA
RÉVOLUTION
MONDIALE
IMMÉDIATE

Belgique : 35 frs
France : 350 frs

LES LÈVRES NUES
1958

Par révolution mondiale, il faut comprendre ici, très exactement, le renversement du capitalisme dans tous les pays du monde où ce renversement n'est pas accompli, — opération dont l'expression politique fondamentale est l'abolition de la propriété privée des moyens de production.

Par immédiate, il faut entendre que le programme que nous allons exposer s'inscrit dans une période fixée à un an; délai approximatif au delà duquel il serait oiseux d'escompter sa réussite, celle-ci étant obligatoirement tributaire d'une action intense et rapide.

I. — DEUX MONDES QUI N'EN FONT QU'UN

I. — LE PROLÉTARIAT FANTÔME

Il est devenu commun de dire que la fin de la deuxième guerre mondiale marque un chapitre nouveau de l'Histoire. De même que le XIX^e siècle l'avait vue passer de l'ère provinciale à celle des nations souveraines, l'humanité entre brutalement dans l'ère planétaire, qui s'ouvre sur la division du monde en deux camps antagonistes. Or il n'a pas fallu dix ans pour que les deux adversaires voient, sur le plan militaire, leur inégalité économique — annihilée pour l'un, compensée pour l'autre — par la possession d'armes de destruction suffisantes pour s'anéantir mutuellement jusque dans leurs moindres fibres. Il s'ensuit cet équilibre provisoire dans lequel nous vivons.

Il engendre une situation singulière.

Car si la possibilité de pulvériser le monde existe désormais, il paraît pour le moins raisonnable d'estimer la continuation de la vie humaine à une chance sur deux. Somme toute, ce n'est pas encore trop mal puisque chacun de nous n'en a aucune.

Ensuite, il ne semble pas que l'on puisse imaginer pour conjurer cette menace, de mesure plus rationnelle que l'unification de toute l'économie terrestre par la socialisation des moyens de production et la liquidation des frontières nationales. C'est là toutefois une perspective relativement lointaine et passablement utopique tant que la probabilité d'une destruction universelle n'est pas déjouée.

Nous partons arbitrairement de l'hypothèse que la mauvaise chance de l'humanité doit prévaloir dans les années à venir.

Notre premier soin sera donc de nous efforcer de prendre *tout à fait* au sérieux cette menace d'anéantissement total à laquelle, dans le fond, et bien qu'on ne cesse d'en parler, personne n'adhère véritablement. C'est là un premier point, mais c'est peut-être, de toutes nos démarches, la plus ardue. Ainsi, il n'est personne pour « croire » sans défaillance à sa propre mort bien qu'elle lui paraisse, dans le même instant, et comme inscrite en filigrane, indubitable. C'est qu'il nous faut de vrai, pour que cette persuasion devienne agissante, faire passer une hypothèse communément admise sur le plan du fait accompli, bien qu'elle n'en soit pas un, qu'elle ne peut pas l'être, — de par sa nature même.

Admise cette conviction, imprégnés de cette certitude, l'étape suivante va presque de soi. L'on peut concevoir comme une manière d'obligation morale de tâcher à tout prix de prévenir cette fin du monde anticipée, cette apocalypse immédiate dont la responsabilité relève désormais uniquement de la main humaine.

Bien entendu, nous n'affirmons nullement que le monde *doit* être sauvé, s'il est vrai qu'il doit bientôt s'évanouir en fumée. L'expérience nous démontre au contraire, par l'exemple de millions de suicides, que la vie n'est pas, quoi que l'on dise, aux yeux de tous également chère et précieuse. Il ne s'agit donc pas d'une obligation en soi, devant laquelle chacun aurait automatiquement à s'incliner.

Aussi bien, notre proposition relève moins d'un impératif moral que d'un jeu, d'un choix intellectuel, que l'on peut à sa guise reporter sur le plan esthétique, ou même sportif.

La règle du jeu est des plus simple; elle peut se formuler en quelques mots: S'il est vrai que l'humanité doit périr dans un avenir proche, que pourrions-nous faire pour empêcher cette issue dans les très faibles limites du temps qui nous est laissé pour agir?

L'on verra, au terme de notre exposé, comment nous en sommes venus à penser qu'il suffirait de disposer d'un an de répit (environ), de trois cents hommes décidés (mais pas tellement exceptionnels) et, enfin, d'argent (pas mal d'argent).

Un but à son image s'identifie sans peine, sans défaut et, d'ailleurs, sans danger. Ainsi, l'idée de la révolution mondiale, que nous nous proposons de remettre en question, ne diffère en rien de celle qui constitue l'objectif idéal des partis communistes. La théorie et le programme qui sont développés ici n'offriraient donc guère d'intérêt s'ils n'étaient strictement limités à la préparation et au déclenchement de cette révolution. Ce qui suivra, — l'affermissement et l'épanouissement

économiques de cette révolution, — ne sont pas, dans ces pages, de notre ressort.

Il n'est point de théorie qui ne tâche à assurer sur le monde matériel sa validité. C'est pourquoi nous nous appuyons, au départ, sur les considérations suivantes:

A l'exception des pays dits « sous-développés », la socialisation de l'économie est immédiatement applicable au sein de toutes les nations où la production industrielle et la centralisation administrative qui l'accompagne, ont atteint un niveau de développement élevé. Or, malgré cette possibilité immédiate, les partis communistes occidentaux n'ont pas réussi à s'emparer du pouvoir. Au surplus, l'occasion la plus favorable pour une telle conquête, occasion qui s'est présentée à la fin de la deuxième guerre mondiale, a été pour eux une occasion perdue.

A partir d'ici, l'on peut esquisser les traits fondamentaux du problème.

Contrairement aux observations et aux conjectures de Marx, la révolution prolétarienne ne s'est affirmée à ce jour que dans les pays les plus arriérés du monde capitaliste (la Russie tsariste et la Chine semi-féodale) tandis que les pays économiquement les plus évolués demeurent, sur ce point, inébranlables. Cette contradiction flagrante entre l'hypothèse et l'expérience soulève une double question:

Ou bien que le marxisme se soit radicalement trompé dans son analyse et ses calculs;

ou bien que la méthode et les moyens employés jusqu'ici par les partis communistes sont défectueux et impropres à les mener aux fins qu'ils souhaitent.

La prise du pouvoir, autrement dit l'appropriation par l'ensemble de la société des moyens de production actuellement détenus par la bourgeoisie, est conditionnellement liée à l'existence du prolétariat: classe distincte, spécifique, appelée à réaliser un jour cette prise du pouvoir. Cette condition semble toutefois au sein de la société occidentale, et plus particulièrement dans la société nord-américaine, avoir aujourd'hui perdu le caractère d'évidence qu'elle offrait à l'observateur du XIX^e siècle. Si bien qu'une amélioration générale, incontestable et grandissante du niveau de vie des travailleurs, a pu incliner à croire que l'analyse marxiste, notamment la théorie de la paupérisation des masses corrélative à l'accumulation du capital, est infirmée par les événements, par l'essor économique consécutif à la fin de la deuxième guerre mondiale.

Un tel jugement est pour le moins superficiel. C'est faire bon marché du caractère cyclique de l'économie capitaliste, où de pareils essors n'ont pas laissé de se manifester

de tout temps. Or un trait constant, jusqu'à ce jour*, de tels essors, est qu'ils sont les précurseurs d'une crise de surproduction, au cours de laquelle précisément se déclare le phénomène de paupérisation analysé par Marx. Et sinon d'une crise, d'une guerre qui n'en est que le masque hideusement fardé.

Ensuite, un tel jugement est pour le moins prématuré. C'est qu'il est absurde de tirer des conclusions positives d'une situation que l'on n'a pas fini de vivre, situation qui n'étant pas accomplie ne peut guère, l'avenir nous étant dissimulé, servir de critère fort sérieux. Aussi bien, que penser aujourd'hui des économistes de 1925 qui réfutaient Marx en fondant leurs observations sur l'essor économique du moment, réfutation que vint ruiner bientôt, de façon écrasante, la grande panique de 1929-1933, avec ses quarante millions de chômeurs ?

Il reste enfin que cette élévation du niveau de vie n'est que fort peu probante à l'échelle mondiale. Qu'il nous suffise de rappeler que 66 pour cent de la population terrestre souffre de faim chronique, dénutrition qui se résout chaque année par une mortalité de 30 à 40 millions d'hommes. Et pour que l'on ne se tourne pas trop vite vers l'Asie, rappelons que dans le cas de la France, considérée isolément, un tiers de sa population totale est, suivant une enquête récente de l'O.N.U., sous-alimentée; condition qui, traduite en chiffres absolus, englobe près de deux millions de personnes pour la seule région parisienne.

Mais ces évidences, pour affreuses qu'elles soient, passent assez facilement inaperçues si l'on restreint le champ d'observation aux nations où le capitalisme est florissant et provisoirement à l'abri de contradictions par trop spectaculaires, comme il en va pour les Etats-Unis et quelques pays connaissant un essor économique relatif, tels que la Belgique, la Suède ou la Suisse. Il s'ensuit que l'observateur superficiel n'a que trop tendance à voir se dissiper la misère du prolétariat, indice qu'il ne manque pas d'interpréter aussitôt comme une preuve de la faillite de la théorie marxiste sur la paupérisation des masses.

De ces apparences cependant il faut se méfier et, tout d'abord, ne pas oublier que l'organisation politique de la classe ouvrière, depuis quelque cent ans, a remporté des victoires insignes au détriment de la toute-puissance primitive du capitalisme. Là où sa lutte n'a pas abouti à la révolution, elle n'en a pas moins avec le temps si bien érodé les forces de la bourgeoisie qu'elle en a profondément modifié la structure. L'on pourrait rappeler que les indemnités de chômage, aux Etats-Unis,

* ... et ce jour même (février 1958).

sont l'œuvre du parti communiste. L'on pourrait invoquer bien d'autres exemples. Mais nul n'est peut-être plus éloquent que celui de la journée de huit heures, devenue quasi universelle, et dont on a quelque peu oublié qu'elle est une proposition de Marx lui-même, le grand mot d'ordre de la Première Internationale. D'où vient que par une singulière ironie des choses, les plus ardents adversaires du communisme en sont aujourd'hui les premiers bénéficiaires. La presse, la radio, le cinéma, la télévision doivent leur développement fabuleux, sinon leur existence même, à cet empiètement crucial des loisirs sur la durée du travail quotidien. Sans ces loisirs, ces immenses moyens n'eussent pu, faute de public, connaître une aussi vaste souveraineté.

Mais ceci n'infirme pas encore la constatation d'un affaiblissement du prolétariat dans les bourgeoisies évoluées et florissantes. (Il ne saurait être, bien entendu, question de leur adjoindre les exemples de la France ou de l'Italie, où la misère matérielle des masses est nullement douteuse).

Au vrai, il s'agit bien moins d'une extinction progressive du prolétariat, que d'une transformation sensible de ses traits spécifiques et d'une altération parallèle de sa conscience de classe.

La mécanisation croissante à tous les étages de la production tend chaque jour davantage à l'élimination de l'ouvrier manuel tandis que s'affirment toujours plus impérieusement les besoins d'une main d'œuvre hautement qualifiée*. Plus il faut d'ingénieurs, moins il faut de terrassiers. D'une part, sous la pression des revendications syndicales, d'autre part, pour répondre aux nécessités technologiques de la révolution industrielle, les classes dominantes se trouvent contraintes de prolonger la scolarité et de faciliter l'accès aux enseignements moyen et supérieur. Quels que soient leur volonté de résistance et leur désir de maintenir les vieilles barrières culturelles entre les « riches » et les « pauvres », force leur est bien de céder à ces exigences draconiennes. L'ignorance jointe à la misère, dans lesquelles étaient tenues les masses laborieuses, situation qui

* En 1940, la proportion de prolétaires intégraux (ouvriers sans instruction professionnelle et main-d'œuvre agricole) était, aux Etats-Unis, de 9 millions, soit de 18 pour cent, sur une population laborieuse de 51 millions, — contre 26 pour cent en 1910 et 65 pour cent en 1830. Repris par Colin Clark d'après les statistiques officielles, la rigueur de ces données est contestée par Friedmann qui en reconnaît cependant la validité schématique. Quoi qu'il en soit, la tendance à la suppression du labeur manuel est peu contestable. Elle est l'enjeu idéal de la révolution scientifique et industrielle.

avait été jusqu'alors un auxiliaire précieux de la domination bourgeoise, ont cessé de lui être favorable. Le « bon vieux temps » est définitivement révolu. Et sans doute n'est-il pas de meilleur exemple, à ce propos, que l'affolement de la bourgeoisie mondiale devant les progrès scientifiques de l'Union Soviétique, et les mesures immédiates qu'elle a été obligée de prendre, sous peine de mort, pour promouvoir l'extension et la généralisation de l'enseignement polytechnique. Le passage du satellite Alpha 57 dans le ciel orageux de Little Rock, au moment où s'apaise un délire collectif digne des plus sinistres convulsions du Moyen âge, est un signe des temps. Non moins que le geste du président des Etats-Unis, bravant ses électeurs, et contraint de dépêcher l'armée pour permettre à quelques étudiants l'accès d'une école.

A partir du moment où l'âpreté de la concurrence accélère le rythme de la révolution technologique, la classe dominante est à son tour dominée par les exigences multiples du marché. Il lui faut s'adapter à ce rythme frénétique et, qu'elle le veuille ou non, affranchir les classes laborieuses de leur ignorance improductive tout en leur concédant chaque jour un peu plus que de simples « miettes du butin ». La bourgeoisie elle-même se scinde, partagée entre la droite et la gauche, et poussée, aux termes de ce conflit intérieur, vers une planification parcellaire de l'économie sous les formes de plus en plus inquiétantes et restrictives, quant à elle, du capitalisme d'Etat.

En supposant que les sociétés bourgeoises évoluées puissent jouir d'un essor économique constant (perspective essentiellement absurde mais que nous admettrons un instant), de façon qu'elles demeurent à l'abri tant des crises que des guerres, il est vraisemblable, — la technologie évoluant à grands pas vers l'automatisme et la suppression du travail manuel, — que l'on aboutirait assez vite à une société où le prolétariat tel qu'il existait au temps de Marx, se serait bel et bien évanoui. Or, une telle perspective, loin de contredire le marxisme et d'engendrer une classe nouvelle (comme l'entendent par des voies différentes Burnham* ou Djilas), n'en fournit au contraire que la confirmation. Car nous aurions affaire, en supposant toujours que puissent être miraculeusement conjurées les menaces de crises et de guerres, tout simplement à une société qui aurait atteint le seuil du communisme, de sa phase supérieure, sans avoir subi l'étape transitoire de la

* Pour qui conserve quelque illusion sur l'originalité de Burnham, il suffit de rappeler que Marx avait déjà prédit, on ne peut plus clairement, l'apparition du « manager » : « Transformation du capitaliste remplissant réellement sa fonction en un simple directeur-administrateur de capitaux qui ne lui appartiennent pas, et du possesseur du capital en simple propriétaire, en simple capitaliste d'argent ».

dictature du prolétariat* que connaissent aujourd'hui les pays socialistes. Aussi bien, les conditions requises pour assurer le passage au communisme dit « intégral » sont-elles, non seulement une production des biens considérablement élargie, mais encore la destruction de la barrière existant aujourd'hui entre le travail manuel et le travail intellectuel.

Que cette évolution soit douteuse, face aux crises et aux guerres qui ne cessent de poindre à l'horizon, il n'en demeure pas moins vrai que le prolétariat connaît un processus de stratification continu, conséquence logique de la division toujours plus poussée du travail. Les répercussions en sont assez profondes pour entraîner le morcellement du prolétariat en classes artificielles, phénomène qui répond à des causes puissantes et diverses : la complexité de la production industrielle requérant un nombre toujours accru de spécialistes; le grossissement parallèle du secteur administratif avec son immense armée de tâcherons intellectuels, comptables et dactylos; la prolifération enfin de la caste parasitaire des commerçants, assumant le rôle d'intermédiaire entre la production et la consommation. Si une infime minorité parvient effectivement à accéder à la classe dominante ou à s'en rapprocher sensiblement, l'ensemble de cette bourgeoisie virtuelle s'avère par contre incapable de résister à la fascination de la classe au pouvoir, à l'étalage complaisant de la richesse et à la perspective d'une situation meilleure; aspiration puissamment alimentée par l'accroissement des objets de consommation, la publicité infatigable entretenue à leur sujet et leur acquisition facilitée par la généralisation de la vente à crédit.

Les classes, de laborieuses deviennent moyennes, et celles-ci pèsent dans la balance d'un poids menaçant. C'est alors que se produit le tournant décisif.

Bien que cette petite bourgeoisie artificielle continue économiquement d'appartenir au prolétariat, elle se refuse en période d'accalmie sociale, d'en convenir, hypnotisée par le semblant de réussite que constituent à ses yeux la possession d'une automobile de série, d'un frigidaire, d'un appareil de télévision, la possibilité de vacances annuelles; toutes merveilles rudimentaires qui lui paraissent représenter, faute d'imagination, les fondements d'une vie à peu de chose près idéale. Quoi d'étonnant, par la suite, si elle se montre de plus en plus rétive

* C'est-à-dire d'une dictature exercée par l'ensemble de la société conçue comme une entité politique et juridique abstraite sur cette société même, donc sur chacun de ses membres, avec tous les degrés d'atténuation et de rigueur qu'impliquent, d'une part, la situation qu'ils occupent dans la hiérarchie professionnelle et administrative et, d'autre part, la crise de sous-production, jusqu'à ce jour permanente, des biens de consommation.

à toute solidarité de classe et que, loin de reconnaître dans la fraction politique agissante de la classe ouvrière son alliée naturelle, celle-ci lui apparaisse tout à l'opposé comme une menace permanente contre cette prospérité dérisoire dont elle a pris le parti de se contenter.

La misère, au sens physiologique, la misère matérielle dans ses formes les plus aiguës, a joué dans les révolutions russe et chinoise un rôle prépondérant. Elles étaient pour les masses une question de vie ou de mort, l'expression claire et tranchante de leurs intérêts immédiats.

Or, dans les sociétés capitalistes développées, si la misère tend à perdre ses traits primitifs et sa puissante stimulation physiologique, au surplus, les couches déshéritées de la société perdent leur force quantitative, s'anéminent, cependant que la chance de pouvoir administrer la production leur est retirée par la complexité croissante de celle-ci. Le temps n'est plus où l'on pouvait escompter qu'elles prissent en main les leviers de commande de la société, qui sont aujourd'hui du seul ressort des spécialistes et des techniciens. En bonne logique, les communistes devraient donc renoncer l'espoir d'unifier l'ensemble des masses laborieuses en ne fondant leur propagande que sur les couches les plus pauvres de la population. Au degré de développement atteint par certains pays, il apparaît même, contradictoirement au marxisme classique, que la tentative de s'emparer du pouvoir en ne s'appuyant que sur le secteur le moins favorisé de la société serait bien près de ressembler à un putsch plutôt qu'à une révolution largement populaire*. Que cette orientation de la politique communiste subsiste cependant avec une obstination rigide résulte peut-être moins d'une appréciation erronée de la structure du capitalisme contemporain, que de la transplantation pure et simple de l'expérience de la révolution russe dans les conditions particulières de l'économie occidentale.

A mesure que dans les bourgeoisies évoluées le fantôme

* C'est en partie ce qui fit dire un jour à Marx, contrairement à sa théorie fondamentale (pour autant que le *Manifeste*, « œuvre de jeunesse », puisse être tenu pour sa théorie fondamentale) :

« Nous ne pouvons nier qu'il y a des pays comme l'Angleterre et l'Amérique, et j'ajouterai même la Hollande, où l'ouvrier peut atteindre son but par des moyens pacifiques ».

Au reste, l'œuvre abondante et extraordinairement touffue de Marx et Engels est si riche en contradictions que l'attachement aveugle à certaines citations privilégiées suffirait presque à expliquer les divergences cruciales entre les sociaux-démocrates et les communistes. Au fil de ces pages sans fin, tel lecteur devient Kautsky, tel autre, Lénine.

de la misère paraît s'éloigner, chacun s'enferme dans un songe où l'intérêt individuel se résume à l'ambition de devenir « riche », ou pour le moins de se maintenir sans encombres à un niveau de confort relatif. Que la misère pour autant n'en soit plus une, comme on tâche à nous en persuader, demeure douteux. Où son emprise physiologique se desserre, la misère ne relève plus que d'une interprétation qui partage diversement les esprits. C'est un point sur lequel Engels, confrontant le sort du prolétaire à celui de l'esclave, a projeté toute la lumière désirable :

L'esclave est vendu une fois pour toutes. Le prolétaire doit se vendre lui-même jour après jour, heure par heure. L'esclave particulier, propriété d'un maître, jouit déjà par suite des intérêts de ce maître d'une garantie à l'existence, si misérable soit-elle. Le prolétaire particulier, propriété pour ainsi dire de toute la classe bourgeoise, dont le travail n'est acheté que si quelqu'un en éprouve le besoin, n'a aucune garantie à l'existence. Cette garantie n'est seulement reconnue à la classe ouvrière que dans sa totalité abstraite. L'esclave est à l'abri de la concurrence, le prolétaire est au cœur de la concurrence et en éprouve toutes les fluctuations. L'esclave vaut comme une chose, non comme un membre de la société bourgeoise ; le prolétaire est reconnu comme une personne, comme un membre de la société bourgeoise. L'esclave peut donc jouir d'une existence meilleure que le prolétaire, mais le prolétaire appartient à un degré supérieur de l'évolution sociale et se trouve lui-même occuper un échelon plus élevé que l'esclave.

Il n'en demeure pas moins très difficile de passer de cette évidence analytique à sa prise de conscience au cœur de la vie quotidienne, transfigurée par la marche des temps. L'ascendant de la vie immédiate et les satisfactions tangibles qu'il lui arrive de procurer l'emportent sur une représentation de la réalité qui a contre elle toutes les apparences ; apparences d'autant plus envoûtantes qu'elles sont aussi des réalités.

Ainsi, le chômeur américain qui reçoit de trente à soixante dollars d'indemnités par semaine, pour ne rien faire, — soit bien davantage qu'un ouvrier soviétique qualifié, ou même un ouvrier anglais ou français en pleine activité, — se trouve assez mal placé pour se convaincre de la supériorité du régime soviétique*. Et il est bien vrai que l'on ne peut concevoir de propagande plus absurde (encore que l'Eglise n'y ait pas trop mal réussi) que celle qui consiste à lui étaler les avantages d'une existence économiquement inférieure à la sienne, et à

* A quoi l'on peut objecter l'existence aux Etats-Unis, principalement dans la population noire, d'un prolétariat famélique. Soit. Mais ceci ne devrait pas tant reconforter le marxiste que le désespérer davantage. Car depuis quand l'action révolutionnaire pourrait-elle se fonder raisonnablement, face à un prolétariat qualifié et bénéficiant de hauts salaires, sur un « Lumpenproletariat » n'ayant même plus l'avantage de la puissance numérique ?

lui représenter les rigueurs inhumaines d'un système social dont il ne perçoit guère comme indice, quant à lui, que l'impossibilité où il se trouve, par l'effet de son chômage, de ne pouvoir renouveler sa voiture et de devoir se contenter du modèle de l'an passé.

Il ne faut donc pas s'étonner d'enregistrer l'insignifiance croissante du parti communiste américain au fur et à mesure que s'estompe le spectre de la misère matérielle sur lequel le communisme a fondé toute sa propagande, ni que cette dernière ne remporte d'appréciables succès que dans les pays où cette misère subsiste de façon ostensible. Incapable de s'adapter à une réalité mouvante et toujours plus complexe, la propagande communiste se voit constamment mise en échec faute de pouvoir se montrer assez souple pour abandonner ses habitudes séculaires, ses tics, ses manies, et surmonter victorieusement ce que l'on pourrait nommer son « complexe russe ». La faucille et le marteau, comme emblème de la réalité ouvrière dans les pays capitalistes évolués, est à peine moins anachronique que le sigle des légions de César*. Au point qu'il ne peut faire de doute que le premier obstacle à la révolution n'est tout bonnement que la propagande communiste elle-même.

Mais il y a plus. Alors que dans la Russie des tsars ou la Chine féodale la révolution n'était concevable qu'à la condition de rallier le prolétariat et le paysannerie, cette révolution s'avère dans les pays capitalistes évolués pratiquement impossible si elle ne s'assure pas de la participation volontaire des cadres dirigeants, le rôle décisif dans l'industrie moderne n'étant plus assumé par les ouvriers mais par les ingénieurs et les directeurs de la production. Cet aspect absolument original de la société capitaliste actuelle relègue au rang d'utopie l'organisation autonome des masses ouvrières et la perspective d'une prise du pouvoir tant par les voies de l'insurrection armée que par celles de la conquête parlementaire. Il n'y a plus de grand soir qui tienne. Si une révolution doit s'accomplir, celle-ci n'est concevable qu'au grand jour et avec la participation active de toute l'élite de la production industrielle, directeurs techniques et bureaucrates. Mais que peut-on attendre de ceux-ci ?

De l'ingénieur à la dactylo, du comptable à la demoiselle de magasin, une partie toujours grandissante du prolétariat se découvre psychologiquement plus proche de la classe dominante,

* Ils ne le sont guère moins comme outils, tant il est vrai que la moissonneuse-batteuse et l'usine automatisée tendent à les supplanter aujourd'hui avec une autorité écrasante dans l'agriculture et l'industrie. Si bien qu'on ne trouvera bientôt plus la faucille et le marteau que dans les mains du bourgeois, quand sa tondeuse de gazon est détraquée ou le jour où il veut accrocher un Picasso à sa muraille.

dont elle mime les habitudes et la suffisance, que de la classe ouvrière à laquelle elle se persuade volontiers, quand la société ne se porte pas trop mal, d'avoir cessé d'appartenir. Cette décomposition de sa conscience de classe est aggravée en outre par un ensemble d'accoutumances élémentaires touchant le comportement quotidien, où la « grossièreté » de l'ouvrier, de son éducation, de sa besogne, contraste avec la « culture » et la « distinction » de l'employé; opposition très justement illustrée par l'expression « ouvrier à col blanc », usitée pour la classification sociale des enquêtes par sondage.

Si la notion classique du prolétariat, dans les sociétés bourgeoises évoluées, n'a pas subi d'altération fondamentale, même si le prolétariat a perdu le visage de la misère qu'il avait au temps de Marx et qu'il conserve toujours dans les pays sous-développés, il reste cependant que ce travestissement psychologique entrave et compromet aujourd'hui sérieusement toute action politique qui vise à la révolution sociale.

Le problème des milieux se pose de façon aiguë.

2. — DES HISTOIRES DE VICOMTES

Ce problème est au centre des préoccupations de tous ceux qui tendent à rétablir la solidarité chancelante du prolétariat, à sauvegarder son unité constamment menacée par l'assoupissement d'une partie considérable de ses forces dans la mentalité petite-bourgeoise.

Le milieu, dont la forme première est la famille, avec son idéologie et sa morale fermées se donnant d'emblée aux enfants pour la vérité suprême, peut se définir comme un groupement de personnes, tantôt restreint à quelques individus (par exemple, des joueurs de cartes se réunissant régulièrement au café), tantôt démesurément étendu au point de constituer ces grandes communautés abstraites qui doivent leur puissance de rayonnement à quelque particularité, quelque activité, quelque goût communs : les Juifs, les Parisiens, les Français, les Jeunes, les Sportifs, les Intellectuels, les Automobilistes, les Philatélistes, les Amis des animaux, les Syndiqués, les Employés d'assurances, et ainsi de suite. La complexité du problème apparaît tout de suite si l'on observe qu'un homme se définissant économiquement comme un prolétaire (c'est-à-dire comme ne possédant pour seule richesse que sa force de travail, force qu'il lui faut louer pour pouvoir subsister), peut fort bien être tout ensemble juif et parisien (donc aussi français), de surcroît jeune et sportif, avoir des prétentions intellectuelles plus ou moins justifiées, posséder une

automobile, collectionner les timbres-poste, être membre de la société protectrice des animaux, affilié à un syndicat et, enfin, commis dans une compagnie d'assurances.

Cette simultanéité de caractéristiques et de préoccupations, qui se retrouve dans chaque individu, fait que l'appartenance économique essentielle se voit généralement obscurcie par cette dispersion dont la tendance mécanique est de conduire à une monomanie, elle-même tissée de nombreuses monomanies enchevêtrées. Par l'effet d'une multiplication analogue à la reproduction biologique, l'homme est le produit de plusieurs. Une telle situation serait sans danger si elle n'était compromise par le fait que chaque milieu tend naturellement à atrophier chez ses membres la libre perception du monde extérieur, provoquant ainsi une manière de schizophrénie grégaire. Comment ne pas rappeler ici la chanson, plus profonde qu'elle n'en a l'air :

Quand un vicomte
rencontre un autre vicomte,
qu'est-ce qu'ils se racontent ?
Des histoires de vicomtes...

Mais ces remarques ne sont encore que banales. Il eût suffi de rappeler comment, dès l'origine, les organisations prolétariennes ont dû compter avec ces œillères, au point de traiter comme réelles des questions auxquelles l'analyse ne peut accorder qu'une valeur chimérique. Ainsi, des questions nationales, raciales ou religieuses, auxquelles ceux qu'elles hantent confèrent une vigueur telle qu'elles passent, dès qu'on les attaque de front, des préoccupations que le bon sens souhaiterait autrement essentielles et vitales.

La propagande et l'agitation visant à l'unité prolétarienne sont donc bien contraintes de louvoyer dans ce brouillard; et nul doute que si *L'Humanité* abandonnait demain la publication de sa page sportive, elle perdrait immédiatement un nombre considérable de lecteurs.

Mais l'on peut en venir à penser que le parti communiste est lui aussi un milieu, imperméable au monde extérieur, au point que toute modification de ce dernier ne lui apparaît qu'au travers d'un système de pensée et d'action en quoi sa confiance demeure irréductible. Comment pourrait-il alors ne pas se défendre contre toute velléité d'invention, d'audace, d'initiative, et ne pas préférer à tout risque cette rigidité à laquelle il doit certes la position qu'il a conquise mais aussi la certitude tacite de ne point faire, de ses propres moyens, un seul pas en avant. Ainsi, toute la propagande du parti communiste sera conçue en fonction d'un seul public, celui qui lui est acquis, membres et sympathisants. Voilà qui ne manque pas de sagesse, puisqu'il faut avant tout compter avec ce que l'on possède, puisqu'il importe

de conserver ses membres, d'assurer leur instruction, d'augmenter les cadres et de les affermir. Mais en même temps, cette propagande pétrifiée se refuse toute chance d'accroître son empire et de retentir dans le vaste public extérieur qui lui demeure indifférent, sinon hostile, et dont l'adhésion pourtant serait capitale.

Or s'il est vrai que la révolution mondiale est possible puisque le terrain économique ne cesse de s'y préparer, s'il est vrai que cette révolution peut être accomplie du jour au lendemain si l'on parvient à forger l'unité combative du prolétariat, force nous est de constater que les méthodes utilisées jusqu'à présent par les communistes pour réaliser cette unité sont inopérantes, insuffisantes, donc tout simplement mauvaises; bref, à réinventer de fond en comble.

Une conclusion aussi grave mérite bien qu'on y insiste, qu'on en fournisse une preuve claire et directe. Au reste, la voici.

Quand Lénine observe que les conditions économiques du capitalisme rendent possible « du jour au lendemain » la substitution du gouvernement prolétarien au gouvernement bourgeois, l'on ne peut pas ne pas en induire que plus ces conditions seront évoluées, plus cette transformation du régime social se devrait d'être aisée. Il s'ensuit que le pays capitaliste qui offre aujourd'hui le plus de chances et la meilleure prise, à ce point de vue, ne peut être que celui dont l'économie a atteint le plus haut degré de développement, autrement dit les Etats-Unis d'Amérique.

Or nous savons que, de tous les pays capitalistes, les Etats-Unis sont précisément celui qui offre le moins de pénétration à la propagande communiste, au point que certains ont cru pouvoir en conclure que le communisme n'était concevable que dans des pays arriérés, affligés d'une population misérable; thèse que paraissaient assez justement appuyer les exemples de la Russie tsariste et de la Chine semi-féodale.

Mais si l'on décide* de tenir pour exacte la théorie marxiste sur les conditions économiques du passage au socialisme, l'exemple contradictoire des Etats-Unis accuse de façon péremptoire des défauts et les insuffisances, sinon l'absurdité même de la propagande communiste, et confirme son inaptitude flagrante à

* Je veux dire que l'exactitude d'une théorie est fonction de sa confirmation dans les faits. C'est dire que Marx est vrai en U.R.S.S., ou presque vrai; pour qu'il le devienne aux Etats-Unis, il reste encore à le prouver. A manger le pudding.

remplir sa mission. Ne pas s'incliner devant cette évidence équivaldrait à renoncer le marxisme même, le primat de la réalité sur la doctrine, des forces matérielles sur l'esprit.

La stagnation de la propagande communiste est étroitement tributaire des principes qui l'ordonnent et qui paraissent lui cacher, ou pour le moins minimiser dangereusement à ses yeux, la perturbation irrémédiable que ces dernières années lui ont infligée. Ni les procès de Moscou, ni le pacte germano-soviétique, ni les retentissements psychologiques de la guerre froide, ni la puissance de la contre-propagande capitaliste, singulièrement épaulée par le Rapport Khrouchtchev et le bourbier hongrois, ne paraissent déciller les yeux des communistes, au point que, malgré les apparences verbales, leur propagande est acculée à une attitude défensive, prisonnière dans le dédale des justifications, elle qui se devrait tout au contraire d'attaquer partout et toujours. On vit comme dans une manière de rêve, confortablement blotti dans un milieu hermétique d'où l'on adresse sans fin, parfois même en alexandrins, de véhéments discours aux murailles. Le nain capitaliste s'efface devant le géant socialiste en pleine croissance; c'est à peine s'il conserve encore le poids oppressant d'un cauchemar. Au reste, n'est-il pas condamné? Il finira bien par se dissiper de lui-même. Engourdis par leur optimisme à toute épreuve, les communistes rappellent parfois ces joueurs d'échecs que l'on peut voir, dans les vieux films de Mack Sennett, les yeux définitivement rivés à l'échiquier, tandis qu'autour d'eux les sacs de farine sillonnent les airs et que toute la maison enfin s'effondre sur leur tête, dans un tonnerre de poutres et de plâtras.

Tout homme doit être considéré comme perdu dès que son repliement sur lui-même ou sur les « vérités » de son milieu l'entraîne à négliger l'astuce de l'adversaire; dès que sa propre conviction, pour juste qu'elle puisse lui paraître, suffit à le persuader que l'ennemi ne peut jamais avoir raison. Il s'ensuit que, tandis que la propagande bourgeoise a très habilement dénaturé les symboles révolutionnaires, les communistes continuent d'user, comme si de rien n'était, de ces oriflammes décolorées, de ces disques fêlés, et à les propager en toute sérénité dans le plus consternant des déserts. Et l'heure venue enfin, des manifestations et des luttes, chacun, ami ou ennemi, se retrouve curieusement parler la même langue.

Le Premier Mai, depuis le détournement démoniaque de Goebbels, le proclamant fête officielle des travailleurs, est devenu un jour férié, reconnu par tous les gouvernements bourgeois, l'État du Vatican inclus. L'Internationale est chantée aujourd'hui par ceux-là même qu'elle dénonçait, Messieurs

Spaak et Guy Mollet en tête. Le couple de jeunes ouvriers au visage radieux, au front pur, au regard béatement levé vers un ciel sans nuages, prête son sourire aux affiches de tous les partis, et les plus réactionnaires. Comment diable l'homme de la rue, devant pareille unanimité, ferait-il le partage? Ce n'est guère de la presse ou des discours qu'il peut espérer la lumière: tout le monde, capitaliste ou communiste, est pour le bien-être, le progrès, pour le désarmement et pour la paix, tout le monde hurle au bonheur et à la joie de vivre. Chacun promet et garantit le linge le plus blanc du monde.

Or, pour le malheur des communistes, leur linge est de longue date suspect, pas mal souillé de sang. Que soit donc honni, devant le grand conseil de la Peste, cet âne pouilleux, trop honnête pour ne pas se défendre de s'abandonner parfois à d'atroces et périlleuses confidences!

La référence perpétuelle à l'U.R.S.S., si elle sert par quelque côté les sympathisants, qui ne voit qu'elle suscite la méfiance, le doute, quand ce n'est pas l'indignation pure et simple; qui n'aperçoit qu'elle blesse incurablement la susceptibilité nationale de ceux que l'on s'efforce de convaincre et de rallier? On les entend d'ici: « Qu'est-ce donc que ces métèques, cette cinquième colonne, ces gens sans foi ni loi qui ne cessent de mettre des bâtons dans les roues? Qu'ils y aillent donc dans leur Russie, admirer ces camps de mort sur l'existence desquels leur Khrouchtchev a bien voulu lever les derniers doutes... »

Voilà à peu près ce que pense, quand elle pense, cette masse considérable sans le consentement et la participation de laquelle pourtant la révolution est inconcevable.

Et il est bien vrai que l'on ne saurait faire usage de méthode plus singulière que celle qui consiste à vanter la santé d'un régime social en même temps qu'on en exhibe complaisamment les plaies monstrueuses.

3. — ARIANE ET LES PROPHÈTES

Une armée immense qui se désagrège, le pain qui manque, toute la terre qui se met soudain à trembler, — le rôle déterminant de la misère matérielle dans la révolution russe est peu contestable; au reste, incontesté. Il risque cependant de nous voiler un trait capital. C'est l'importance singulière de Lénine dans cette révolution, la signification d'une intervention personnelle qui tient de ces miracles qui ne se

produisent que très exceptionnellement dans l'histoire. Si l'on néglige l'histoire officielle pour s'en tenir aux témoignages contemporains et aux procès-verbaux de 1917, l'on remarque que Lénine, à ce moment, est presque seul à soutenir contre tous que rien ne sert d'attendre que la bourgeoisie se développe; que les bases économiques existantes, pour embryonnaires qu'elles soient, sont suffisantes pour passer *tout de suite* de la révolution bourgeoise, qui vient de triompher, au chapitre suivant, à la révolution prolétarienne. Je ne crois pas que l'on ait judicieusement pesé tout ce que cette décision purement intellectuelle comporte de témérité, tout le détachement qu'elle suppose vis-à-vis de la doctrine marxiste en vigueur. C'est que la réussite nous masque ce moment crucial où l'esprit, face à l'avenir indéchiffrable, se secoue énergiquement de ses croyances confuses, de ses vaticinations fumeuses, de ses certitudes plus ou moins éprouvées, pour ne considérer dans l'espace mystérieux qui s'ouvre devant lui, non la route sur laquelle l'on s'apprêtait machinalement à s'engager, mais un étroit et presque imperceptible sentier, qui pourrait mener aussi bien nulle part qu'à l'abîme, mais constituer aussi un précieux raccourci.

Débarrassée de sa légende, la révolution d'octobre paraît bien n'avoir tenu qu'à un fil. Qu'elle eût échoué, et Lénine, à supposer qu'il ne fût point tombé tout à fait dans l'oubli, serait entré dans l'histoire sous les traits d'un hérétique, d'un fou portant la responsabilité d'une aventure absurde et sans issue. Or c'est le contraire qui fut. Aussi la social-démocratie ne lui a jamais pardonné ce coup mortel porté aux théoriciens dont tous les rêves se trouvent soudain dissipés par le monde implacable de l'action, de cette action terrible qui les somme impérieusement de renoncer à la merveilleuse aisance du songe où les obstacles n'existent que pour mieux les franchir; où l'on frôle sans jamais se blesser, comme si elles étaient de soie ou de sable, les dures aspérités du réel; où la doctrine enfin se maintient à travers tout immaculée et pure, et, pareille à la vieille fille, idéalement stérile.

Il est curieux de relever, même chez Marx, Marx qui était pourtant bien le dernier à méconnaître les vertus de l'action, ce que l'on pourrait appeler une manière de trac au moment d'entrer en scène. A la veille de la Commune, il rédige une adresse de l'Internationale, où l'on peut lire cette mise en garde :

La classe ouvrière française se trouve actuellement dans une situation extraordinairement difficile. Toute tentative de renverser le nouveau gouver-

nement alors que l'ennemi est déjà aux portes de Paris, constituerait une folie désespérée. Les ouvriers français doivent faire leur devoir de citoyens, mais ils ne doivent pas se laisser dominer par les souvenirs nationaux de 1792. Ils n'ont pas à recommencer le passé, mais à construire l'avenir. Qu'ils utilisent tranquillement et énergiquement les moyens que leur offrent les libertés républicaines pour réaliser l'organisation de leur propre classe. Cela leur procurera des forces nouvelles et gigantesques pour la renaissance de la France et pour la réalisation de notre tâche commune : la libération du prolétariat.

Comme s'il n'avait attendu que le verdict des événements pour se persuader enfin lui-même de la validité de ses découvertes, il va sans dire que, sitôt la Commune proclamée, Marx la défend sans réserves. Mais l'hésitation est peut-être moins curieuse que banale. Tant l'habitude s'y entend à rejeter vers l'extérieur la responsabilité de toute décision grave.

Au point que nous avons atteint, il n'en reste pas moins que l'échec de la Commune, quelque sanglant qu'ait été le prix de cette « folie désespérée », à revêtu une signification positive, qui montre à quel degré Marx sous-estimait alors, par une connaissance trop réfléchie des circonstances et des risques, la supériorité de l'action, même malheureuse, sur cette stagnation prudente dans laquelle allait se morfondre et s'ankyloser à jamais la social-démocratie; paralysie à tout prendre plus cruelle qu'une action chèrement réprimée.

Il n'est donc pas surprenant, pour revenir à Lénine, de voir celui-ci, malgré l'extraordinaire pénétration de son analyse, la souplesse de son jugement sur le réel et sa conscience attentive des détails, mésestimer son propre rôle et projeter sur la fureur des masses le mérite de sa propre initiative et de sa clairvoyance. C'est qu'il est sans doute le seul à croire obstinément, fanatiquement, que le marxisme ne débouche pas sur le rêve, en terre d'utopie. Il reste toutefois à le prouver. Au point qu'il ne peut pas attendre. Il se démène, il trépigne, épouvante ses plus proches compagnons, et enfin les presse et les persuade si bien que le grand signal est donné. Et l'on va de l'avant, crevant la paroi mince et dure qui sépare le songe de la réalité. Lénine ne cesse pas de s'engager et puis de voir. Quitte à extraire à partir de là quelque théorie nouvelle dont il ne soupçonne sans doute pas que sans son geste elle n'eût point existé.

L'exemple ici, le plus fameux, est celui de l'affirmation catégorique d'Engels sur l'impossibilité de réaliser la révolution prolétarienne dans un seul pays. Cette affirmation peut paraître aujourd'hui fantastique, elle n'en avait pas moins jusqu'à la révolution russe un caractère de vérité insurmontable. Si bien que Lénine demeure d'abord stupéfait que

la révolution n'éclate point en chaîne, un peu partout à travers le monde, cependant qu'il consolide la sienne avec un soin scrupuleux. Il dresse les oreilles, écarquille les yeux, mais l'horizon ne lui renvoie que le silence et la nuit. Il se ressaisit cependant et envisage résolument la construction périlleuse du socialisme dans un seul pays, entorse au marxisme classique dont on rejettera au mépris des faits la paternité sur le large dos de Staline.

Mais ce dernier non plus n'en assume pas l'héritage sans peine. Une fois de plus l'ascendant de la doctrine est tel qu'il faut activer la couveuse dialectique pour faire éclore une théorie au plus vite. Et Staline de commenter l'affirmation d'Engels en la ramenant à l'optique du capitalisme pré-monopoliste dans lequel (le diable sait pourquoi) la révolution n'était possible que dans plusieurs pays à la fois alors qu'au siècle de l'impérialisme cette simultanéité admettrait l'exception.

Malgré l'ingéniosité de son explication, Staline omet un tout petit fait, simple mais capital, et dont l'évidence ne rend l'isolement peut-être que plus malaisé. C'est que la théorie d'Engels n'était de son temps guère plus exacte que fausse pour la bonne raison qu'aucune révolution prolétarienne n'est venue l'étayer ni l'infirmier. Elle est aussi bien, par rapport à la réalité historique qui seule peut trancher le débat, comme si elle n'existait pas le moins du monde, c'est-à-dire arbitraire.

Si Staline ne peut s'empêcher d'appeler à la rescousse la théorie, c'est sans doute parce qu'il doit justifier les faits devant des théoriciens pour lesquels l'aliment doctrinal est presque une question de vie ou de mort, mais c'est aussi peut-être parce que de mémoire humaine on n'a jamais vu de découverte qui n'incite son homme à en extraire une image renouvelée du monde, au lieu qu'il se contente sans plus de sa prise tangible en se gardant de l'interpréter.

Le malheur ne tient au reste pas tant à cette interprétation, qui peut offrir maint avantage, qu'à sa publication. Aussitôt la nuée des théoriciens l'assailent de leurs flèches de tous les âges, parmi lesquelles il en est de fort vêtustes, si bien que le réel se voit assez vite emporté par le flux irrésistible de la parole.

Nous avons vu Marx et Engels, Lénine et Staline aux prises avec des illusions dont l'origine, de toute évidence, tient de l'empire que la routine philosophique conserve sur eux en même temps qu'ils s'efforcent de la déjouer, à la puissance que la doctrine soustrait à leur nature agissante. Si bien qu'à la lumière de ces illustres exemples, l'on pourrait en

venir à douter sérieusement de l'efficacité quasi magique que l'on accorde généreusement au marxisme classique.

Pour approcher cette question, il est bon de rappeler d'emblée les limites très strictes dans lesquelles Marx, introduisant la méthode expérimentale dans l'économie politique, entendait le tenir. La doctrine aussi bien n'est qu'une hypothèse de travail; la méthode, un guide pour l'action. Et l'on peut songer ici à une sorte de fil d'Ariane qui doit permettre au prolétariat, héritier moderne de toute l'humanité opprimée, de sortir enfin du dédale où il erre misérablement depuis la nuit des temps. Mais après avoir vu Marx hésiter, Engels affirmer dans le vide, Lénine scruter anxieusement l'horizon, Staline se justifier et se débattre, comment s'étonner après cela de voir autour d'eux, après eux, tous les théoriciens en si mauvaise posture ?

Qu'arriverait-il à Thésée, de l'éblouissante Ariane trop épris, qui ne leur advienne quand, perdus dans la contemplation de cette pelote magique, l'admiration les paralyse au point qu'ils n'osent la dérouler et gagner ainsi la délivrance. Car pour atteindre l'issue libératrice, ce n'est pas seulement de dérouler le fil précieux qu'il importe : *il faut encore renoncer à l'emporter avec soi.*

Bien entendu, il n'y a pas lieu de s'inquiéter beaucoup du sort d'autres Thésées, non moins étranges, qui ont si mal assujetti leur fil au départ qu'ils l'enroulent bel et bien autour d'eux, s'empêtrant au point que les voici pour jamais garrottés dans les ténèbres. Et bien moins encore de ceux qui, ayant malgré tout réussi à quitter le labyrinthe, s'inquiètent du temps qu'il fait au dehors, quand ce n'est pas de quelque méchante rencontre ou d'une foulure qui les cloue au sol, incapables de faire un pas de plus.

C'est la banale opposition de l'expérience soviétique au marxisme classique. A quoi il n'y a qu'une réponse possible : c'est que le meilleur moyen de se garder des accidents de chemin de fer reste toujours celui de ne jamais prendre le train.

4. — LE MARXISTE ET LA VOYANTE

On sait comment le retournement du système hégélien inclina Marx à passer sans détours de la philosophie à la politique. Et comment toute interprétation du monde s'avère aléatoire dès que la connaissance se révèle indéfiniment modifiable par l'action. L'action seule est le critère de la vérité,

vérité qu'il ne sied plus de cerner par des spéculations plus ou moins ingénieuses, mais de réaliser au jour le jour, d'engendrer dans les faits. Attitude essentiellement scientifique puisque l'hypothèse ne cesse de mourir et de renaître au creuset de l'expérimentation. Historiquement, cette transfiguration de la philosophie équivaut à un véritable réveil de l'homme; mais c'est pour le philosophe attaché aux traditions de sa discipline un réveil épouvantable. N'est-ce pas le sommer sans ménagements de quitter le terrain sans responsabilité du songe pour une réalité de cauchemar, un monde sordide et médiocre où chaque geste est lourd d'imprévisibles conséquences ?

Cette transfiguration d'une discipline intellectuelle n'est pas la première dans l'histoire. Elle a d'autres précédents, dont le plus décisif fut sans conteste, au sortir du Moyen âge, le passage de la magie et de la théologie à la science expérimentale; passage dont le marxisme n'est somme toute qu'une application particulière, qui, en retour, englobe toutes les autres. Pour tranché que soit ce changement d'optique, les hommes de science n'en éprouvent pas moins une vive répulsion à laisser pour compte les anciennes chimères. Non qu'elles les embarrassent fort dans le cours délié de leurs recherches, celles-ci ne reconnaissant pour vrai que l'univers sous ses aspects strictement matériels et sensibles, mais parce qu'il leur devient comme impossible de purifier les réflexions que leurs travaux leur imposent, des résidus théologiques qui subsistent en eux. Ni Galilée, ni Descartes, ni Newton ne parviennent à renoncer complètement ce Dieu dont ils n'ont cependant que faire. S'ils le chassent petit à petit de toutes les places qu'ils investissent, c'est bien malgré eux.

On peut penser de même que Marx et Engels, brutalement rejetés de la philosophie qui ne se présentait plus que sous la forme d'une théologie déguisée, pour atterrir dans un monde implacable où les vérités éternelles cédaient le pas devant la misère et la faim, ne pouvaient davantage se défaire d'une certaine image du monde qui, pour se nier elle-même éternellement dans l'action, pour *vraie* qu'elle fût enfin grâce à sa mobilité perpétuelle, n'en était pas moins une image de trop dont en soi la vertu était grosse de dangereuses équivoques. Il faut cependant lui reconnaître la propriété, qui n'est pas négligeable, de constituer un artifice commode de persuasion. Aussi bien, il suffisait à Marx et à Engels que ce résidu de l'ancienne philosophie n'excédât point les dimensions d'une page d'écriture, infiniment et partout répétée comme un refrain, où la négation de l'eau par la vapeur ou la glace conférait à l'ensemble les traits envoûtants du proverbe.

Mais on connaît le danger des maximes, des vérités de toutes sortes. C'est qu'on les peut appliquer aux situations

les plus opposées sans le moindre dommage : on est toujours sûr de retomber sur ses pieds. L'habit tantôt fait le moine, tantôt ne le fait plus. Les hommes tantôt font l'histoire, tantôt sont faits (et même refaits) par elle. Les exégètes ont à nouveau leurs coudées franches; il n'est pas besoin de rappeler la prolixité du renard au pied de la vigne.

C'est ainsi que l'on peut en venir à concevoir le marxisme comme la coexistence de deux théories apparemment complémentaires mais, dans le fait, contradictoires : le matérialisme dialectique dont le trait cardinal est d'ordre purement contemplatif, et le matérialisme historique qui s'affirme, tout à l'opposé, comme une théorie résolument agressive.

En effet, bien que centré sur l'action, le matérialisme dialectique n'en est pas moins situé hors d'elle. Il est une représentation, c'est-à-dire une contemplation, c'est-à-dire une *métaphysique* de l'action.

Ce qui se passe ensuite va de soi, tant la crainte d'agir et la résignation sont puissamment ancrés dans l'esprit. Le matérialisme dialectique, s'il offre l'avantage de freiner par quelque côté l'aventure inconsidérée et l'improvisation dangereuse, réduit par contre l'ensemble des militants à une manière de résignation devant la vérité que la nouvelle métaphysique s'assure de pouvoir circonscrire toujours plus étroitement. Or, qu'est-ce qu'une vérité, sinon une fatalité, sinon cela même contre quoi s'insurge le matérialisme historique ? Nous revoici au seuil de la spéculation, de la vaticination, réduits à interpréter le monde dans le marc de café, à fixer la boule de cristal.

Le secret des voyantes, de leur succès, est un secret limpide. Il tient tout entier dans le phénomène de la répugnance humaine pour l'action, vigoureusement fortifié par notre ignorance du futur et la diversité des chemins qui s'offrent à chacun de nos pas. A défaut d'événements assez puissants pour nous projeter malgré nous en avant, la pythonisse, qui n'a cure ni connaissance de notre problème, se contente de fixer au hasard le chemin à suivre, chemin camouflé sous la forme d'un événement qui, bien que purement conjectural, se présente à l'esprit *comme s'il était déjà arrivé*. Encouragés par cette certitude, inconsciemment peut-être guidés par elle, quoi d'étonnant si de temps à autre, et même fort souvent, les prédictions de la voyante se vérifient dans les faits. C'est elle qui nous a poussés, malgré nous, sur le chemin qu'elle avait arbitrairement choisi en notre lieu et place.

Ainsi, le marxiste (et Marx lui-même comme nous l'avons entrevu) attendra-t-il de préférence du monde extérieur le moment favorable pour agir; que la révolution éclate plutôt qu'il ne la fasse éclater. Et c'est pourquoi le marxisme, dès que l'appui d'une puissante convulsion extérieure lui est retiré,

recule insensiblement et par la force de l'habitude, de l'agression à la contemplation, du culte de la liberté au fatalisme, et pour en finir une bonne fois, du matérialisme le plus intransigeant à l'idéalisme pur et simple. C'est le moment d'évoquer l'U.R.S.S. stalinienne avec son contraste total entre les faits et leur représentation, contraste si parfait, si brutal, que ceux qui n'avaient pas été tout à fait circonvenus par le mysticisme de la propagande, auraient pu, de bonne foi, se croire moins les héritiers de Marx que les disciples de Berkeley. Qu'il nous suffise de rappeler la Constitution de 1936, « la plus démocratique du monde », surgie à l'instant le plus noir de l'histoire soviétique, à l'instant précis où la réalité quotidienne en rejetait tout espoir d'application. Qu'il nous suffise de rappeler les grands procès ayant sur ceux de sorcellerie l'incontestable supériorité de mettre en scène des bourreaux parfaitement convaincus de l'innocence de leurs victimes et ne condamnant celles-ci que pour des délits virtuels, des crimes qui auraient pu avoir lieu, et pour lesquels l'accusateur, le défenseur et, finalement, l'accusé lui-même réclamaient à qui mieux mieux le châtement suprême.

Mais le marxisme n'en est pas à ces seuls méfaits. Il en est d'autres qui, moins tangibles, n'ont pu bénéficier de la lumière de la dénonciation et du remède assez mince des réhabilitations massives.

La vérité a changé de masque, mais sous celui-ci c'est toujours le visage inquiétant du destin qui subsiste.

Marx n'a-t-il pas proclamé que la révolution prolétarienne était inévitable ? Pourquoi dès lors tenter l'aventure, diront les sociaux-démocrates. Attendons que les conditions soient mûres. Entretenez, votons toujours les crédits de guerre et jetons-nous joyeusement dans la mêlée*.

* En trahissant ainsi les résolutions du Congrès de Bâle, les sociaux-démocrates allemands auraient pu néanmoins se prévaloir de l'appui d'Engels, qui écrivait en 1891, en prévision de cette même guerre :

« Mais si une victoire éventuelle des Russes sur l'Allemagne signifiait l'écrasement du socialisme allemand, quels seraient les devoirs des socialistes allemands devant une telle perspective ? Devront-ils subir passivement ces événements qui menacent de les anéantir ? Devront-ils évacuer sans résister les postes de combat dont ils ont assumé la responsabilité devant le prolétariat du monde entier ?

» D'aucune façon. Dans l'intérêt de la révolution européenne, ils seraient obligés de maintenir toutes leurs positions, de ne pas capituler, ni devant l'ennemi extérieur ni devant l'ennemi intérieur. Ils ne le pourront qu'en combattant jusqu'au bout la Russie et tous ses alliés quels qu'ils soient. Si la République française se mettait au service de Sa Majesté le Tsar, Autocrate de toutes les Russies, les socialistes allemands la combattraient à regret, mais ils la combattraient. »

Puis vint la révolution, et Lénine; Lénine qui écrivait en 1923 :

L'issue finale de la lutte dépendra en fin de compte du simple fait que la Russie, l'Inde, la Chine, etc., constituent l'immense majorité de la population de la terre. Or, cette majorité est précisément entraînée ces dernières années, avec une rapidité extraordinaire, à la lutte pour sa libération et il ne peut y avoir l'ombre d'un doute sur la nature de l'issue définitive de cette lutte mondiale. C'est pourquoi la victoire définitive du socialisme est assurée et acquise d'avance.

Pourquoi, diront maintenant les communistes (d'autant plus frappés que la prédiction quant à la Chine s'est confirmée), pourquoi risquer l'aventure puisque, de toutes façons, nous aurons la victoire ? Pourquoi me lever, dit l'autre au matin, puisque je dois quand même me recoucher le soir ? A quoi aboutit la métaphysique, serait-elle même une métaphysique de l'action.

Mais le danger de ne pas agir est peut-être plus grand que celui des « folies désespérées ». Il arrive à l'homme affamé de remplacer la nourriture qui lui manque par des rêves de repas plantureux. Que peut le révolutionnaire privé de révolution, sinon se jeter à corps perdu dans la littérature. Pendant qu'il analyse le monde dans le marc de café de la doctrine, le monde ne s'arrête pas de tourner. Pendant que le marxiste (Staline) écrit sentencieusement que le fascisme est sans danger et que le premier ennemi des communistes allemands demeure la social-démocratie, contre laquelle il faut mener une lutte impitoyable, quitte à aider même un peu les fascistes contre cet ennemi commun, l'anti-marxiste par excellence, Hitler, sans foi ni loi sinon les siennes, gruge l'huître et accède presque sans mal au pouvoir, confirmant jusqu'à la nausée le pathétique avertissement lancé dans le désert par Trotsky :

Ouvriers, communistes, si le fascisme devait arriver au pouvoir, il écraserait nos crânes et nos colonnes vertébrales comme un gigantesque tank. Votre salut ne réside que dans une lutte sans merci. Et seule une unité combattante avec les sociaux-démocrates peut mener à la victoire. Dépêchez-vous, il vous reste très peu de temps*.

Hitler une fois installé, et tous les communistes exécutés ou jetés dans les camps de concentration, le parti communiste allemand peut enfin lancer le mot d'ordre de l'insurrection, comme s'il n'attendait vraiment pour agir que le moment où l'action est devenue impossible.

On connaît la suite. Hitler, qui n'a de la réalité économique qu'une connaissance si vague qu'il doit prendre à la hâte quelques leçons particulières, l'emporte à tous les coups sur

* 1931.

Le marxiste qui connaît sur le bout des doigts les arcanes de l'histoire. Il gagne toutes les parties et tient en haleine, pendant une décennie, le monde tout entier, cependant que le marxiste se signale en fournissant à Hitler le pétrole qui doit lui permettre une conquête plus rapide de l'Occident, cependant qu'il consacre l'effondrement de l'éthique révolutionnaire en livrant à la Gestapo, aux termes du pacte germano-soviétique, les réfugiés communistes allemands, détenus en U.R.S.S. pour opposition ouverte ou virtuelle*.

Mais la critique est aisée lorsque l'histoire est accomplie. Personne n'avait prévu que l'audace de Hitler serait telle, ni ses victoires aussi foudroyantes. C'est donc moins l'erreur d'appréciation du marxiste qui doit nous retenir que la réussite stupéfiante de Hitler.

Quel pouvait bien être son secret, le secret de cette force plus puissante que la connaissance scientifique des mécanismes profonds de l'histoire ?

5. — LA SCIENCE DES POISONS

Notre civilisation, on le sait, doit au diable plus d'un service. Dieu, par contre, lui a coûté plus de tourments que de réels bienfaits. C'est pourquoi nous ne craignons pas d'invoquer ici, plutôt que ces sortes de saints intouchables que sont devenus Marx ou Lénine, une tout autre catégorie de grands hommes, dont on ne peut dire vraiment qu'ils furent très grands bien qu'ils prissent beaucoup de place et qu'ils parlèrent très haut; quelques brebis galeuses que nous avons reléguées non sans justesse au musée des horreurs. Mais peut-être nous en sommes-nous débarrassés un peu vite. L'homme n'est jamais tout mauvais et l'on sait que la médecine va chercher aujourd'hui ses remèdes jusque dans le venin du serpent. Que d'enseignements ne devons-nous pas à l'Avare, à Iago, à Tartufe,

* Remarquons cependant que les principes théoriques de l'entente germano-soviétique et de la tactique particulière des communistes pendant la « drôle de guerre », remontent assez loin :

« Les Etats prolétariens, conformément à la stratégie de l'ensemble du prolétariat, doivent-ils ou non former des blocs militaires avec les Etats bourgeois ? J'affirme que nous sommes assez développés pour pouvoir conclure une alliance militaire avec un Etat bourgeois pour vaincre une autre bourgeoisie. Devant cette forme de défense nationale, c'est-à-dire l'alliance militaire avec des Etats bourgeois, le devoir des communistes de ces Etats est d'aider la victoire de ce bloc. » (Boukharine, 1922).

bien plus que ne nous en ont donnés le Christ (qui parle à tort et à travers) ou Emile (trop bien éduqué pour n'être pas sot).

Le soleil sourit indifféremment au blé et à l'ivraie, à l'agneau comme au loup. L'esprit, disait l'autre, souffle où il peut. C'est parfois dans de bien drôles de têtes, puisqu'il nous faut maintenant tirer de l'ombre les figures de William Randolph Hearst, qui inventa la presse moderne, de Goebbels et de Hitler, qui en usèrent parmi bien d'autres moyens pour mettre le monde à feu et à sang.

De Hearst, tout sera dit, si l'on rappelle qu'il illustre le premier cas d'une intervention décisive de la presse dans l'histoire, inclinant le cours de celle-ci à des fins préméditées. Une astucieuse campagne fait de lui le promoteur de la guerre ibéro-américaine pour le contrôle de Cuba. Les événements les plus minces sont grossis outre mesure, toutes les provocations imaginables sont mises en œuvre pour amener l'adhésion de l'opinion publique et par elle entraîner le gouvernement dans la guerre, qui éclate finalement, répondant à la devise de Hearst : « N'attendez pas que les choses changent. Changez-les ! »

Ce que l'on a peut-être négligé, c'est l'extraordinaire succès ultérieur de la formule appliquée par Hearst au journalisme. Transformation de la presse d'information en instrument d'agitation émotionnelle, prépondérance du sensationnel sur le rationnel, appel aux instincts primaires, bouleversement enfin des traditions de la typographie par le recours aux manchettes géantes et aux illustrations brutales, — l'efficacité de la méthode ne fait plus de doute aujourd'hui, et il n'est pas jusqu'à *L'Humanité* elle-même qui ne lui doive sa mise en page, formule qui est par excellence celle des journaux à gros tirages.

Pour Hitler, pour Goebbels, ce qui frappe, c'est l'extrême indigence de leur doctrine au regard d'une intelligence peu commune des sentiments de l'homme de la rue. C'est Hitler qui remarque :

Dans sa grande majorité, le peuple se trouve dans une disposition et un état d'esprit à ce point féminins que ses opinions et ses actes sont déterminés beaucoup plus par l'impression produite sur ses sens que par la pure réflexion.

Ou bien :

Toute propagande doit établir son niveau intellectuel d'après la capacité de compréhension du plus borné parmi ceux auxquels elle s'adresse. Son niveau intellectuel sera donc d'autant plus bas que la masse d'hommes à convaincre sera plus grande.

C'est Hitler qui observe que, de toutes les heures de la journée, celles du soir sont les plus favorables à l'emprise

d'une volonté extérieure. C'est lui encore qui imagine de faire installer devant lui, lorsqu'il parle à Nuremberg, un clavier lui permettant de varier l'éclairage afin de renforcer la fascination de ses auditeurs.

Quant à Goebbels, parfaitement détaché de toute doctrine, mais étonnamment attentif aux menus détails de la vie quotidienne, ses inventions sont d'une incroyable richesse, d'une astuce, d'une subtilité sans exemple. Il va jusqu'à prévoir que son auditeur à la radio pourrait ne pas se trouver dans la chambre, que la ménagère par exemple soit affairée à la cuisine pendant qu'il parle dans le salon vide. Il imagine alors de faire précéder ses émissions d'un avertissement stéréotypé afin de donner à tout le monde le temps de venir à l'écoute. En plus de mille raffinements semblables, il est particulièrement conscient de la valeur très relative de la vérité, et salue dans le mensonge organisé le plus puissant moyen d'action moral que l'homme ait à sa disposition. « Le mensonge cesse d'être mensonge dans l'instant où il réussit », observe Paul Nougé. Goebbels crée artificiellement le climat nécessaire à l'ascension et à l'expansion du nazisme. Sa plus belle réussite fut peut-être d'avoir par un faux communiqué, adroitement transmis sur la longueur d'ondes de la B.B.C., suscité une discorde momentanée, mais assez sérieuse, au sein du commandement anglo-américain, au moment de la bataille des Ardennes.

Au temps plus ancien de la lutte pour le pouvoir, Goebbels n'hésitait pas, dans les pages d'un même journal, à promettre aux propriétaires la hausse des loyers en même temps qu'il en garantissait aux locataires la diminution. Peu lui importait que la contradiction fût flagrante, tant l'effroyable réaliste qu'il était savait que chacun ne lit que ce qui l'intéresse personnellement et qu'il ne demande qu'à croire tout ce qui lui donne l'espérance d'un profit immédiat. Le crédit spontané de la chose imprimée l'emporte sur la réflexion.

Aux antipodes de cette minutie diabolique, l'on pourrait peut-être rappeler la mésaventure survenue aux insurgés communistes de Reval, dont l'échec tint, en partie, de ce fait que la veille de l'insurrection tombait un dimanche, et que l'on avait tout simplement omis de prévoir que les intéressés pussent être à la promenade. Et de vrai le plus grand nombre n'étaient pas à leur domicile*.

Il va sans dire que les communistes n'ignorent rien des ressources de la propagande et que leur méthode sur bien des points dépasse celle de leurs adversaires; d'autant plus que

* Cf. A. Neuberg, *L'Insurrection armée*.

Goebbels a lui-même emprunté aux bolchéviks tout ce qui pouvait lui servir; sans oublier l'Eglise qui fut le grand maître des uns et des autres. Mais il existe cependant une différence radicale entre la rigidité de la propagande communiste et l'extraordinaire souplesse de Goebbels.

Alors que le communiste ne recule pas plus que le fasciste devant la déformation des faits, le trucage des nouvelles et le maquillage du passé, il n'en est pas moins lourdement handicapé par la nécessité de devoir propager une doctrine complexe et touffue à l'excès. Il tâche donc de convaincre à partir d'une analyse abstraite des conditions sociales, s'adressant ainsi avant tout à la raison, à la méditation. Il requiert du public une participation de la pensée qui suppose chez celui-ci une aptitude insigne à la concentration et à la réflexion. Or, ce faisant, il s'adresse aux masses les plus déshéritées, les moins préparées pour le suivre. Pour réussir, cette propagande ne peut donc que prendre un tour dépouillé, bien plus proche de la mystique que de la science, où l'invitation au raisonnement se transforme assez vite en article de foi. Et comme l'ensemble de la propagande est fondée sur l'importance numérique du prolétariat sans discrimination aucune, il s'ensuit inévitablement que toute amélioration des conditions sociales se traduit par un affaiblissement de la position communiste, celle-ci ne pouvant s'adapter à leur mobilité, entravée qu'elle est par le souci de maintenir contre vents et marées l'enseignement d'une doctrine qu'elle ne peut renoncer. Face à la propagande infiniment plus émotive de l'adversaire, qui mise sur la facilité et le moindre effort, l'appel à la raison, la tension d'esprit qu'il exige détournent et découragent inéluctablement les masses.

Tout à l'opposé, le fasciste, libéré de tout appareil doctrinal, de toute argumentation rationnelle dont la portée lui paraît d'emblée trop médiocre pour le dessein pratique auquel il vise, attaque de plein fouet les parties les plus vulnérables des foules, joue de leur ignorance, cultive et flatte ses instincts les plus vils. Par le seul fait qu'il se fonde sur l'instant immédiat, donc sur une réalité plus directe que la représentation historique, il doit mathématiquement réussir là où le communiste ne peut que parler le terne langage de l'instituteur, — quand ce n'est pas, à la faveur des mille et un schismes, celui du théologien, — et lâcher, au fur et à mesure qu'il parle, chaque jour un peu plus de terrain.

Nul n'a peut-être mieux percé à jour le secret de la réussite fasciste que Tchakhotine :

Pour ceux qui ont pu suivre l'évolution du mouvement nazi, les méthodes de leur propagande et leurs effets, et qui sont également renseignés sur la doctrine de Pavlov, il ne peut subsister de doute : on est en présence de faits, se basant précisément sur les lois, gouvernant

les activités nerveuses supérieures de l'homme, les réflexes conditionnés. Naturellement, il n'y a pas lieu de croire que Hitler ou son manager Goebbels, aient étudié cette doctrine, qu'ils l'aient appliquée en connaissance de cause pour parvenir à leurs buts. Loin de nous cette idée. Ce qui est vrai, c'est que Hitler, ingénu, non alourdi d'une foule de doctrines sociologiques et économiques, qui oppriment, qui compliquent, qui désorientent la pensée de la plupart des hommes d'Etat, avait par intuition, inconsciemment, appliqué au maniement de foules, à la bataille politique, les lois dégagées par Pavlov. Et comme ses adversaires en Allemagne, tout en se moquant de ses « théories », tournaient en dérision aussi sa tactique, eux-mêmes restant fidèles aux vieilles doctrines périmées de la lutte politique, il s'ensuivit, qu'il a eu, qu'il devait inéluctablement avoir le dessus, étant le seul à employer dans la lutte des méthodes efficaces, puisque rationnelles. Le déconcertant, l'incompréhensible, est, après tant de démonstrations pratiques de la justesse de notre conception, démonstrations faites au cours des années par Hitler d'une part, et après que la doctrine de Pavlov ait triomphé dans la science, d'autre part, qu'on n'ait pas songé à établir entre ces deux faits une corrélation, qu'on n'y ait pas encore vu clair et que Hitler pouvait ainsi continuer à se gausser du monde entier*.

Mais que la force de Hitler fût de s'être fondé sur une réalité plus fertile que la réalité économique, au point de transcender celle-ci et de la reléguer au second plan, voilà qui donne à réfléchir et qui ravive notre doute quant à la valeur de la propagande communiste, sinon de certains traits généralement admis de la doctrine; voilà qui nous jette à nouveau en pleine contradiction.

L'impuissance du communisme à prendre corps dans la réalité occidentale est d'autant plus troublante que le rôle de Hitler, pas plus que celui de Staline, ne peuvent s'intégrer sans peine dans le schéma classique du déterminisme économique. Bien au contraire. Car c'est au moment où l'on se fait fort de posséder enfin la science exacte des mouvements sociaux, que le rôle de l'individu dans l'histoire revêt une prédominance comme on n'en avait guère connue jusqu'alors. D'où l'extraordinaire importance qui s'attache de nos jours à la personnalité politique. Ceci, en fait, n'est pas en contradiction avec le marxisme, mais résulte de la concentration accrue de l'économie, laquelle ne peut se traduire politiquement que par une concentration simultanée du pouvoir central. D'où encore, l'importance cruciale de la succession d'un dirigeant, l'apreté des intrigues de coulisses, de même qu'à l'autre bout du monde, l'extraordinaire sensibilité de Wall street au moindre embarras gastrique du président des Etats-Unis. La philosophie marxiste ne peut ici que s'incliner et, comme elle n'est jamais en mal d'explications, invoquer — si c'en est une — le hasard.

Une telle concentration du pouvoir et sa dépendance très étroite de quelques individus font que jamais encore le terro-

* Serge Tchakhotine, *Le Viol des Foules par la Propagande politique*.

risme individuel ne paraît avoir été plus près de constituer le levier politique par excellence. Les rois, dont l'importance n'est plus que décorative, peuvent encore se permettre de se déplacer seuls, à la grande joie des midinettes. Mais les très grands de la terre ne peuvent plus faire un pas sans être entourés d'un essaim de gardes du corps et de détectives armés jusqu'aux dents. Si la primauté de l'économie demeure vraie en dernière analyse, sa délégation humaine n'en est pas moins devenue si précieuse et si vulnérable qu'il faut bien, sur le plan de l'action immédiate, inverser les rôles et tenir la première pour accessoire. Car s'il est peu probable, comme il paraît admis universellement, que l'armée allemande se fût aventurée dans une guerre contre l'U.R.S.S. au cas où Hitler eût disparu à temps de la scène du monde, si donc la personnalité de Hitler a pesé d'un tel poids dans la balance que la décision d'un seul homme, prise à l'encontre des avis de son état-major, a eu sur le destin de ce siècle le retentissement incalculable que l'on sait, que devient alors dans tout cela la doctrine du déterminisme économique, même paré des fleurs de la dialectique, sinon un bagage plus encombrant qu'utile, une arme bien plus dangereuse pour celui qui la porte que pour celui contre qui elle est destinée. Au surplus, quand on apprend que Hitler prenait conseil d'un astrologue, le problème des personnes ne prend encore que plus de relief. Il eût suffi peut-être de corrompre l'astrologue; la face du monde y eût gagné une éruption de moins.

Là où les bases économiques du socialisme existent, c'est-à-dire dans tous les pays capitalistes évolués, le problème de la révolution échappe à la conjoncture économique et relève exclusivement de l'agitation et de la propagande, de la fusion des milieux et de l'organisation des masses. Il n'en est que plus regrettable de devoir constater que l'expérience hitlérienne n'ait pu servir jusqu'ici que de modèle indigne à quelques entreprises fascistes, larvaires ou avortées.

Car le temps du prosélytisme doctrinal paraît bien révolu, par l'incapacité où il se trouve de concurrencer efficacement les grands moyens d'information et de relâchement, cette énorme et infatigable machine dont le capital tient solidement les rênes. Or si le climat révolutionnaire devient de plus en plus problématique, tant par l'affaiblissement et la mobilité sociale du prolétariat que par l'incurie des partis révolutionnaires dans les circonstances les plus favorables (fin de la deuxième guerre mondiale, guerre d'Algérie, etc.), il ressort une fois de plus de cet état de choses que la propagande communiste traditionnelle est devenue inopérante dans le monde capitaliste actuel. Le mieux à faire serait sans doute de la reléguer au musée d'antiquités à côté du rouet et de la hache de bronze.

Reste la doctrine. La réussite de Hitler et l'apothéose de Staline ont démontré à suffisance que les idées précises n'ont de valeur que pour un très petit nombre d'hommes, pour ces quelques intellectuels dont Hitler disait avec mépris « qu'ils étaient les ennemis mortels de toute persuasion efficace des foules »; mépris que ne partagent pas moins les communistes envers tous ceux qui voudraient prendre vis-à-vis de l'autorité omnisciente de leur parti, même en des matières qui ne le concernent en aucune façon, la moindre distance, voire de l'observer avec détachement comme un objet d'étude; quittes dans le même moment à dénoncer mille fois le dogmatisme sans perdre une occasion de s'y enliser davantage.

Mais si les idées précises n'ont de valeur que pour un petit nombre dont l'influence sur l'opinion est quasi nulle, l'action de masse peut s'en passer sans grands dommages. La doctrine et la propagande sont, dans le fond, choses toutes dissemblables. On les peut désunir sans le moindre danger. Bien mieux, l'une et l'autre ne pourront vraisemblablement qu'y gagner.

Je me souviens d'avoir vu au cinéma, il y a quelques années, la Plaza del Mayo, à Buenos-Aires, noire de monde, emplie à craquer d'une foule énorme et hurlante, qui applaudissait jusqu'au délire l'apparition d'un dictateur au balcon. Or, la semaine suivante, les actualités montraient une nouvelle fois la Plaza del Mayo, débordant d'une foule tout aussi dense et vociférant d'enthousiasme. Mais cette fois, c'était un autre dictateur qui paraissait au balcon, qui venait de supplanter celui de la semaine précédente.

Je n'ose pas trop conclure; tout de même, il m'est très difficile de ne pas me persuader que ce n'était point, dans les deux cas, *la même foule*.

6. — LA REVANCHE DE BERKELEY

Un comportement si singulier mérite un surcroît d'examen. D'autant plus qu'il est loin de constituer un exemple isolé. Tel qui conspue le communisme au moment de l'insurrection hongroise l'admire à l'heure des satellites artificiels; et les cas ne se comptent pas des communistes qui deviennent fascistes, des chrétiens qui se muent en tortionnaires, des tortionnaires qui entrent en religion; sans parler des Juifs antisémites, du va-nu-pieds qui défend le capital et du bourgeois qui prend le parti du clochard. Qui sait si nous ne serions pas nous-mêmes

les victimes d'une illusion, si notre vision du monde n'est pas étrangement dédoublée comme celle de l'ivrogne ?

Je crois en effet, qu'il est presque impossible de voir un peu clair dans les affaires actuelles du monde dès que l'on admet, avec chacun, que le monde est réellement séparé en deux blocs distincts, imperméables l'un à l'autre. Cette division, nette comme une cassure, bien qu'elle ait pour elle l'ascendant d'une multitude d'apparences, ne repose au vrai que sur une accoutumance mentale, superficielle mais que la puissance des deux propagandes adverses rend pratiquement inéluctable. Le malheur est qu'on lui accorde bien plus de réalité qu'il n'en faut.

Mais de même que l'oiseau qui traverse le ciel, ne discerne aucune différence entre deux pays dont il passe allègrement la frontière, ainsi il n'en est pas de bien tranchée entre ces deux blocs dont on nous rebat les oreilles. Ce à quoi nous avons affaire, de toute évidence, c'est à la Terre et à l'économie que les hommes, pierre sur pierre, siècle après siècle, ont édifié sur elle. Or, un trait caractéristique de l'économie de notre temps, est que cette économie est entrée *partout* sur le terrain de la socialisation, sur la voie du communisme. La seule différence qui existe entre les deux « blocs » tient uniquement à ceci : c'est que d'un côté, cette économie se développe plus ou moins librement, sans autres entraves que celles d'un passé tenace, et rapidement (si le mot à un sens à l'échelle de l'observateur individuel) vers le communisme, tandis que de l'autre, *la même économie* ne s'en rapproche qu'avec mauvaise grâce parce qu'elle se trouve à chaque élan freinée par une direction politique assujettie au régime de la propriété privée des moyens de production. C'est le sens premier de la découverte de Marx : c'est que la production est devenue partout sociale cependant que les rapports des hommes entre eux demeurent soumis à la réglementation de la propriété particulière. Si bien que, pour subsister comme il le fait au-delà du temps théoriquement délimité par l'analyse marxiste, le capitalisme est poussé malgré lui sur la voie de la nationalisation des grandes entreprises, accomplissant ainsi avant terme, sur bien des points, le programme que Marx et Engels avaient fixé pour le lendemain de la révolution prolétarienne. Il s'ensuit que l'observation la plus élémentaire nous révèle que la ressemblance entre les Etats-Unis et l'U.R.S.S. est de beaucoup plus étroite, encore qu'ils s'opposent farouchement, que celle que l'on pourrait vouloir établir entre la Belgique et le Congo belge, par exemple, bien qu'ils fassent partie du même camp.

Dans ces conditions, puisque partout subsiste un antagonisme virulent entre les exigences de la pensée et les carences de l'ordre social, il n'y a donc rien de bien extraordinaire de voir

un homme qui défend sincèrement le « communisme », mettons, moisir en prison ou finir sur l'échafaud, aussi bien aux Etats-Unis qu'en Union Soviétique; un savant ou un écrivain, ici comme là-bas, mis à l'index ou réduit au silence. « Le droit — observe Marx — ne peut jamais être à un niveau plus élevé que l'état économique et que le degré de civilisation sociale qui y correspond. »

Mais voilà qui n'est pas encore pour dissiper le malaise que le problème de l'U.R.S.S. éveille dès qu'on le considère. Sauf, évidemment, si l'on se fie aveuglément à l'image officielle que l'U.R.S.S. nous propose d'elle-même, quitte à adopter devant les contradictions trop criantes de la vie quotidienne l'attitude tranquille de Berkeley et à préférer au pain noir tangible un pain blanc imaginaire. Mais, notait encore Marx : « de même que, dans la vie privée, on distingue ce qu'un homme pense et dit de lui-même et ce qu'il est et fait réellement, il faut, à plus forte raison, dans les luttes historiques, distinguer les phrases et les chimères d'un parti et son organisme réel, ses intérêts réels, sa conception idéale et sa nature réelle. »

Or, franchi l'obstacle de cette projection idéalisée, d'où vient que la dissemblance entre le capitalisme et le monde communiste soit si mince, leur parenté si étroite, leur libéralité si parcimonieuse ? Car de même que l'un ne cesse de proclamer sienne une civilisation qu'il n'a pas atteinte, l'autre ne manque pas de lui opposer ses avantages, dont l'expérience quotidienne nous révèle qu'ils ne valent pas mieux. Cette distance du fait à l'opinion n'est pourtant guère mystérieuse si, délaissant les accidents du monde extérieur, nous nous tournons tout simplement vers nous-mêmes. Qui ne s'imagine autrement qu'il n'est, que ses actes ne le lui démontrent, plus savant, plus perspicace, plus habile, sans que cette irréductible dualité ne l'affecte incurablement ? On passe sur bien des détails, on survit à bien des alarmes. Au point qu'il suffit, semble-t-il, de quelques mots pour troubler l'opinion claire, et que le faible se dise fort pour qu'il se persuade de l'être, l'homme sain, malade, pour qu'aussitôt les douleurs surgissent; bref que la paille ne cesse d'engendrer la poutre.

Ainsi l'interprétation de l'expérience soviétique se révèle passablement ardue dès qu'il faut, au travers du langage, tenter de retrouver les théories sur lesquelles son existence se veut fondée. Mais tout s'obscurcit et tout s'éclaire peut-être à la faveur d'un seul mot. Chacun peut observer qu'il suffit de percevoir l'U.R.S.S. à travers le mot « socialisme » pour qu'elle devienne immédiatement incompréhensible. Voici paraître l'inégalité, l'injustice, la répression, bref tout un ensemble de faits incompatibles avec la signification humaine du mot

« socialisme ». Mais que l'on s'en débarrasse et tout redevient net, évident et presque lumineux.

Car, *s'il n'y avait pas de socialisme en U.R.S.S.*, dès lors la différence ne subsiste plus que sur un point : l'abolition de la propriété privée des moyens de production. Soit. Mais cela ne suffisait-il pas pour amener automatiquement le socialisme ? N'en était-ce pas le moteur premier ? Justement non.

Rappelons-nous le secret des voyantes : c'était de nous présenter comme accompli un fait conjectural; là-dessus c'était à nous de faire le reste et d'écrire ce qui était écrit.

Il semble, depuis quarante ans, que l'on n'ait fait que mêler systématiquement le présent et l'avenir, tant la propagande s'est ingénieusement démenée à confondre ce qui est avec ce qui devrait être. C'est ainsi que l'on n'a pas cessé de répéter que les forces productives de l'U.R.S.S. étaient insuffisantes pour permettre le passage au socialisme en même temps que l'on nous assurait que ce passage s'effectuait, s'était effectué. Les contre-indications de la réalité, dont le tableau affreux à souhait faisait les délices de la propagande adverse, ne sont pas pour peu dans l'échec généralisé que le communisme a rencontré en Occident si l'on souligne le fait, toujours inchangé, que le niveau de vie des classes laborieuses au sein de la société capitaliste est dans l'ensemble supérieur à celui de ces mêmes classes dans la société *qui se dit* et *qui se croit* socialiste.

Ce à quoi nous avons affaire avec l'U.R.S.S., c'est à un type de société historiquement original où les racines du système capitaliste ont été effectivement extirpées, mais où la faiblesse des forces productives a barré jusqu'ici le passage à ce fameux socialisme dont la caractéristique fondamentale est d'adapter l'économie au bien-être de tous, entreprise qui n'est matériellement réalisable qu'à partir du moment où l'industrie des biens de consommation atteint un niveau de production très élevé. Faute de quoi, le socialisme n'est qu'une manière de camoufler le nivellement de la misère.

Et pourtant l'expérience soviétique ne constitue nullement une erreur du marxisme. C'est tout le contraire. Car elle n'est au vrai que l'affirmation concrète d'une perspective historique que Marx n'avait pas prévue, ou sinon prévue sans la croire possible, lorsqu'il écrivait :

Le développement des forces productives est pratiquement la condition première absolument nécessaire du communisme pour cette raison encore que sans lui l'on socialiserait l'indigence et que l'indigence ferait recommencer la lutte pour le nécessaire et par conséquent ressusciter tout le vieux fatras.

C'est donc parce que la révolution russe constituait par rapport au marxisme classique une hérésie totale et une absurdité sans nom que pendant quarante ans, loin de construire

le socialisme, le peuple soviétique n'en a tout simplement construit que les bases; ces mêmes bases qui existaient déjà depuis plusieurs décades dans les grands pays capitalistes où, — nouvelle hérésie de l'histoire, — la révolution prolétarienne, qui aurait logiquement dû y éclater en premier lieu, n'a pas encore vu le jour. Le fait insigne, c'est que cette construction engagée dans les pires conditions matérielles que l'on pût appréhender, dont l'une des plus curieuses était l'insuffisance même du prolétariat dans un pays en majeure partie peuplé de paysans incultes, ait pu accomplir en un temps si limité ce que les pays capitalistes évolués avaient mis cent ans à bâtir. Derrière le sourire angélique de la propagande, l'U.R.S.S. ne pouvait donc autrement que reproduire le développement que nous avons nous-mêmes, par le fer et par le sang, atteint par-dessus les tombes de cinq générations. C'est comme si tout notre passé, dans ses formes les plus atroces, les plus inhumaines, redéfilait devant nos yeux à une vitesse vertigineuse.

A défaut d'une révolution dans les pays capitalistes évolués, qui eût nécessairement laissé l'U.R.S.S. à la remorque, celle-ci a dû accomplir seule une course à un socialisme dont les premières lueurs apparaissent seulement à l'horizon. C'est pourquoi l'inégalité sociale la plus extrême, la faim, la misère, le travail forcé dans le style brutal de la colonisation bourgeoise, bref tout « le vieux fatras » étaient parfaitement conciliables avec l'analyse marxiste, avec les exigences d'une direction politique assumant, sous la bannière trompeuse d'un socialisme impossible, la construction accélérée des bases économiques qui doivent lui permettre de voir la lumière.

Il est possible de concilier maintenant, l'une complétant l'autre, les thèses diamétralement opposées de Staline et de Trotsky. Car, dans le fond, tous les deux disent la même chose. Tous deux reconnaissent que le socialisme est impossible dans un pays aussi arriéré que l'U.R.S.S. avant que soient jetées les bases économiques nécessaires à cette transformation. Où leur opinion diffère, c'est quant aux perspectives d'un secours extérieur, de cette révolution mondiale à laquelle Staline ne croit guère mais à laquelle Trotsky s'accroche désespérément comme au seul espoir de poursuivre contre le verdict de l'économie arriérée de l'U.R.S.S., les conquêtes démocratiques d'octobre. Seule la révolution dans les pays d'Occident, ne fût-ce qu'en Allemagne, aurait pu permettre à l'U.R.S.S. de s'édifier dans un climat de quiétude relative. Si la raison du plus fort n'est certes pas la meilleure, il n'empêche que l'histoire dont il a été avec tous ses travers et toutes ses qualités l'un des pivots essentiels, a tranché en faveur de Staline. « S'il n'y avait pas ce salaud, — disait de lui un de ses proches adversaires, —

tout serait maintenant tombé en morceaux. C'est lui qui maintient l'unité de l'ensemble. »

L'on peut se faire ainsi une représentation sommaire de la tâche gigantesque à laquelle son nom demeurera associé. Staline sait aussi bien que Trotsky que le socialisme est impossible dans les conditions arriérées de l'U.R.S.S. et que la seule voie qui se présente est celle de l'exploitation à outrance d'une population inculte, médiocrement qualifiée, à peine outillée. Tout manque, tout est à faire, même le plus simple, le plus élémentaire. Que l'on s'imagine tantôt au cœur de l'Afrique, tantôt dans le Grand Nord; les Hottentots ou les Esquimaux aux prises soudainement avec des hauts-fourneaux et des barrages. Qui donc, par exemple, accepterait de travailler au Cercle Polaire, qui regorge de minerais précieux, où l'on n'a qu'à se baisser pour ramasser de l'or à profusion, mais où la température descend jusqu'à 65 degrés sous zéro pendant les huit mois d'hiver, et sans l'équipement qu'il faudrait pour rendre supportables de telles conditions de travail? Il apparaît tout de suite que le mythe du socialisme ne suffira guère que pour recruter quelques centaines d'hommes quand il s'agirait d'en mobiliser des millions. Au point que la folle machinerie des procès, des déportations administratives entre en jeu. Et comme l'idéal socialiste est incompatible avec cette entreprise de négrier, cet esclavage qui ne cesse d'en violer les principes les plus élémentaires, et puisqu'il ne peut être davantage question de renoncer explicitement la doctrine marxiste, tant pis pour cette dernière. On inscrira bien sur les bannières, en lettres d'or: « De chacun selon ses capacités, à chacun selon son travail », mais dessous c'est, en lettres de sang, une tout autre devise qui transperce: « Malheur aux faibles! », la devise même de la jungle capitaliste. Au vrai, il ne faudra pas moins de quelques dizaines de millions de vies humaines pour réparer par un délire méthodique et froidement raisonné, cette stupéfiante hérésie de l'Histoire: la révolution russe.

L'homme qui se soumet tous les autres puis les mène à son gré, s'identifie en quelque sorte à l'histoire. Tout d'un coup il n'est plus des nôtres et se retrouve de l'autre côté de la barrière. Il nous faut bien alors, faute de pouvoir l'empêcher, le subir comme nous faisons les éléments déchaînés. Il ne reste au moraliste qu'à se frapper la tête contre les murs.

Staline est donc indéfendable, tout autant que le capitalisme dont il n'a fait que reproduire l'ouvrage, à toute allure, dans cette sixième partie du monde qui tenait ici du Moyen âge et là presque de l'âge de la pierre. Mais Marx ne laissait pas, malgré l'épouvante qu'il semait sur son passage, de reconnaître au capitalisme un trait positif. Force nous est bien de constater, maintenant que le délire est sur le point de s'apaiser,

non sans d'étranges soubresauts, que ce monstre hybride qui tient tantôt de Gengis-Khan, tantôt de Loyola, tantôt de Ford, a étrangement réussi.

L'U.R.S.S. non seulement a dépassé dans ses grandes lignes ses rivaux européens, mais elle est en passe de dépasser à plus ou moins brève échéance les Etats-Unis d'Amérique. Si bien que la libéralisation amorcée aujourd'hui, l'accès à un climat plus humain, peut être interprété moins comme le signe d'un changement de direction que comme l'indice d'une société qui ayant atteint un haut degré de développement économique peut enfin lentement lâcher la bride et se permettre de souffler. Et de vrai l'U.R.S.S., sortie victorieuse de l'encerclement capitaliste, se pose désormais, à force égale, en rivale autoritaire du vieux monde.

Mais le seul critère véritable, humain, du socialisme demeure celui du niveau général de la vie quotidienne, de la consommation, du bien-être. Non celui de la production, qui n'en est que le seuil. Les sacrifices du peuple soviétique, son héroïsme que ne cessent de nous vanter les communistes ne peuvent (ces mots mêmes le disent) que confirmer une chose : c'est que le socialisme n'est pas encore atteint. Et de fait, les conditions économiques du passage au socialisme étant presque assurées, l'U.R.S.S. peut envisager le passage, non pas comme on le croit ou on l'assure au stade supérieur du communisme, mais *aux toutes premières formes* de la société socialiste, à cette fameuse *première* phase dont la propagande s'efforce depuis quarante ans de nous persuader qu'elle était acquise. La révolution que l'on croyait accomplie n'est toujours que virtuelle; elle n'est donc que pour demain, à la différence seulement que l'obstacle essentiel, inhérent à la structure du capitalisme, de la propriété privée des moyens de production, est définitivement aboli.

Si bien que l'on peut affirmer aujourd'hui, si l'on reprend l'argumentation du marxisme classique, *que le socialisme n'existe encore nulle part sur la terre* et qu'il ne pourra vraiment faire son apparition en U.R.S.S. que lorsque celle-ci aura dépassé les Etats-Unis sur le plan de la consommation et de la jouissance.

Il s'ensuit — dans l'immédiat et sur le plan théorique, — que le socialisme n'en est toujours qu'au stade de *l'espérance* et que le problème révolutionnaire se repose aujourd'hui en quelque sorte au même point où il se posait avant 1917, puisque, à l'heure présente, les Etats-Unis sont toujours *économiquement* plus rapprochés du socialisme que l'U.R.S.S., même si celle-ci possède sur son adversaire l'incommensurable supériorité d'avoir depuis longtemps aboli le régime de la propriété privée.

Il n'empêche que depuis 1917, cette belle époque qui est

au révolutionnaire ce que 1900 est au bourgeois menacé par les nationalisations et la montée ouvrière, les temps ont marché à une allure vertigineuse. La révolution scientifique et industrielle que l'homme s'épuise à rattraper, a pris les mors aux dents comme jamais encore dans l'histoire humaine. On parle de voyages interplanétaires comme on faisait au seizième siècle de la traversée de l'Atlantique. Où donc s'arrêtera le progrès ? — se demandent les bonnes gens.

Il pourrait peut-être bien s'arrêter tout court. Cela même nous l'avons aujourd'hui dérobé aux trésors de l'impossible.

7. — LA FICTION IMMÉDIATE

La croyance à l'exactitude scientifique de la théorie marxiste reposait chez ses auteurs sur la notion essentielle du développement infini de l'Histoire, de l'inférieur au supérieur, coupé çà et là par des périodes de régression.

A l'appui de quoi Engels faisait observer :

Il n'est pas nécessaire de discuter ici la question de savoir si cette manière de voir est en accord complet avec l'état actuel de la science de la nature, qui, si elle fait prévoir une fin possible à l'existence de la terre elle-même, prédit par contre une fin assez certaine de son habitabilité, et, par conséquent, confère également à l'histoire de l'humanité non seulement un rameau ascendant, mais aussi un rameau descendant. Nous nous trouvons en tout cas encore assez loin du tournant à partir duquel l'histoire de l'humanité ira en déclinant.

Un demi-siècle exactement, après que ces lignes furent écrites, Trotsky consignait à son tour :

Le marxisme procède du développement de la technique, comme du ressort principal du progrès, et bâtit le programme communiste sur la dynamique des forces de production. A supposer qu'une catastrophe cosmique détruise dans un avenir plus ou moins rapproché notre planète, force nous serait de renoncer à la perspective du communisme comme à bien d'autres choses. Réserve faite sur ce danger, problématique pour le moment, nous n'avons pas la moindre raison scientifique d'assigner par avance des limites, quelles qu'elles soient, à nos possibilités techniques, industrielles et culturelles.

Or, moins de dix ans plus tard, sous nos yeux, explosaient les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki. Depuis, la seule objection qu'Engels entrevoyait aux lois de la dialectique, le seul obstacle que Trotsky imaginait au communisme ont cessé d'appartenir à l'immensité incommensurable du futur ou aux profondeurs de l'espace. La menace vient de nous-mêmes, bien réelle cette fois, fermement installée au beau milieu de ce

XX^e siècle dont il n'est pas permis d'exclure absolument qu'il ne soit le dernier de l'histoire humaine. Le destin de l'espèce et celui de l'individu brutalement se croisent et se confondent. Le mysticisme de 958 fixait à l'an mille la fin du monde; que cette issue ait été retardée de mille ans, ce n'est plus quelques simples d'esprit qui l'affirment. Cela sort aujourd'hui des bouches les plus savantes.

Que d'infinies précautions soient prises contre cette menace de tous les instants, voilà qui ne peut faire le moindre doute. Mais l'existence seule de ces moyens de destruction sans précédent, la simple possibilité matérielle de leur emploi bouleverse l'optique traditionnelle : un accident est toujours si vite arrivé...

Armés jusqu'aux dents, les deux colosses s'affrontent, ne se quittant pas du regard un instant. Au premier geste je tire... et je meurs avec toi, pensent l'un et l'autre.

Si bien que l'avènement du communisme a cessé d'être une loi inéluctable de l'Histoire. Ainsi, il arrive qu'avant de mourir l'arbre se pare de ses plus belles fleurs, il arrive au condamné à mort d'être gracié mais, au sortir de la prison, d'être réduit en bouillie par une automobile.

Sans doute est-il toujours vrai que l'on suicide le capitalisme. Mais il n'est plus exclu que le capitalisme ne puisse se suicider lui-même, et avec lui la planète tout entière.

Cependant la science prévoit bien des choses. C'est ainsi que l'on nous annonce déjà la constitution de réserves de semence qui seraient conservées à l'abri des radiations éventuelles. Faute de prévoir aussi des provisions de matrices vivantes, l'on ne voit cependant pas fort bien comment cette semence pourrait, en cas de cataclysme, accomplir sa mission de repeuplement.

Si l'on peut se méfier du pessimisme des savants et se garder de pousser au noir absolu les perspectives d'une guerre atomique, le problème de la destruction du capitalisme, c'est-à-dire celui de la révolution mondiale, nous paraît, malgré toutes ses difficultés, relever d'une prévoyance plus expédiente que la mise en fût de grandes récoltes de sperme, d'une utilité assez problématique.

Après toutes les difficultés que nous avons passées en revue, il ne saurait être question de mettre beaucoup d'espoir dans la perspective d'une révolution mondiale aussi complexe qu'urgente, menée suivant les conceptions classiques; conceptions qui demeurent pesamment centrées sur les promesses d'une misère qui ne cesse de changer de visage.

Or, il n'est guère concevable de faire une révolution sans s'assurer de l'appui de la grande majorité de l'opinion publique et, dans l'état présent du capitalisme, sans le concours ou pour

le moins la neutralité complice des cadres dirigeants de la production industrielle.

D'autre part cependant, la bombe littéralement suspendue au-dessus de la tête de chacun (il en tombe même de temps à autre une, jusqu'à ce jour non amorcée), exclut la perspective d'une entreprise de longue haleine qui ne pourrait manquer du reste, sous l'empire de l'accélération de la révolution industrielle et de la mobilité des couches sociales qui l'accompagne, de dégénérer en chemin. Comment dès lors improviser une révolution de cette envergure et dans des conditions qui, de prime abord, ne paraissent s'y prêter pas le moins du monde ?

On sait que la doctrine de la révolution improvisée au mépris de toute garantie d'un large appui des masses porte le nom de « blanquisme ». Le type même de l'insurrection impromptue la plus absurde que l'histoire ait enregistrée est l'œuvre de l'Internationale Communiste (sous la direction de Zinoviev) et connu pour théâtre de ses péripéties tragi-comiques la ville de Reval, en 1924. Elle dura quatre heures, fut menée en tout et pour tout par deux cents hommes cependant que les ouvriers se rendaient tranquillement à leur besogne sans que personne ne se doutât le moins du monde qu'une révolution avait lieu au cœur même de la ville*.

Si le révolutionnaire, c'est-à-dire l'homme qui dirige le cours tumultueux de la révolution, est essentiel à celle-ci, toute sa science, toute son adresse n'en sont pas moins vouées à un échec certain s'il ne peut compter sur la participation active de larges couches de la population. Les circonstances de ce concours des masses relèvent, suivant le marxisme, de leur spontanéité. Brusquement — et revoici notre proverbe sur l'eau qui bouillonne et fait sauter le couvercle — les masses, après une plus ou moins longue fermentation, sortent enfin de leur misérable ornière, se rassemblent et s'agitent, et se ruent à l'assaut du ciel. Le marxiste, qui n'ignore pas la nécessité primordiale de cette spontanéité, se trouve donc en quelque sorte réduit à attendre que ce phénomène se manifeste à la faveur d'événements plus ou moins exceptionnels, et tout particulièrement à la suite du délabrement général de la société au

* Lénine venait de mourir, son « testament » d'être divulgué, qui rappelait de façon blessante la piteuse attitude de Zinoviev pendant l'insurrection d'octobre. Peut-être Zinoviev voulait-il à tout prix se laver de cette marque d'infamie et réparer par un zèle intempestif sa trahison de naguère. Mais c'était lourdement méconnaître que « la méthode matérialiste se transforme en son contraire si, au lieu de servir de fil conducteur dans les études historiques, elle est appliquée comme un modèle tout préparé sur lequel on taille les faits historiques » (Engels).

terme d'une guerre longue et sanglante. Ainsi naquirent, on le sait, les révolutions russe et chinoise.

(Sans doute n'est-il pas besoin de rappeler l'autre versant du proverbe. Le feu éteint, l'eau refroidit assez vite et, pour peu que le climat s'y prête, se change en glace. Et, avec les années, s'accumulent les remords).

Or si le marxiste était vraiment de la fatalité l'adversaire de tous les instants, s'il lui tenait farouchement tête au point de ne vouloir transiger sur aucun point, il faudrait peut-être s'étonner que personne n'ait tiré de l'analyse des sources de cette spontanéité la leçon pourtant très simple qu'elle dissimule à peine.

Ainsi, pour la révolution russe. Quelle est donc l'origine de cette spontanéité des masses qui l'a rendue possible ? Sans contredit la décomposition générale de la société tsariste consécutive à la guerre. Mais à son tour, qui a mis celle-ci sur la voie de la décomposition ? Qui l'a produite, déclenchée, qui a mis en branle cette énorme machine ? Les conditions économiques certes, leurs contradictions profondes, mais davantage, puisque ces mêmes conditions eussent pu mener à un but tout opposé (notamment la substitution du communisme au capitalisme), l'action plus ou moins concertée du tout petit nombre d'hommes qui a déclenché la guerre. Bref, l'assassinat d'un tribun et d'un archiduc, qui sait les passes magnétiques d'un moine débauché, quelques dépêches d'Ems ou d'ailleurs, par-dessus tout une campagne de presse puissante et bien orchestrée et, pour clore le spectacle, un charnier de près de neuf millions d'hommes connus ou inconnus.

Tel est donc le très limpide secret du destin.

Que tous ces actes ne soient que les symptômes visibles et superficiels d'une longue maladie souterraine, cela va sans dire. Mais l'on aurait tort de fonder sur l'ampleur écrasante des forces économiques des raisons durables de découragement. Car ces actes décisifs, dont aucun isolément n'appelle des difficultés de réalisation insurmontables, nous inclinent à nous demander s'il ne serait pas possible, après tout, de produire les effets d'une action de telle envergure à moindres frais, de façon que le climat révolutionnaire soit engendré tout aussi sûrement que par les efforts conjugués de deux ou trois assassins, d'une demi-douzaine de monarques et de politiciens plus ou moins madrés ou gâteux.

Nous avons déjà rappelé que Hitler menait le monde au gré de son astrologue et comment le monde épouvanté suivait docilement la courbe de ce destin fantastique, pour une fois véritablement écrit dans les astres.

Ne pourrait-on vraiment imaginer quelque programme aussi

efficace pour le moins et, s'il le faut, tout aussi enfantin que celui de ce triste démiurge en complet veston ?

C'est ainsi que l'on peut en venir à rejeter l'espérance douloureusement attachée à la perspective lointaine d'une révolte spontanée des masses ou à la conquête éternelle du pouvoir par la voie parlementaire, et formuler en regard le souhait d'une théorie nouvelle de la révolution, susceptible d'être conduite simultanément dans tous les pays capitalistes ; autrement dit d'une révolution capable d'être déclenchée à *n'importe quel moment* et qui soit, de ce fait, dégagée de l'obligation de devoir dépendre de contingences historiques plus ou moins favorables.

Il s'agirait d'inventer une manière de blanquisme efficace, à l'échelle du monde capitaliste tout entier.

Un tel dessein n'est pas a priori absurde et impossible s'il est vrai que le monde capitaliste ne laisse pas de se rapprocher toujours du communisme par le développement et la centralisation accrues de la production et des échanges. Mais de même que cette tendance profonde de l'économie se fait à l'encontre de la volonté humaine, ainsi il apparaît immédiatement que la révolution que nous imaginons ne peut se concevoir que *suivant la même voie obscure et détournée*.

C'est là sans doute la seule différence qu'elle marque vis-à-vis de la théorie classique de l'insurrection généralisée.

Sans doute la violence ne peut-elle être tout à fait abolie dans les opérations complexes qui doivent mener la société bourgeoise à se délivrer, en mourant, de ce monde nouveau qui grandit dans son sein. Mais aujourd'hui, où les plus anciennes vérités s'effritent et tombent en poussière, maintenant que le pape lui-même, le plus dogmatique des hommes, s'incline et reconnaît à la femme le droit de ne plus enfanter dans la souffrance, quels avantages n'y aurait-il pas à œuvrer pareillement à la délivrance rapide de cette mère vieillissante que les douleurs de l'enfantement affolent et poussent au suicide ?

Les pages qui suivent constituent l'esquisse d'un programme imaginaire de renversement du capitalisme sur toute l'étendue du monde qu'il contrôle, dans un délai fixé à un an, programme pouvant être appliqué à n'importe quel moment et partout à la fois.

Au moment où l'humanité tout entière vit sous la menace d'un anéantissement possible, par cela même que les moyens de cet anéantissement ont cessé d'être illusoires, c'est tout le réel, d'un seul coup, qui sombre dans la fiction.

Une utopie en vaut bien une autre, — si utopie il y a.

II. — LA RÉVOLUTION INVISIBLE

8. — LA CHASSE A L'HOMME DE LA RUE

De quelque manière qu'on tente de l'aborder, le problème de la révolution mondiale se trouve inéluctablement tributaire de l'antagonisme suivant :

D'une part : une économie puissante, hautement industrialisée, où les forces productives ont atteint un développement considérable, mais où ce développement se trouve constamment freiné par des contradictions internes, génératrices de crises et, lorsqu'il ne reste plus d'autre moyen pour ordonner la maison que d'y mettre le feu, de guerres épouvantables.

D'autre part : des masses humaines aveuglément malmenées par ces contradictions, mais qui, dans l'ensemble, jouissent de conditions de vie assez éloignées de la détresse matérielle pour que leur révolte devienne de plus en plus problématique, et qui se trouvent ainsi confinées dans un état de conscience où le souci de l'amélioration individuelle tend à supplanter toute préoccupation politique ; des masses, enfin, auxquelles la propagande communiste parle un langage incompréhensible, pour autant qu'il leur parvienne ou qu'elles lui prêtent, dans le tumulte discordant des sollicitations qui les pressent de toutes parts, un semblant d'attention.

Cet antagonisme ainsi délimité, l'on débouche immédiatement sur la question banale que doit se poser tout parti visant au pouvoir politique :

Comment amener ces masses, dont la puissance est à la fois absolue et infiniment morcelée, à réaliser le passage d'une économie anarchique à une économie disciplinée, entièrement subordonnée à la logique du bien-être universel ?

Question qui en pose elle-même une autre, qui est celle des moyens d'action existants, susceptibles de captiver, d'influencer

et d'organiser cette masse amorphe dans le sens de cette unité du pouvoir qu'elle est obscurément la toute première à souhaiter. (Si chacun voulait, dit chacun de nous ; si tous les gars du monde, disent tous les gars du monde, tout en se cassant la figure).

La campagne que nous imaginons présente un double aspect : public et occulte, légal et illégal. C'est son aspect public et légal que nous examinerons tout d'abord.

Nous n'avons pas à nous préoccuper des masses sympathisant avec le communisme ou qui s'y sont ralliées ouvertement. Nous n'avons pas à convaincre ceux qui le sont déjà, tâche à laquelle s'emploient les partis communistes, à défaut de pouvoir étendre le nombre de leurs adhérents.

Mais pour manœuvrer dans le sens que nous souhaitons d'immenses masses humaines hostiles au communisme, ou méfiantes, ou rétives, ou simplement indifférentes à toute sollicitation de nature politique, il apparaît immédiatement que la première condition requise pour capturer leur attention, est de bannir définitivement de notre vocabulaire toute référence, non seulement au communisme mais, purement et simplement, à toute idée politique. On renoncera d'emblée, comme si on en avait à jamais oublié l'existence, aux symboles et aux coutumes, au langage et au style propres au communisme international et aux partis politiques en général, quels que soient leur tendance, leur ancienneté et leur prestige*.

Comment la politique viendra se greffer sur notre action, la colorer et lui conférer sa fonction véritable, c'est là un point que l'on ne peut espérer résoudre dans les conditions immédiates de dispersion où nous découvrons les masses. On ne pourra l'envisager que par la suite, et avec la plus extrême prudence. Mais au départ, il nous faut y renoncer d'une manière totale ; c'est la condition première, péremptoire, du succès.

Pour l'instant nous nous contenterons de la considération suivante. C'est que pour fondre en une masse homogène des

* Pour éclairer davantage l'importance néfaste des jargons de toutes sortes, il n'est pas inutile de rappeler ici l'anecdote significative rapportée par Koestler : « D'après leur vocabulaire et leurs clichés favoris, on pouvait classer immédiatement les gens en trotskystes, réformistes, brandléristes, blanquistes, etc. De même, les communistes se trahissaient par leur vocabulaire à la police et par la Gestapo, sans la moindre preuve contre elle, et qui se dénonça elle-même en usant du terme de « concret ». Le commissaire de la Gestapo ne l'avait écoutée qu'avec ennui, à moitié convaincu que ses sous-ordres l'avaient arrêtée par erreur — jusqu'au moment où elle prononça le mot fatal pour la deuxième fois. Le commissaire dressa l'oreille. « Où diable avez-vous pêché ce terme ? » La fille, jusque-là maîtresse d'elle-même, se troubla et fut aussitôt perdue. »

millions d'hommes d'opinions et de préoccupations dissemblables, parfois même diamétralement divergentes, pour concentrer ces forces écartelées sur une voie unique, le premier acte à poser est d'éveiller leur intérêt, de capter leur attention, de retenir celle-ci et de la maintenir sans relâche.

Il convient donc, avant tout, de faire l'inventaire de ce qui est parvenu jusqu'à ce jour (et ce jour tout particulièrement) à toucher ces millions d'hommes ; des traits qu'ils ont, malgré leur infinie diversité, en commun. Il s'agit de nous rendre comme réelle cette fiction hétérogène : l'homme de la rue. C'est la seule perspective qui nous soit ouverte au départ. Il nous faut donc procéder à un inventaire détaillé et minutieux de tous les moyens d'information et de diffusion existant entre les hommes.

Ce travail ne demande guère de longs efforts puisque, dans tous les pays capitalistes, il a été accompli très soigneusement et qu'il ne cesse d'être revu et vérifié chaque jour avec le souci de circonscrire toujours plus étroitement ce que l'on appelle l'opinion publique.

C'est principalement à la publicité que nous sommes redevables d'avoir mené à bien ce labeur titanique. Et comme son succès a passé toute espérance, c'est sur le rappel succinct de ses activités que nous nous reposerons du soin de rendre cette question plus sensible au lecteur.

9. — LA PÊCHE MIRACULEUSE

Sous l'effet de la division du travail, la publicité est devenue une activité autonome, indépendante des organismes de la production industrielle et marchande. Si bien qu'elle est entièrement confiée à des agences spécialisées qui disposent et jouent d'un clavier de moyens très étendu.

A ses débuts, la publicité opérait plus ou moins à l'aveuglette, avec le minimum requis d'intuition. Ses résultats étaient nécessairement de nature empirique. Certes l'on savait que la réclame pour un objet de luxe, mettons des bijoux, eût été absurde dans les colonnes d'un journal s'adressant exclusivement aux classes laborieuses. Mais c'est à peu près tout ce que l'on pouvait prévoir. Pour une grande part, la publicité agissait sans qu'elle pût discerner avec certitude, dans son champ d'action, la part des succès et des ombres.

Enfin, comme partout ailleurs, là aussi Malherbe vint. Et avec lui l'idée de soumettre cette activité singulière à l'observation et à la mesure. L'on commença donc par vérifier soigneu-

sement le tirage des journaux (et même le tirage utile, c'est-à-dire cette part du tirage qui atteint véritablement les lecteurs et échappe aux bouillons), puis la répartition précise de ce tirage suivant l'habitat (grande ville ou province), suivant l'âge, le sexe et le pouvoir d'achat des lecteurs. Aidaient à cela les statistiques officielles de la population, pareillement stratifiées, telles qu'elles ressortent des recensements périodiques dont la nécessité est devenue partout impérieuse. L'on parvint ainsi à localiser et à circonscrire les résistances, et à déterminer avec une exactitude suffisante le rayon d'action au sein duquel la publicité pouvait opérer, pour ainsi dire, de science certaine.

L'étape suivante fut franchie, lorsqu'à la recherche d'une assurance encore plus grande, l'on conçut le projet, simple mais crucial, d'interroger directement le public sur les effets de la publicité, le degré de sa pénétration, autrement dit le souvenir qu'on en conservait de façon plus ou moins claire et durable. Ainsi naquit l'étude des marchés, équivalent commercial des sondages d'opinion, après quoi la publicité pouvait bien se parer du titre de science. On détermine aujourd'hui, par ces méthodes, et avec une précision suffisante, non seulement l'efficacité d'une campagne accomplie ou en cours, mais aussi l'efficacité probable d'une campagne que l'on se propose d'entamer. Ainsi, pour le choix d'un slogan, l'on proposera une série de devises, présentées sur des cartes mobiles, que l'on demandera aux interviewés de classer dans l'ordre de leurs préférences (shuffle-card test). Et l'on adoptera, au terme de l'épreuve, le slogan qui aura recueilli la majorité des suffrages, c'est-à-dire celui que le plus grand nombre des personnes consultées auront placé en tête de liste.

De plus, toute campagne de publicité importante, comme le lancement d'un nouveau produit sur le marché, est précédée d'une campagne expérimentale, d'un test circonscrit à un rayon limité (ville de province ou quartier de grande ville). Les résultats obtenus seront analysés avec le plus grand soin, avant que ne soit déclenchée la campagne proprement dite.

Je ne sais si l'on a déjà observé à quel point cette entreprise évoque curieusement les lois de l'amour et de la guerre. Mais voici qui accuse davantage la ressemblance. C'est que chaque producteur capitaliste est aujourd'hui contraint, sous peine de mort ou de lente asphyxie, de surveiller par l'entremise de ses agents publicitaires, l'action parallèle de la publicité concurrente. Les moyens de ce contrôle sont relativement aisés, puisqu'il ne s'agit que d'évaluer le coût publicitaire de l'action rivale, qui est mensurable à partir de données connues : espace occupé par les annonces dans la presse, durée des interventions à la radio, à la télévision, nombre de passages d'un film dans les cinémas, distribution de prospectus ou d'échantillons,

ampleur de l'affichage, etc. Comme toutes ces opérations sont tarifées, que ces tarifs sont connus, il est donc extrêmement simple de calculer avec une précision idéale le volume des dépenses publicitaires de chaque produit concurrent. Cette surveillance est aujourd'hui si étroite qu'aucun producteur ne peut espérer de tenter un essor soudain pour distancer ses adversaires, sans qu'il soit aussitôt talonné et rejoint par eux. Ceux-ci aligneront aussitôt le budget de leur publicité sur celui de leur concurrent téméraire afin de se maintenir au niveau dont il tâche de les déloger. De même, toute innovation dans la présentation ou la fabrication d'un produit est aussitôt servilement plagiée. On a pu le voir notamment, il y a quelques années, avec l'invention du dentifrice dit « à la chlorophylle », dont la réussite commerciale a aussitôt contraint toutes les grandes marques à la copie du procédé.

Mais il nous faut rappeler aussi, sommairement, le mécanisme des enquêtes faites dans le grand public sous le couvert des instituts de sondages. Un échantillonnage national (ou régional, suivant les besoins) est établi en fonction des données suivantes : population globale du pays, répartition de cette population suivant l'habitat, suivant le groupe d'âge, suivant le sexe, suivant le pouvoir d'achat*. Appuyés par les indications des statistiques officielles, nous savons que pour obtenir un échantillonnage représentatif de l'ensemble du pays, il nous faudra interroger un nombre déterminé de personnes de chaque catégorie.

En extrapolant ensuite les résultats acquis selon ces données,

* La classification suivant le pouvoir d'achat, usitée dans les études de marchés, témoigne du souci de circonscrire avec précision la réalité économique, sans aucune entrave doctrinale. La population d'un pays se trouve ainsi généralement subdivisée en quatre classes principales : A) Gens très aisés. — B) Classes moyennes. — C) Salariés avec faible pouvoir d'achat. — D) Gens dans la gêne. La recherche du résultat correct, dans un domaine des plus complexe, commande de même ces remarques que nous empruntons aux instructions pratiques d'un organisme d'étude des marchés :

« Ce qui détermine la classe, c'est le potentiel de dépense et non le gain. Ainsi, par exemple, quelqu'un gagnant trois millions de francs par an, mais n'ayant aucun domestique, occupant un immeuble modeste, ne disposant ni d'auto, ni du téléphone, fait partie de la classe C, tandis que quelqu'un, gagnant un million par an, mais « vivant au-dessus de ses moyens » avec auto, téléphone, etc., fait partie de la classe B.

» La notion de classe varie en outre avec l'importance des villes et les conditions locales ; avec la même somme d'argent, on peut « vivre » plus largement en province qu'à Paris, dans les petites que dans les grandes villes, etc. Il faut donc juger de la classe sociale à laquelle appartient l'interviewé en tenant compte de l'importance de la ville où l'on enquête, considérée en soi, et non pas comparée avec d'autres localités où le classement est différent. »

l'on obtient une série de précisions que l'on peut en gros tenir pour idéalement exactes, pour une représentation maniable du réel.

Pour prévenir les erreurs, d'autres facteurs, au vrai d'importance capitale, doivent être pris en considération. Ceux-ci tiennent à l'aspect purement matériel de l'enquête, à la qualité du questionnaire d'abord, aux relations de l'interviewé et de l'enquêteur ensuite. Plus que le talent de ce dernier, entre en jeu la durée de l'enquête que pour des raisons de rendement et d'économie l'on tend généralement à grossir au delà des limites supportables de la patience. Pour qu'une enquête puisse porter ses fruits, il faut que l'interview soit réduite à un laps de temps aussi bref que possible. Le comportement de l'enquêteur, qui peut jouer à son insu, l'intimidation comme la réserve, peuvent également induire la personne interrogée à des réponses déviées de l'opinion, soit que profonde, celle-ci se défende devant la pression extérieure, soit que superficielle ou indifférente, elle s'assure brusquement comme une manière de défense mécanique devant l'intrus.

Un autre facteur, non moins décisif, est celui de l'époque de l'interview et de l'utilisation plus ou moins rapide de ses résultats (à quoi est liée la célérité du dépouillement). Dans la grande majorité des cas, l'opinion publique est accidentelle. D'une semaine à l'autre elle peut varier du tout au tout ; il suffit de rappeler l'échec retentissant de Gallup à la veille des élections américaines. C'est pourquoi la valeur quasi magique accordée aux sondages de l'opinion doit être reçue avec la plus extrême prudence. A tout moment la mobilité des événements risque de la mettre en échec et de fausser irrémédiablement l'action que l'on veut entreprendre à partir des données obtenues. Un sondage ne peut donc en aucun cas être tenu pour certain au delà des quelques jours qui suivent l'enquête proprement dite, pour autant que son objet porte sur un problème de grande actualité. Mais à la lenteur et à la complexité du dépouillement viennent heureusement remédier les trieuses électroniques et le système des cartes perforées. De sorte qu'il est possible aujourd'hui, en moins de trois jours, de connaître, c'est-à-dire *d'éprouver comme un objet tangible*, l'opinion d'un pays tout entier sur quelque sujet que l'on veuille.

L'importance de ces démarches, du point de vue de la survivance du capitalisme, ne saurait échapper aux investigations de l'économiste. La détermination scientifique du marché possible ou probable d'un produit est l'indice d'une tentative astucieuse du capital pour triompher de son anarchie naturelle. C'est dire que le capitalisme a empiriquement découvert et appliqué, presque à son insu, les principes élémentaires de la planification. Il s'en faut de beaucoup, au demeurant, que cette

invention subtile soit de son mal la panacée qu'il se cherche désespérément.

L'accoutumance minimise, au point de nous les voiler, l'importance et l'universalité de la propagande ; à quel degré notre vie tout entière est étonnamment perméable à la publicité, que celle-ci soit vulgairement commerciale ou, plus subtilement, d'ordre intellectuel ou moral. A peine éveillés à la vie, nous subissons sans défense la propagande de ceux qui nous entourent, les parents, l'instituteur, les mille et une séductions de la rue. Voici paraître d'abord les « tiens-toi droit », « ne met pas tes coudes sur la table », « mouche-toi », auxquels viendront s'ajouter bientôt les dix commandements et le respect de l'ordre social. Il ne serait guère malaisé de démontrer combien le fossé qui ne cesse de se creuser toujours plus rapidement entre deux générations successives et, de nos jours, entre des moitiés et même des quarts de génération, est en grande partie la conséquence du bouleversement accéléré des slogans en vigueur. L'homme est à la merci de l'homme bien plus que de lui-même.

Mais il serait faux de ne voir ce dressage implacable de tous les instants que sous un jour tout funeste. La publicité la plus mesquinement commerciale qui soit, à l'exception de quelques escroqueries généralement de faible durée, n'est pas sans avoir des retentissements profonds sur l'hygiène, cette magicienne récente qui recule l'horizon de la mortalité. C'est à la publicité que l'homme moderne doit de se laver les dents. Sans elle personne n'y aurait sans doute pensé, puisqu'il n'y a que cent ans tout juste que les médecins reconnaissent (Semmelweis a payé de sa vie cette découverte d'une stupéfiante simplicité) qu'il leur faut, avant un accouchement, se laver les mains. C'est à la publicité encore que l'homme moderne doit de convoiter les automobiles qui l'épouvantaient de prime abord. Et il n'est pas jusqu'à l'amour, s'il faut en croire La Rochefoucauld, qui ne serait peut-être pas si tout le monde ne cessait d'en parler.

Des résultats aussi vastes, aussi féconds ne peuvent nous porter à désespérer de cette publicité arrogante, impudente et stupide, mais souveraine. Science étrange entre toutes, face à un objet qui est son ennemie jurée : la bêtise même, dont elle flatte en les émoissant insidieusement les cornes.

Mais qui dit science, dit aussi pouvoir. Et pouvoir redoutable. Pouvoir d'engendrer astucieusement, et parfois pour les pires mobiles qui soient, des désirs et des goûts, des habitudes et des besoins qui sans elle ne se fussent jamais révélés. Créons n'importe quel objet et faisons autour de lui une publicité adroite et puissante, il n'en faut davantage pour que

bientôt (serait-il, cet objet, le plus inutile de la terre) plus personne ne puisse s'en passer.

Ce pouvoir illimité sur une vie infiniment malléable, sur cette matière encore toute ductile et docile que sont nos cerveaux, donne à réfléchir. Comment résister à l'envie d'en user aux fins que nous souhaitons, quand tant d'autres en ont joué pour des mobiles exécrables ? On ne semble pas encore très bien comprendre à quel point est grande notre liberté, notre pouvoir sur les événements du monde, de quelle démarche préméditée et rigoureuse dépendent étroitement les destinées. Au point que, le coup ayant réussi, les philosophes et les historiens, par l'effet d'une illusion presque irrésistible, qui le leur montre obstinément à l'envers, se résignent à le tenir pour fatal.

On relève dans le *Journal* de Gide cette citation de Goebbels : « S. me répond toujours, quand je lui enjoins d'intervenir, que les bases légales lui font défaut pour agir. Nous pourrions les lui procurer ». Et Gide d'ajouter : « Parbleu ! C'est bien là le terrible ».

Ainsi, l'on peut saisir sur le vif, côte à côte, l'esprit qui pénètre mais recule, effrayé, et la bête clairvoyante qui triomphe et impose sa loi.

10. — LE CLUB DES LOISIRS

Nous pouvons maintenant reprendre la question de la campagne à mener pour la cohésion et l'organisation des masses en vue de la révolution mondiale, mais sans effleurer la question politique. Comment allons-nous nous y prendre ?

Nous avons pensé que le domaine qui offre peut-être le plus de chances de trouver un accueil favorable dans la grande masse, était le terrain des loisirs. Il s'impose d'autant plus qu'il est le seul par où l'homme est aujourd'hui vulnérable. A d'autres heures, courbé sous le joug, l'homme n'est guère disponible.

Notre action empruntera donc à l'origine la forme d'une organisation mondiale des loisirs, comportant à l'échelle de chaque pays que nous avons décidé de conquérir, une subdivision nationale. Nous l'appellerons ici : le Club des Loisirs. Pour sa dénomination définitive, il va sans dire que le choix de son titre sera soumis au public lui-même par le moyen du test des cartes mobiles. Malgré le caractère international de l'entreprise, caractère qu'il n'y a aucune raison de vouloir dissimuler, le

titre de l'organisation pourrait différer suivant les pays, dans la mesure où une traduction trop littérale dans les diverses langues soulèverait par endroit des obstacles de mnémotechnique ou d'euphonie.

Quant aux manifestations mêmes du Club des Loisirs, il n'importe nullement de rechercher des perspectives moins vulgaires que celles que la presse, la radio, la télévision ou le cinéma proposent sans relâche à l'homme actuel. Quelque rare que puisse être l'invention, ce serait nous refuser d'emblée toute chance d'action vraiment universelle que de nous aventurer sur d'autres voies que celles éprouvées par l'habitude. Il nous faut prendre les hommes comme ils sont, au jour le jour. Et notre seul critère de différenciation ne peut être que celui qui nous est fourni par l'investigation statistique. Le goût du plus grand nombre sera pour l'heure, sans exception aucune, notre goût.

Il s'ensuit que notre action ne se distinguera guère de celles qui existent déjà sur ce plan, ce qui lui confèrera aussitôt l'allure d'une démarche concurrente. Cette action se traduira donc sous la forme d'insertions régulières dans la presse, d'émissions radiodiffusées ou télévisées, de projections de films. Mais sous chacun de ses aspects particuliers, elle prendra soin d'épouser le plus complètement possible l'esprit du lieu où elle se manifeste. C'est dire que dans une page insérée dans la presse féminine, il y sera question, comme à toutes les autres pages, de ce qui intéresse la lectrice ordinaire : de tricot, de broderie, de cuisine, de puériculture, des variations de la mode, etc., tandis que dans une revue s'adressant aux fervents de l'automobile, nous n'aurons cure que de réitérer pour la millième fois les conseils d'usage pour le bon entretien du moteur, la préservation des pneus ou le choix des huiles. Même tactique partout ailleurs, qu'il s'agisse de sport ou de littérature, de religion ou de galanterie. Il ne convient de parler à chacun que la langue qu'il entend, qui lui plaît, qui l'enchaîne.

Mais avant de poursuivre, il importe de dresser l'inventaire des moyens qui sont à notre disposition, à commencer par les grands moyens d'information et de délassément :

La presse quotidienne (nationale et régionale) et la presse périodique, qui englobe :

Les magazines d'intérêt général.

Les magazines s'adressant à des catégories déterminées de la population : magazines féminins (mode, soins de beauté, activités ménagères, presse du cœur), illustrés pour enfants, presse estudiantine, presse professionnelle et technique (publications régulières des divers corps de métier : boulangerie, boucherie, alimentation, librairie, ameublement, transports,

médecine, construction, pharmacie, agriculture, élevage, etc.)

Les magazines spécialisés, affectés à des sujets exclusifs : le bricolage, l'automobile, les arts, la culture physique, l'humour, la galanterie, les sciences, le tourisme, la bibliophilie, la danse, la photographie, la graphologie, le langage, la petite histoire, les mots-croisés, la pêche, la radiodiffusion, l'aviation, l'astrologie, la chasse, les lettres, la religion, le cinéma (tant les revues s'adressant aux intellectuels que les illustrés destinés au grand public), le jazz, les sports, les faits divers, le turf, la philatélie, la télévision, etc.

Les publications intérieures des grandes entreprises industrielles et commerciales (house organs).

La presse syndicale.

Les magazines publicitaires qui font l'objet d'une diffusion gratuite.

De toutes ces publications, il importe que nous n'en négligions aucune. Dans chaque numéro, nous louerons une page entière qui sera consacrée en partie aux sujets qui caractérisent la teneur générale de la publication.

Pour la presse quotidienne, nous nous limiterons à deux ou trois pages par semaine ; insertions qui seront déterminées en fonction des jours où le tirage du quotidien est le plus élevé. Notons aussi que, chaque fois que la force de notre intervention peut être accrue par des facteurs de visibilité, cette éventualité ne peut faire l'objet d'une attitude indifférente. On préférera donc automatiquement une insertion en page impaire à une présence en page opposée, et, dans le cas d'une possibilité d'impression en deux couleurs, le rouge comme seconde couleur, celle-ci étant, dans l'ordre des préférences humaines, celle qui rallie le plus grand nombre de suffrages.

Outre la presse quotidienne et périodique, il faut songer aussi à tous les espaces qui se peuvent acheter dans les publications irrégulières et occasionnelles, telles que les catalogues, les programmes de bals, de spectacles, etc. En outre, des moyens directs de diffusion sont à notre portée, dont l'édition cette fois nous incombe. Ce seront les brochures, les circulaires, les tracts, les papillons, etc. Rappelons ici que l'organisation postale de la plupart des pays nous assure un moyen de diffusion quasi exhaustif par la distribution directe dans toutes les boîtes aux lettres.

Après ces multiples moyens de diffusion par la chose imprimée, il convient de citer la radio et la télévision. Nous ne pouvons songer ici qu'aux stations d'émission commerciales où l'on tâchera de s'assurer au minimum la location d'une heure

par soirée, de préférence à l'heure où l'écoute est la plus étendue. Les enquêtes statistiques faites au sujet du rayonnement de ces moyens révèlent qu'ils contrôlent un public plus vaste que celui de la presse. La publicité les tient du reste pour les moyens de diffusion les moins coûteux pour ces raisons mêmes qu'ils touchent un plus large public, d'abord ; ensuite, parce que l'audition s'effectue d'une façon plus certaine que la lecture d'un journal ou d'un imprimé, opération sujette à mille accidents qui la rendent toujours plus ou moins problématique : défaut d'attention, distraction, fatigue, paresse, etc.

Pour le cinéma, notre présence s'affirmera par la projection de films très courts, soit existants, soit tournés spécialement, et relevant soit du film burlesque, soit du documentaire passionnant. Ajoutés au programme moyennant la rétribution en usage pour les bandes publicitaires courantes, ils seront précédés ou terminés d'une courte réclame en faveur du Club des Loisirs, et occasionnellement renverront le spectateur à d'autres manifestations en cours, dans la presse, à la radio ou à la télévision.

Après quoi, il ne nous reste à relever, dans cette catégorie, que des spectacles patronés par le Club des Loisirs et qui peuvent englober les genres les plus divers : théâtre, music-hall, musique symphonique, jazz, cirque, cabaret, bals, concours de beauté, défilés de mode ; sans oublier les récréations sportives : base-ball, football, boxe, catch, judo, patinage, cyclisme, natation, tennis, etc.

Les moyens que nous venons d'énumérer peuvent être considérés comme des moyens de base, en ce sens qu'ils permettent tous à un degré plus ou moins étendu un contact prolongé avec le public.

A ces moyens nous en ajouterons d'autres, que nous pourrions appeler secondaires, parce qu'ils ne peuvent jouer qu'un rôle de rappel ou de renvoi aux moyens primordiaux. Leur fonction se borne à consacrer la notoriété de notre organisation. Nous citerons pêle-mêle : les enseignes lumineuses, l'affichage mural ou routier, l'écriture dans le ciel, les hommes-sandwichs, les ballons captifs, les affichettes dans les transports publics, les étalages, les voitures équipées de hauts-parleurs, les cortèges, les étiquettes ou les vignettes qui, en accord avec des producteurs divers, seront jointes à des produits alimentaires, d'entretien ou à d'autres articles de grande consommation, etc. A quoi l'on peut ajouter aussi des cadeaux divers, jouets ou sucreries à offrir aux enfants (à la sortie des écoles), mouchoirs ou fichus de tissu imprimé, bouquets de fleurs à offrir aux femmes (à la sortie des usines, des bureaux, des grands magasins), en prenant soin que chacune de ces manifestations soit toujours explicitement reliée à l'organisation des loisirs.

Il y a lieu de signaler encore la possibilité de combiner divers moyens entre eux. Ainsi, par exemple, un spectacle de cirque retransmis par la radio et la télévision et précédé d'un cortège d'animaux à travers les rues de la ville. (Notons à ce propos qu'un défilé d'animaux dans le décor d'une ville moderne constitue pratiquement le seul spectacle susceptible de retenir l'attention unanime, par le seul fait qu'aucune amorce publicitaire courante n'est capable de concurrencer l'ascendant de la chose vivante).

Dans le même ordre d'idées, le système de la propagande par caravane comportant, outre un grand déploiement de moyens visuels et sonores, l'utilisation d'un personnel volant de démarcheurs, envahissant littéralement une ville qu'ils assiègent maison par maison, système largement utilisé aux Etats-Unis, est à retenir tout particulièrement.

Enfin, nous nous contenterons de signaler ici, pour mémoire, des moyens tout différents, de caractère occulte, sur l'utilisation desquels nous nous étendrons plus loin, celle-ci du reste n'entrant principalement en vigueur que dans la phase la plus aiguë de notre campagne.

Nous n'avons pas à constituer nous-mêmes des organisations similaires aux agences de publicité et de sondage d'opinion, puisque de telles organisations existent déjà comme autant de portes ouvertes qu'il serait absurde de vouloir enfoncer. Il nous suffit très bien d'en louer les services et de nous assurer ainsi d'emblée le concours d'un personnel spécialisé. Il est bon de noter cependant que les enquêtes à effectuer dans le grand public, afin de vérifier semaine par semaine, et dans la phase finale de la campagne, presque jour par jour, l'efficacité de notre action, seront confiées simultanément à plus d'une agence (à l'insu de chacune d'elles) afin de bénéficier ainsi d'une garantie de contrôle idéale. Il va sans dire que les questionnaires de ces enquêtes seront préparés par nos soins, de même que toute la composition des insertions dans la presse, des émissions de radio et de télévision, etc., le rôle des agences se bornant sur ce point à en assurer le placement.

C'est pourquoi il nous faut constituer malgré tout des bureaux autonomes et recruter un personnel nombreux de rédacteurs, de dessinateurs, de statisticiens, sans parler d'un personnel mobile d'hommes d'affaires, de juristes et de démarcheurs. Ces bureaux qui doivent prévoir en outre une section importante pour les relations avec le public, se présenteront donc en définitive comme un vaste complexe commercial possédant une raison sociale et qui ne différera en rien d'une société anonyme classique du type capitaliste. Et nul, du garçon de course au directeur général, ne sera évidemment averti des

fins singulières que le Club des Loisirs a pour tâche, insensiblement, de poursuivre. Il fonctionnera exactement comme n'importe quelle entreprise capitaliste dont le profit matériel est la raison d'être primordiale. La nécessité de maintenir rigoureusement cette apparence extérieure, même aux yeux de ceux qui y sont employés, est tout particulièrement justifiée par le fait que, pour mener notre action occulte en toute sécurité, il nous faut entretenir l'illusion que nous poursuivons des buts vulgairement intéressés. S'il en allait autrement, la suspicion ne manquerait pas de miner notre entreprise dès les premiers jours.

Il importe donc de persuader tant notre personnel que le public que « nous gagnons de l'argent », que notre publicité gigantesque est payée de retour. Et de vrai, nous allons effectivement gagner de l'argent, ce qui, somme toute, constitue le meilleur des camouflages.

Mais notre action publicitaire offre d'emblée une caractéristique peu commune, puisqu'à l'encontre de la publicité industrielle ou commerciale, nous *donnons* la « marchandise » dans le corps même de la publicité, sans que le public, le « consommateur » ne soit le moins du monde astreint à un débours quelconque. En effet, qu'il s'agisse d'une page dans la presse, d'une émission radiophonique ou télévisée, d'un film ajouté à une séance ordinaire de cinéma, les fins de la publicité commerciale sont de circonvenir le public pour l'engager à l'achat d'un produit déterminé. Or, dans notre action, la publicité et le produit qu'elle a pour tâche de faire connaître se confondent, ne constituent en fait qu'une seule et même chose*.

Ceci présente certains avantages évidents. C'est d'abord l'originalité de la démarche en opposition à la publicité traditionnelle, sensiblement handicapée par la saturation et la lassitude. C'est le fait, ensuite, que le public en bénéficie gratuitement, de surcroît à un débours qu'il a fait pour des raisons que notre présence n'implique aucunement : l'achat d'un journal, l'écoute d'une émission à la radio, une soirée au cinéma.

Mais il importe aussi de réduire des obstacles non moins évidents. Il faut avant tout que le public rattache notre action à une organisation déterminée, le Club des Loisirs ; qu'il prenne celui-ci en considération. Or si nous ajoutons une page de la femme à un magazine féminin, une page de l'automobile à une publication sur l'automobile, il peut paraître illusoire d'espérer que le lecteur établisse la moindre distinction entre cette page

* Dans la terminologie actuelle, le mot « publicité » est quelque peu impropre. Nous le préférons cependant au terme plus exact de « relations publiques » avec lequel le caractère exceptionnel de notre entreprise ne coïncide pas de façon tout à fait satisfaisante.

particulière et l'ensemble de la publication qui traite de questions similaires. Il sied donc, non seulement de différencier visuellement cette page par une présentation originale et stéréotypée, d'en soigner tout particulièrement le contenu, mais surtout de rattacher chacune de ces manifestations à un intérêt matériel assez puissant pour faire de cette page unique un lieu de prédilection. Le seul moyen vraiment efficace à cet égard, largement exploité du reste par la publicité commerciale, est celui du *concours*, comportant des prix nombreux, et qui peut même être organisé en corrélation avec des firmes industrielles ou commerciales, des agences de voyage, etc., dans la mesure où les prix portent sur des objets manufacturés (autos, postes de télévision, articles ménagers, etc.) ou des déplacements touristiques (voyages en avion avec séjour payé, croisières, etc.) Psychologiquement, il serait utile de prévoir toujours deux catégories de prix, un petit nombre de gros lots* (qui pourront être convertibles en espèces s'il s'agit d'objets de valeur) et un grand nombre de prix moyens ou de faible importance. Il convient de reprendre ici l'examen d'une multitude d'artifices couramment utilisés dans la publicité commerciale, et s'en tenir tout particulièrement à ceux qui paraissent le plus susceptibles d'entraîner une participation nombreuse aux concours**.

Ces concours comporteront, il va sans dire, des frais de participation, assez modiques toutefois pour ne rebuter personne. Cette contribution modeste confrontée à l'ampleur de notre action publicitaire suffira largement à accréditer l'opinion d'une entreprise florissante ne poursuivant que des buts matériellement intéressés. Mais il y a plus. C'est que l'ampleur exceptionnelle des moyens mis en œuvre, ampleur à laquelle nulle entreprise commerciale ne peut prétendre en raison des limites du marché et du parallélisme de la concurrence, doit mathématiquement provoquer une participation tellement éten-

* Comment l'amorce psychologique du gros lot peut dépendre d'une simple astuce formelle, c'est ce qu'a prouvé le succès d'un concours organisé par une grande société pétrolière, dont le lot principal était constitué par un lingot d'or. Il est clair que l'offre d'un lot en espèces, de valeur égale ou même supérieure, n'eût pas accroché l'attention dans le sens publicitaire recherché par les organisateurs du concours.

** L'attrait puissant de tout ce qui touche aux forces « mystérieuses » de la destinée est un thème dont l'exploitation peut se révéler particulièrement fructueuse. Citons, comme exemple, son utilisation habile par une firme française productrice de thé. Un personnage X, dont la photo et la mission sont révélées par la presse, est censé parcourir sans arrêt toute la France, sonnant de porte en porte jusqu'au moment où une ménagère est en mesure de lui montrer un paquet de thé de la marque en question. Celle-ci reçoit alors une prime de cent mille francs, opération qui est répétée quotidiennement et puissamment soutenue par une campagne de publicité dans la presse.

due du public que l'argent affluera véritablement vers le Club des Loisirs, de façon à couvrir largement les frais énormes auxquels nous avons à faire face. Ceci n'empêche pas cependant que le budget de chaque concours devra être soumis à une étude préalable très approfondie, de sorte que les frais de participation, l'importance des prix et le tirage des publications utilisées soient toujours judicieusement équilibrés.

II. — NOTES SUR LES EMBLÈMES

Une telle multiplicité d'opérations risque infailliblement de dégénérer en manifestations isolées, si celles-ci ne sont explicitement rattachées à une organisation centrale, en l'occurrence le Club des Loisirs, et placées sous un signe mondialement unique. Ceci pose le problème de l'invention d'un emblème graphique qui sera reproduit en tête de chaque page publiée dans la presse, en tête de chaque film, sur la scène des salles de réunion ou de spectacle, bref en toutes circonstances où le Club des Loisirs manifeste son activité. Il s'agit en fait du signe utilisé, pour se différencier de leurs concurrents, tant par les organisations religieuses et politiques que par les firmes commerciales attachées à promouvoir la notoriété de leurs produits.

La simplicité de cet emblème devra être telle qu'il puisse être très facilement reproduit, même par une main d'enfant. Les enfants, du reste, peuvent nous être sur ce point d'un secours précieux ; dans les pages qui leur seront affectées dans la presse enfantine, ils seront appelés à certains moments à reproduire le signe sur les murs, sur les trottoirs, à la chaux, à la craie, au minium ; signe qui peut encore être tracé avec le doigt sur la buée des vitres ou dans la poussière des automobiles. Cette activité donnera lieu à des concours et sera stimulée par des récompenses.

Pour la simplicité de ce signe, rappelons la classification des emblèmes les plus illustres, établie par Tchakhotine, qui énumère dans l'ordre de complication et de difficulté croissante du dessin : la croix chrétienne, le V des Alliés pendant la deuxième guerre mondiale, la croix de Lorraine, les trois flèches du Front d'Airain, la croix gammée, l'étoile de David, le croissant de l'Islam, la faucille et le marteau, le faisceau mussolinien et, enfin, d'une difficulté de reproduction requérant une connaissance certaine du dessin, les blasons et les insignes impériaux : aigles, lions, etc*.

* Serge Tchakhotine, *op. cit.*

Le choix de l'emblème ayant été décidé, celui-ci deviendra l'élément principal de toute forme de propagande visuelle qui ne peut constituer, pour des raisons matérielles et pratiques, qu'un support de faible pénétration intellectuelle. Tels sont l'affichage routier, les affichettes apposées dans des lieux publics ou dans les transports en commun, l'écriture dans le ciel, les enseignes lumineuses, les ballons captifs, les poubelles publiques, les marches des escaliers roulants, les calicots, les insignes, la décoration des salles de réunions, les calendriers muraux, les jouets à distribuer aux enfants, tous moyens ne se prêtant guère à la présence de textes étendus, mais qui par contre revêtent une importance mnémotechnique énorme et dont la mission est de circonvenir le public dans le décor de son existence quotidienne, c'est-à-dire partout où les moyens de la presse, de l'imprimé, de la radio, de la télévision et du cinéma ne l'atteignent plus.

En plus de ce signe dont la répétition sera poussée à un degré d'universalisation extrême afin de lui conférer le plus rapidement possible un caractère obsessionnel, il convient de lui adjoindre une devise frappante, un slogan bref et incisif qui, dans la majorité des circonstances, sera étroitement associé à la présence de l'emblème graphique. Cette devise devra être conçue de telle façon qu'on la puisse retenir sans peine, qu'elle présente des qualités de consonance rythmique propres à faciliter son séjour prolongé dans la mémoire. Il serait utile, à ce propos, de dépister avant le choix définitif, tous les risques de confusion éventuels, calembours faciles ou analogies trop apparentes avec des devises antérieurement utilisées.

Le même slogan, en outre, sera associé à un thème musical concis, d'une simplicité pour le moins égale, par exemple, à la lettre V de l'alphabet morse coïncidant avec les premières mesures de la Cinquième symphonie, et pareillement apte à être reproduit, sans connaissance musicale particulière, par un sifflet d'enfant, un claxon d'automobile, etc. Ce thème musical constituera l'indicatif de toutes les opérations où l'élément sonore peut être introduit, telles que la radio, la télévision et le cinéma dont il précèdera et terminera toutes les manifestations commandées par le Club des Loisirs, quitte à se trouver dans le cours de l'émission intégré dans un ensemble musical plus complexe dont il formerait le leit-motiv aisément identifiable, voire dans une chanson de marche susceptible d'être propagée par la suite, dans la phase proprement politique de la campagne.

Enfin, à l'emblème graphique et à l'emblème sonore, l'évolution ultérieure des opérations appelle également l'adjonction d'un emblème plastique ; geste simple qu'il s'agira d'inventer tout en déjouant la confusion et les réminiscences possibles avec

les symboles existants : mains jointes, signe de la croix, bras levé, poing tendu, index et médius écartés, etc. Mais ce n'est pas le lieu de nous en préoccuper, ni le moment.

12. — LES TROIS PREMIERS MOIS

Du jour J au jour J + 365 s'étale la campagne qui doit nous mener à la conquête du pouvoir, durée que nous subdiviserons en quatre périodes de trois mois. La limitation de cette durée n'est pas une gageure ; elle obéit de vrai à des mobiles très précis.

Dans l'extraordinaire confusion mentale entretenue aujourd'hui par le torrent qui jaillit sans relâche des rotatives, de la radio, de la télévision, du cinéma, et qui menace et compromet chaque seconde de notre vie mentale, la variété et le renouvellement constant des mythes collectifs rendent infiniment périlleuse la prolongation, au delà d'une certaine durée, de l'intérêt et de l'enthousiasme qu'il s'agit pour nous de provoquer et de maintenir jusqu'à leur retentissement décisif sur le terrain des faits.

Pour s'en convaincre, il suffit d'étudier le phénomène d'apparition et de remplacement des mythes dans tous les domaines où ils sont proposés à l'homme moderne. Ainsi, il peut être utile d'établir le graphique d'intérêt des événements et des mythes les plus divers, ayant puissamment, dans le cours de ces dernières années, retenu l'attention de l'opinion. A partir des quotidiens et des magazines de chaque pays, l'on peut ainsi relever avec une grande précision, par semaine et en centimètres carrés, l'importance de l'espace imprimé que l'ensemble de la presse accorde à chaque mythe ou à chaque événement déterminé : telle catastrophe minière, par exemple, ou tel accident d'avion ou de chemin de fer, tel procès criminel et, enfin, le degré et la durée de rayonnement des gloires du moment (Sagan, Bardot, Hayworth, Farouk, Lollobrigida, Buffet, le couple princier de Monaco, etc.) L'on obtiendra par cette méthode élémentaire, une série de graphiques précis nous permettant d'étudier la courbe d'intérêt, de sa montée à sa chute, d'une sélection d'événements et de mythes collectifs.

Si de semblables graphiques peuvent être fort révélateurs, n'oublions pas cependant qu'ils témoignent moins d'une intervention directe et spontanée du grand public que de la prescience routinière de la presse et de son habileté à grossir l'importance de certains faits dans l'espoir de capter et de retenir plus ou moins longtemps l'attention de ses lecteurs ;

les réactions directes de ces derniers, par le moyen des sondages ou le volume du courrier reçu, lui donnant en retour des indications précieuses sur la nécessité de poursuivre ou d'abandonner l'entreprise.

Mais comme le renouvellement constant de cette mythologie éphémère ne cesse de restreindre et de menacer les chances de survie de chacune de ses composantes, ainsi nous arrivons à la conclusion que, dans l'encombrement actuellement provoqué par l'expansion toujours plus arrogante des grands moyens d'information et de délassement, nous ne pouvons guère espérer que la durée de concentration du public, requise par notre campagne, puisse raisonnablement dépasser le terme d'une douzaine de mois, ce qui ne nous dégage nullement de l'obligation, au sein de cette période, de revenir constamment à charge par un système de répétition inlassable et un renouvellement raffiné des appâts.

Nous désignerons ici sous le nom de « Centrale » le petit nombre de ceux qui seront effectivement les organisateurs de la campagne que nous allons décrire. Avant de revenir de façon plus détaillée sur cet aspect de la question, contentons-nous de souligner une fois pour toutes que la Centrale seule est avertie des fins réelles de l'entreprise. Toute l'armée innombrable des agents qui seront diversement appelés à la mener à bonne fin, doit rester strictement en dehors du jeu. Elle demeurera jusqu'au bout dans l'ignorance totale de ses buts authentiques. Ceci ne présente aucune difficulté, bien au contraire, puisque sous le régime capitaliste, le travail de tout homme est assimilé à une marchandise. De même que nous pouvons donc acheter l'espace des journaux, le temps de la radio, de la télévision et du cinéma, de même tous les hommes qui nous sont nécessaires peuvent être loués par nous et travailler sous nos ordres pour un temps indéterminé. Les rares personnes sur terre capables de résister à la pression de cette mécanique universelle sont précisément les seules dont nous n'avons que faire ici ; sauf sur un point, si nous considérons que c'est de tels hommes justement dont nous avons le plus urgent besoin pour constituer l'effectif de la Centrale, dont l'intégrité précisément, en dehors d'autres qualifications d'ordre technique, doit être le trait dominant.

Cette particularité économique de l'homme du XX^e siècle, caractéristique fondamentale de la société capitaliste, nous est particulièrement précieuse pour notre dessein puisque nous pouvons ainsi, non seulement nous assurer sans peine le concours d'un personnel d'exécution qualifié, mais encore nous approprier les services des gloires du jour, susceptibles par le rayonnement attaché à leur nom de renforcer l'efficacité de

notre entreprise et de captiver ainsi plus aisément l'attention universelle. Pour le public féminin, il convient de prévoir une réserve abondante de ténors et de chanteurs de charme ; pour les jeunes gens, des orchestres de jazz réputés et des champions sportifs. Cette démarche rejoint l'utilisation des vedettes de cinéma dans la publicité commerciale non moins que, dans la propagande communiste, l'exploitation de la célébrité acquise par Picasso, Joliot-Curie ou Paul Robeson.

Les trois premiers mois de la campagne ont pour seul but de faire connaître le Club des Loisirs et de gagner à lui l'attention du plus vaste public qu'il se peut. Rappelons encore rapidement les moyens utilisés : deux à trois pages par semaine dans la presse quotidienne, une page dans chaque publication périodique (hebdomadaire ou mensuelle), une heure d'émission ou davantage à la radio et à la télévision. A l'exception des spectacles organisés, tous les autres moyens ont pour mission d'éveiller l'intérêt de chacun et de canaliser celui-ci vers les moyens primordiaux, tout en consacrant, par l'ubiquité de l'emblème, la notoriété de notre organisation.

Faute de pouvoir nous étendre dans le détail sur chaque point particulier d'un programme très touffu, nous ne dirons que quelques mots du contenu de la « publicité » même, sous l'aspect qu'elle revêt dans la presse, à la radio, à la télévision ou ailleurs. Rien dans son allure générale ne doit différer de ce qui se publie, s'émet ou se montre coutumièrement, sauf que le souci d'intéresser, de captiver, de passionner le public sera observé avec le plus grand raffinement possible. D'une manière générale, la notion de délassement, au sens le plus populaire du terme, prévaudra en toute circonstance jusqu'à la fin de la campagne. L'efficacité de nos démarches sera, il va sans dire, constamment vérifiée par des sondages d'opinion et toute critique formulée fera l'objet d'un examen approfondi.

Le contact direct avec le public, en ce qui touche les moyens de diffusion primordiaux, c'est-à-dire la presse, la radio et la télévision, sera maintenu de façon permanente en consacrant pour le moins un quart de toutes nos manifestations à ces échanges. Un quart de page pour chaque page publiée, un quart d'heure par heure d'émission radiophonique ou télévisée seront ainsi entièrement affectés à nos rapports avec le public, sous forme de réponses aux lettres sollicitées et reçues, ou encore d'interviews directes.

Enfin, en aucun cas, il ne conviendra d'omettre le moyen d'attraction puissant que constituent les concours dotés de prix multiples, moyen plus que tout autre susceptible de susciter l'intérêt sous sa forme la plus immédiatement matérielle, donc la plus puissante.

Le reste de la page ou de l'émission sera occupé par des rubriques diverses pour le contenu desquelles l'on s'inspirera le plus étroitement possible des réussites les plus marquantes de la presse à gros tirage et des émissions commerciales jouissant de la faveur du grand public. Qu'il s'agisse d'articles sur les sujets les plus divers, de bandes dessinées, de jeux radiophoniques, de récitals de chansons à la mode ou de pièces de théâtre, nous nous efforcerons toujours de recruter pour ces prestations les personnalités les plus en faveur, celles-là mêmes que les enquêtes de classification menées dans le grand public, situent unanimement en tête de liste. La collaboration des vedettes pourra en outre nous servir à la confection de petits films qui seront projetés sur les écrans des cinémas, en guise de publicité de notoriété faite sous le couvert du Club des Loisirs.

En prenant comme moyenne fictive pour chaque pays, un ensemble comportant 50 quotidiens, 100 hebdomadaires et 50 mensuels, nous arrivons après trois mois à une présence dans la presse de près de trois mille pages (à multiplier par le tirage global de ces publications), et nous atteignons ainsi *la totalité des lecteurs du monde capitaliste*. A raison d'une émission quotidienne d'une heure à la radio et à la télévision, une activité de trois mois se traduit par un contact de 180 heures environ avec des millions d'auditeurs. Ajoutons à ce bilan la publicité directe sous forme d'imprimés dans les boîtes aux lettres, le contact avec tous les spectateurs de cinéma au cours d'un trimestre entier, et enfin le rayonnement de tout l'appareil de la publicité extérieure visant à établir la notoriété du Club des Loisirs et à canaliser le public vers les grands moyens d'information et de délassement. Il n'est guère douteux qu'une propagande aussi massive et aussi totale, au terme de cette première partie de notre campagne, n'assure à notre organisation une célébrité et une pénétration sans précédent.

13. — LE PARTI IMAGINAIRE

La propagande que nous venons de décrire couvre une période de trois mois. A ce moment, pour peu que chaque détail ait fait l'objet d'un soin minutieux, nous pouvons affirmer avec certitude que nous avons capté l'attention de la majorité de la population de chaque pays où nous avons mené notre campagne. Le Club des Loisirs écrase de sa notoriété celle de n'importe quelle autre activité similaire, pour la simple raison que nous

avons occupé chaque terrain particulier et que nous ne cessons d'investir chaque milieu en recourant à ses propres armes. Cette certitude nous est acquise au même titre que si, pour provoquer la levée de tous les regards vers le ciel, nous lançons une fusée lumineuse.

Le jeune homme que nous avons déjà invoqué comme exemple, a été circonscrit par tous les moyens : dans les publications religieuses ou patriotiques, dans celles de la jeunesse, dans les revues intellectuelles, dans les feuilles philatéliques, dans les magazines de l'automobile, dans les bulletins de la société protectrice des animaux, enfin dans les publications mêmes de la société qui l'emploie et la presse syndicale. Y échapperait-il que nous le rejoindrions quand même par la radio, la télévision ou le cinéma, sinon sur le chemin de son travail, dans le métro ou l'autobus, sinon dans sa propre rue par le truchement de l'affiche ou du graffiti.

Nous avons résolu le problème des milieux. Nous avons donc atteint notre premier objectif.

Il sied maintenant de nous tourner vers le deuxième, et de conférer à cette masse disparate et morcelée que nous avons liée en une manière de substance homogène, l'impulsion décisive qui va l'orienter vers les fins politiques que nous poursuivons. Il est évident que, sans ménagements aucuns, et connaissant la méfiance ou l'indifférence qui caractérisent sur ce point notre immense public, une volte-face de cette envergure ne manquerait pas de nous faire perdre les trois quarts au moins des chances que nous avons réunies. N'oublions jamais que le terrain même que nous avons élu pour capter l'attention de chacun se situe aux antipodes de celui sur lequel nous voulons le mener. Comment allons-nous nous y prendre ?

Au vrai, dès le deuxième mois de notre campagne, nous aurons déjà fait les premiers pas, semé le premier grain. Nous aurons fait passer dans la rubrique réservée aux lecteurs ou aux auditeurs (sporadiquement dans chaque publication particulière, dans quelques émissions) une ou deux lettres faisant part du désir de leur auteur, sous une forme nécessairement assez vague, de voir notre action se tourner vers des réalisations plus générales, et du souhait que nous utilisions notre énorme puissance à lutter contre le désordre et l'inquiétude régnant dans le monde ; sans que le mot tabou de politique ne soit évidemment prononcé. Chacune de ces lettres aura été suivie d'une réponse courtoise mais négative. Il va sans dire que nous étions l'auteur non seulement de la réponse mais aussi de ces lettres, en vérité fictives ; procédé comme on sait régulièrement et efficacement utilisé dans la publicité commerciale.

Or aux approches du troisième mois, au moment où la cadence et l'universalité de notre action nous auront assuré d'une audience maxima, de semblables lettres vont se faire extraordinairement fréquentes et insistantes, si bien que par l'effet d'une sorte de contagion presque fatale, nous commencerons de recevoir de véritables lettres, écrites dans ce esprit, émanant de lecteurs ou d'auditeurs réels.

Une fois encore, nous n'abonderons pas dans cette opinion. Nous jouerons l'étonnement. Comment donc ! chers lecteurs, chers auditeurs ! mais c'est presque de politique que vous voudriez nous voir préoccupés. Ce n'est pas notre rôle, et d'ailleurs nous n'y entendons rien... Là-dessus, nouvelle offensive du public, fictive ou réelle. Nous n'oublions pas cependant la loi d'or de la publicité : le client a toujours raison. Si bien qu'un beau jour, avec une feinte mauvaise grâce, nous mettrons « à la demande générale » les pieds dans le plat. Ce sera une étonnante déclaration, associée à un referendum préliminaire et rapide de l'opinion publique sur cette délicate question, cependant que dans l'ombre nos enquêteurs tâtent le terrain, de façon à nous renseigner avec précision sur la marge d'audace qui nous est momentanément permise, sur les limites précises de l'élan que nous pouvons tenter sans risquer de compromettre l'entreprise tout entière.

Le referendum sera lui-même conçu de manière à susciter l'intérêt et l'enthousiasme, en menant toute l'affaire à la manière d'un jeu ne prêtant pas à de réelles conséquences ; par exemple en le combinant avec un concours doté de prix sensationnels et comportant l'évaluation du nombre des réponses pour et contre. Tous les moyens que nous utilisons depuis trois mois devront être jetés à la fois dans la balance : presse, radio, télévision, cinéma, affichage, spectacles, publicité directe, etc. En outre pour soutenir notre action dans ce tournant délicat, nous aurons largement recours à la complaisance rémunérée des vedettes dont nous avons déjà souligné le rôle important qu'elles seront appelées à jouer.

L'ampleur de cette manifestation, véritablement internationale, sera telle qu'elle forcera l'attention de l'extérieur, y suscitant les toutes premières inquiétudes. Des slogans pro-politiques pourront déjà être lancés avec prudence, pour autant qu'ils témoignent, condition première du succès à cette étape, d'un mépris déclaré de la politique traditionnelle. Quelque chose comme « la politique sans les politiciens », « notre politique, c'est de n'en pas faire », ou quelque formule du même goût. Observons d'une manière générale que le mot même de « politique » ne sera jamais prononcé, du moins revendiqué, sinon de façon péjorative. C'est dire que nous garderons nous-mêmes à son égard les distances et la méfiance du grand public.

Ce premier sondage devra être terminé très vite. Le dépouillement des bulletins de vote (soit à découper dans la presse, soit distribués, et portant chacun un signe d'identification, de façon à pouvoir établir la proportion des participations suivant l'origine du bulletin), devra se faire de manière fractionnée afin qu'aucun préposé à ce travail ne puisse, sur la base des bulletins qui lui sont affectés, se faire personnellement une idée d'ensemble des résultats réels. Une seule personne, en réalité membre de la Centrale, dressera le bilan final à partir de ces dépouillements fragmentés. Les résultats corrects constitueront une base de travail très précieuse, mais ces résultats n'ont en fait aucune importance pour la continuation des opérations, lesquelles se feront désormais dans le sens politique, même si le referendum devait par extraordinaire nous révéler l'opposition de la majorité des personnes consultées. Si bien que la proclamation des résultats, quel que soit le bilan réel du scrutin, établira une préférence majoritaire pour l'orientation politique du Club des Loisirs, mettons de 88,7 pour cent, préférence dont nous ne manquerons pas de souligner le caractère conditionnel en spécifiant que l'orientation nouvelle n'a de sens que si nos démarches ultérieures répondent bien au vœu de chacun.

La proclamation de ces résultats, soutenue par une propagande adroite à tous les échelons, sera suivie aussitôt d'un nouveau referendum, doublé comme d'habitude d'un concours doté de prix. Cette consultation portera sur une série de questions élémentaires mais choisies avec le plus grand soin, et dont le but répond à la nécessité de déterminer succinctement l'opinion du public en matière de politique générale, tant à l'échelle nationale qu'internationale. Parallèlement, un sondage par enquêteurs sera effectué, où des questions plus précises seront posées directement.

Les résultats de cette double démarche constitueront la base sur laquelle nous établirons la ligne politique à suivre, la « doctrine ». Il conviendra de lui donner un tour à la fois incisif et condensé et de la présenter sous une forme des plus accessibles : texte très court ne pouvant dépasser les dimensions, par exemple, des « dix commandements ». Pour qu'une telle doctrine ait chance de rallier la majorité de l'opinion, il faut obligatoirement qu'elle soit à la fois nette et modérée, qu'elle satisfasse les désirs (toujours colorés d'une secrète violence) mais aussi les réalités (appréhension de l'aventure, refus des risques). Il ne conviendra donc pas de se déclarer « contre la guerre » (ce qui peut soulever des objections) mais de s'affirmer « pour la paix » (ce qui rassure tout le monde). Il nous faut donc composer une doctrine qui soit extrêmement vague sur tous les points risquant de départager l'opinion, et

très précise sur tous les points sans conséquence directe. Exactement, somme toute, la doctrine de tous les partis politiques au niveau de la propagande électorale. Nous serons pour la paix universelle, comme tous les partis ; pour l'amélioration du niveau de vie, comme tous les partis ; contre l'imposition excessive et la prolifération des bureaucrates, comme tous les partis. L'originalité, sous peine d'échec ou de résistance grave, doit être évitée à tout prix.

Le tournant politique requiert, il y faut insister, une prudence infinie. Ne serait-ce déjà que vis-à-vis des supports que nous utilisons. Afin de prévenir les risques de détérioration pouvant surgir de ce côté, il conviendra, au début de la campagne, de nous les assujettir par des contrats, établis pour une durée d'un an. Dans chacun de ces multiples contrats, une clause prévoirait un dédommagement important en notre faveur, en cas de rupture anticipée. Si l'un ou l'autre de ces supports s'avisait ainsi de ne pas voir d'un bon œil notre changement d'orientation, il y regarderait probablement à deux fois avant de rompre l'engagement que nous lui avons fait signer.

Quoi qu'il en soit, il faut à tout prix s'en tenir à une atmosphère de « jeu », paraissant ne jamais prêter à conséquence, mais invitant le public à le mimer si bien qu'à la longue il s'échauffe, et finisse — galvanisé — par prendre son rôle tout à fait au sérieux et entrer dans la danse.

Ces préparatifs ayant pris un mois environ, il nous faut compter deux mois encore pour universaliser la propagande de notre nouvelle orientation, accroître la popularité du signe de ralliement, emblème et slogan. Au terme de cette période, il nous faut exactement aboutir à ceci : c'est que dans chaque rue de n'importe quelle ville, choisie au hasard, nous puissions déceler des indices tangibles de la pénétration de notre campagne. Enfin, le terme de ce deuxième trimestre verra, sur ces bases suffisamment sûres, la fondation d'un journal quotidien et la création d'un parti autonome, que nous appellerons ici : le Parti Imaginaire.

Il n'y a que fort peu de remarques à faire sur le journal quotidien, sauf qu'il sera aussi peu politique que possible*. Sa composition générale aura du reste été déterminée par des sondages préalables, de façon qu'il réponde en tous points au

* La moyenne d'intérêt quant à la teneur politique de la grande presse, moyenne à peu près valable pour tous les pays capitalistes, ne dépasse jamais 25 pour cent des lecteurs. Les autres, dont l'information politique se contente de la lecture des manchettes et des titres, n'accordent leur attention qu'aux faits divers, aux feuilletons, aux bandes dessinées, à la mode, aux sports, etc.

goût du plus grand nombre. Toutes les chroniques habituelles seront confiées à des vedettes du jour, dont le concours régulier constitue une garantie supplémentaire de succès. Il s'agira de faire toujours mieux que les journaux concurrents, de soigner tous les détails, et même d'en réduire le prix de vente, là où la chose est réalisable sans attenter aux barèmes, ou sinon de tourner cet obstacle en augmentant le nombre de pages ou en embellissant la présentation. Des prix très bas seront faits pour les petites annonces, cependant que des prix très avantageux par rapport au tarif généralement en vigueur seront établis pour nous attirer la publicité commerciale. Les rôles seront en quelque sorte renversés puisque, après avoir fait de la publicité dans tous les journaux, nous devenons nous-mêmes les hôtes intéressés des annonceurs. Compte tenu du tirage élevé de notre journal et de notre tarif sensiblement en-dessous de celui que nous pourrions raisonnablement exiger, la publicité commerciale ne manquera pas de se précipiter vers nous, nous assurant ainsi un appui financier appréciable.

La constitution du Parti Imaginaire exige un soin tout particulier. Puisque la doctrine n'importe guère, nous ferons donc moins appel à des politiciens plus ou moins convaincus qu'à des orateurs choisis uniquement pour leur éloquence et leur aptitude à charmer les foules. Ceux-ci seront engagés directement par nous au même titre que des acteurs dont le rôle est écrit d'avance et dont la qualification majeure est de faire coïncider le plus parfaitement qu'il se peut leur être réel avec le personnage fictif dont ils empruntent les traits. Le discours politique n'ayant subi aucune modification essentielle depuis la plus lointaine antiquité, on leur laissera le privilège de l'improvisation et la faculté de broder à leur guise autour de ces deux ou trois thèmes éternels, dont seule importe vraiment la manière de les répéter, au gré de ces effets puissants de la voix, tempérés de silences brusques, qui invariablement suffisent à fasciner n'importe quel auditoire. Il convient toutefois de tenir compte du préjugé défavorable contre le « beau parleur ». A titre d'indication, il s'agira donc, pour certaines catégories de l'opinion, d'éviter l'acteur trop sûr de lui, quelque peu cabotin, du type « Pierre Fresnay », et de lui préférer, par exemple, l'acteur légèrement hésitant, du type « James Stewart ».

Afin de ne rien laisser au hasard, ces « tribuns » parmi lesquels en dernière analyse seront choisis les leaders du Parti Imaginaire, seront eux-mêmes l'objet d'un test public, au terme duquel les spectateurs seront invités à élire leur candidat préféré ; séances en tous points conformes aux exhibitions de prix de beauté.

Au cours de leurs tournées de propagande, les « tribuns »

ne se produiront toutefois jamais de façon isolée, leur intervention ne pouvant se limiter à eux seuls sans risquer d'engendrer assez vite la lassitude et l'ennui. C'est pourquoi ils seront toujours intégrés dans un spectacle organisé (music-hall, cirque, théâtre, concert), spectacles entièrement conçus de manière à plonger le public dans un état réceptif favorable, au terme desquels seulement le tribun fera son entrée, apparition elle-même réglée suivant les lois scéniques traditionnelles. C'est pourquoi les interventions des tribuns seront au début limitées à un dixième environ de la durée totale du spectacle pour s'élever graduellement à un cinquième, ou davantage, dans la phase aigüe de la campagne.

Enfin, avant de soumettre les candidats « politiques » au choix du public, une sélection préliminaire aura été faite sous notre contrôle, afin d'écarter d'emblée les éléments susceptibles de témoigner dans l'avenir d'une clairvoyance ou d'une indépendance dangereuses. Il nous faut en vérité des robots d'intelligence très moyenne, parfaitement dociles, idéalement maniables, et dont le moindre pas ne se fera qu'avec notre approbation et sous notre surveillance rigoureuse.

14. — LE CONTRE-PARTI

La durée comprise entre la fin du premier semestre et le neuvième mois sera essentiellement consacrée au lancement du Parti Imaginaire, au développement de sa presse particulière, quotidien, magazines éventuels, brochures, tracts, etc. La continuation parallèle de notre propagande antérieure par le truchement de tous les moyens d'information et de délassement existants nous permet d'affirmer, pour peu que nous ne manquions jamais d'accorder scrupuleusement notre campagne aux réactions de l'opinion, que le Parti Imaginaire doit inévitablement recueillir l'assentiment de la grande majorité de la population. Cette assurance anticipative n'est pas l'expression d'un optimisme aveugle mais répond à une loi quasi mathématique, mille fois vérifiée par l'expérience de la publicité et de la propagande politique.

Les sondages d'opinion nous permettent, chemin faisant, d'évaluer correctement, d'une semaine à l'autre, le nombre de nos partisans. Nous verrons celui-ci grandir, monter sans cesse puis, à un certain moment, se stabiliser, sans montrer des signes d'oscillation appréciables. L'indice de cet arrêt exprime au vrai, très exactement, les limites du possible, la muraille que nous ne pouvons raisonnablement espérer franchir. Elle équivaut, sur

le plan de la publicité commerciale, aux limites du marché, aux barrières solidement fortifiées de la concurrence.

Ces limites se révèlent d'autre part par le soutien involontaire que nous recevons désormais de l'extérieur. C'est que l'ampleur inattendue de notre mouvement et son allure de spontanéité ne peuvent manquer d'attirer sur nous, d'autant plus sûrement que le caractère international de notre ascension est manifeste, l'attention de ceux qui étaient demeurés jusqu'alors simples spectateurs, les intellectuels proprement dits et les partisans inébranlables des autres partis existants. Aussi, l'inquiétude, sinon la panique, commence de travailler ceux-ci. Les économistes et les sociologues, marxistes ou non, se penchent vers nous, armés de la loupe déformante de leur vertigineux savoir, et, nous fleurissant de théories sociales plus ou moins ingénieuses, cherchent laborieusement à interpréter le phénomène nouveau qui vient de surgir dans l'histoire. Nos leaders sont poursuivis par les journalistes, nous sommes assaillis de tous côtés ; toutes contributions qui ne peuvent tourner qu'à notre avantage, malgré les avertissements impérieux, les clameurs, les protestations et les menaces ; publicité gratuite supplémentaire qui ne peut que consacrer davantage notre présence et notre force. Il ne serait du reste pas mauvais, sur cette voie, d'aider les bâtisseurs de théories à se fourvoyer davantage.

Les sondages d'opinion et l'observation simultanée de la presse nous ayant permis d'évaluer correctement l'ampleur de cette résistance, nous pouvons prévoir avec une relative précision le moment critique où l'opposition s'apprête à endiguer notre campagne et à riposter.

Mais nous n'aurons pas attendu ce moment pour circonvénir cette résistance. Placés comme nous le sommes pour connaître l'avenir et les surprises du destin, nous aurons de longue date, et par des voies détournées, préparé soigneusement le terrain, noué de multiples contacts avec l'ennemi, recruté dans l'ombre tout un personnel expérimenté et prêt à surgir sur la scène. C'est dire que nous allons tout simplement coordonner nous-mêmes cette masse récalcitrante en un tout cohérent, et cela, en dépit de ses divergences intestines, puisqu'elle est composée presque entièrement de ceux qui sont en fait les noyaux fidèles des divers partis traditionnels dont notre expansion soudaine menace directement la place au soleil.

Nous créerons ainsi nous-mêmes, contre nous, une manière d'union sacrée, représentée par un parti unique que nous appellerons ici le Contre-Parti. De même qu'aucun membre du Parti Imaginaire, ni aucun sympathisant ne sont avertis des buts réels de notre mouvement, de même aucun adhérent du nouveau parti n'est évidemment éclairé sur cette manœuvre singulière.

Maintenir les deux adversaires jusqu'au bout dans l'ignorance totale de notre dessein profond, constitue d'ailleurs la condition première de notre réussite finale. Pour les apparences, leur sauvegarde ne réclame pas de bien grandes précautions. De vrai, la fondation du Contre-Parti est exactement, dans pareille situation, la seule solution qui puisse venir à l'esprit de ceux qui se sentent menacés par le développement spectaculaire du Parti Imaginaire. Sous la menace de se voir balayés par la tempête que nous soulevons, et pour peu que les tractations aient été confiées à des agents adroits, — qui se seront entendus avec des membres des partis adverses choisis parmi les plus malléables, sans que leur puisse venir le soupçon d'être l'objet d'une manœuvre, — la fondation du Contre-Parti s'effectuera sans grandes difficultés. Quant à la propagande et à la doctrine unifiées qui seront préconisées par le Contre-Parti, elles ne peuvent être que très fidèlement calquées sur celles du Parti Imaginaire. En fait le Contre-Parti ne peut raisonnablement, à cette heure périlleuse, avoir d'autre programme que celui de s'opposer au Parti Imaginaire avec la plus extrême énergie.

Comme nous mettons à la disposition du Contre-Parti, sans laisser de le surveiller étroitement et d'en tenir fermement les rênes, des moyens non moins puissants que ceux que nous utilisons nous-mêmes, nous arriverons en très peu de temps à créer un état de tension politique extrême où tous les esprits seront portés à ébullition. Nous travaillons désormais dans un climat de surexcitation passionnelle qu'il nous importe d'exploiter à fond, sans oublier pour autant d'en surveiller étroitement l'évolution par des sondages incessants de l'opinion. De tranquille qu'elle était, l'atmosphère s'électrise ; bientôt des échauffourées, plus ou moins spontanées, plus ou moins provoquées, éclatent çà et là, du reste orchestrées par nos soins et jugulées au bon moment.

Ajoutons ici que nous sommes en pleine bataille électorale et que la conquête du pouvoir bat son plein. (Nous nous expliquerons plus loin sur la manière dont cette période aura été artificiellement avancée).

Des rencontres sont ménagées entre les tribuns du Parti Imaginaire et ceux du Contre-Parti, sur le mode des débats contradictoires. Comme nous sommes à la fois les inspirateurs des uns et des autres, et puisque tout ce qu'ils peuvent déclarer importe peu, le scénario du débat sera bâti d'avance et communiqué séparément à chaque partie adverse, de façon à pouvoir présenter au public un spectacle parfait, entrecoupé par ailleurs d'attractions choisies, afin que l'ennui ne puisse le gagner un seul instant. Réitérées à des intervalles rapprochés, de telles manifestations contribueront puissamment à donner à la campagne électorale une allure frénétique. Il sera bon de

monter en épingle quelques scandales, dont toutes les péripéties auront été soigneusement préparées. Des procès en diffamation y succéderont, de préférence au détriment du Parti Imaginaire, de façon à pouvoir, chaque affaire étant fabriquée de toutes pièces, faire ressortir davantage l'innocence de l'un au regard de la perfidie démasquée de l'autre. Il importe en effet, sans négliger de donner satisfaction aux adhérents du Contre-Parti, de maintenir intactes nos positions.

Dans ce vacarme tonitruant qui aimante l'attention de toute la population, attention que l'on ne cesse pas de soutenir parallèlement au moyen de tout l'appareil ordinaire des concours, des spectacles, des émissions radiophoniques et télévisées, tout ce qui pourrait subsister encore en fait de parti politique autonome sera dissous comme par enchantement. Quelques rares fidèles iront peut-être encore porter leur voix à leur parti moribond, sans se faire probablement de bien grandes illusions. On n'aura guère le loisir de les observer tant la passion qui consume jusqu'à l'os les deux combattants principaux est puissante, tant leur lutte est épique et savamment agrémentée de toutes les séductions susceptibles de ne pas entraîner une seconde la défaillance de l'attention.

Mais voici le jour des élections qui se lève. La fièvre n'a cessé de monter, l'huile d'être versée à grands flots sur le feu. Il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire que l'aboutissement d'une lutte de pareille ampleur ne peut donner qu'une majorité quasi exhaustive au Parti Imaginaire et au Contre-Parti. Plus de quatre-vingt-dix pour cent des voix pour le moins doivent leur échoir, et il est fort douteux que ce qui subsiste de partis autonomes sur les dix pour cent restants puissent, en raison même de leur division, accéder au Parlement. Ainsi nous occupons bel et bien tous les sièges, puisque tant le Parti imaginaire que le Contre-Parti sont sous notre contrôle absolu.

Le rideau est tombé sous les applaudissements unanimes.
La révolution est accomplie.

15. — LE POUVOIR SANS LE MASQUE

La révolution est faite mais personne n'en sait encore rien. Or, c'est maintenant seulement que les difficultés vont commencer. Il s'agit en effet de déjouer la contre-révolution que l'exercice effectif du pouvoir que nous avons conquis ne pourrait manquer d'éveiller à plus ou moins brève échéance.

Bien qu'il ne soit plus de notre propos d'aborder le problème complexe, différent pour chaque nation, du processus économique et social ultérieur à la prise du pouvoir, il nous paraît néanmoins nécessaire d'en esquisser sommairement les traits généraux.

C'est ainsi qu'il nous faut faire état d'une série d'activités parallèles à la campagne pour le pouvoir, activités qui auront été menées de concert, dans les coulisses, et qui s'inscrivent en filigrane.

Dès le premier jour de la campagne, une sélection de techniciens, de statisticiens, de spécialistes en économie politique auront été recrutés et mis à l'ouvrage dans une manière d'institut privé, dont seul le directeur sera averti de la destination finale et donc, nécessairement, membre de la Centrale. A cet institut incombera la tâche de dresser un tableau détaillé et précis de l'économie nationale ainsi que de ses fluctuations au cours de l'année qui précède la prise du pouvoir. A cet effet tous les moyens techniques les plus modernes, mécanographiques et électroniques, seront à la disposition du personnel, afin de lui permettre, dans le plus bref délai, de disséquer jusque dans ses moindres fibres le corps économique de la nation. En plus de ces techniciens, il conviendra de recruter un personnel volant spécialisé qui, en toutes circonstances utiles, sera dépêché dans les différents secteurs industriels et financiers afin de procéder sur le vif aux enquêtes et aux vérifications nécessaires.

En gros, ces travaux sont déjà accomplis par les organisations similaires existantes. Il ne s'agira donc plus que d'en opérer la classification et la vérification méticuleuses, puis d'en tenir à jour les données. Il n'importe guère ici de recourir à des marxistes convaincus puisqu'il ne s'agit simplement de les inventorier de façon quasi exhaustive. Le jour où nous commencerons d'agir sur ces faits, l'intérêt du plus grand nombre nous suffira comme guide, cependant que notre action même devra simplement veiller à progresser dans l'aire rigoureusement circonscrite dont l'institut a pour tâche de délimiter à chaque essor économique le périmètre, les chances d'extension et la répartition possible des profits amassés en chemin.

Mais à cela ne se borne pas la tâche de notre institut. Passé l'inventaire de la production industrielle et agricole ainsi que du capital financier, il aura en outre à s'occuper de l'analyse des salaires et des pensions, sans oublier le recensement précis, homme par homme, de la classe capitaliste. Pour chaque capitaliste, une fiche très détaillée sera dressée avec l'aide des agences de renseignements financiers et au besoin de détectives privés spécialement entraînés à cette fin, de

façon que sur le futur champ de bataille, le moindre repli, le moindre accident de terrain ait été reconnu, et les forces de l'ennemi dénombrées avec la plus extrême minutie. Pour parfaire ces renseignements, une équipe de l'institut sera en liaison constante avec l'équipe correspondante de chaque pays étranger afin qu'au terme de ces échanges les filiations internationales du capitalisme nous soient connues dans le détail, tant sous leurs formes immobilières et bancaires que marchandes.

Mais la raison d'être de ces instituts nationaux est, outre leur tâche spécifique, celle de nous fournir, après un tri sévère des compétences et des aptitudes, les futurs cadres administratifs de l'économie, promotion dont les intéressés ne seront naturellement informés que la révolution une fois accomplie.

Il convient maintenant de dire quelques mots des tâches politiques que nous aurons à assumer après la prise du pouvoir. Celle-ci ayant été accomplie de manière pacifique et « légale », nous pouvons jusqu'à un certain point faire confiance à la docilité de l'appareil de répression existant et nous fier à la neutralité obéissante de l'armée, de la gendarmerie et de la police.

Jusqu'à-là, somme toute, chaque chose est demeurée en place et la vie continue comme par le passé. Il ne nous reste qu'à tout préparer pour le chapitre suivant.

Après nous être assurés de toute la vieille machine gouvernementale, seule nous retient encore l'opinion publique que nous ne pouvons affronter sans risques sur certains points délicats. Aussi bien, une période de quelques mois pour le moins est nécessaire avant que nous puissions envisager la révolution sociale proprement dite.

C'est ici qu'il faut introduire quelques considérations sur le mécanisme parlementaire qu'il n'importe nullement de détruire mais de transformer rouage par rouage. Le Contre-Parti dont la plus grande partie des sièges est occupée par des membres qui nous sont dévoués, non avertis de nos intentions, mais choisis en fonction d'une certaine inaptitude politique et d'une passivité suffisante pour ne pas se laisser entraîner à quelque initiative malencontreuse, le Contre-Parti se contentera bon gré mal gré d'une opposition verbale sans influence politique réelle. Pour la composition des sièges du Parti Imaginaire, détenant la majorité et disposant ainsi d'un pouvoir d'action effectif, il va sans dire que là aussi tous les députés auront été choisis de façon à écarter les éléments capables d'insubordination. Cette sélection aura surtout été faite à partir d'éléments moyens pour lesquels la fonction parlementaire vaut surtout comme gagne-pain facile et bien rémunéré. Il nous faut en vérité des moutons obéissant sans murmurer à la commission

restreinte, composée des membres de la Centrale, qui, en accord avec les directives reçues de l'institut d'économie, établit les lois dont il s'agit d'assurer, sans palabres inutiles, le vote et l'application instantanés. Peu importe donc ce que l'on raconte dans l'enceinte parlementaire pour occuper le temps, et que les débats passent en stupidité la traditionnelle confusion mentale de rigueur dans ces assemblées. Les résultats seuls sont à considérer, que nous ordonnerons à nos députés de nous donner sur l'heure, et qui seront aussitôt mis à exécution.

Dans toute société capitaliste évoluée, il est possible sans toucher le moins du monde à la structure du régime, de réaliser immédiatement des améliorations sociales sensibles. Des problèmes relativement simples, tels que l'égalité juridique des sexes, l'égalité des salaires masculins et féminins, la gratuité de l'enseignement et des soins médicaux, etc. seront immédiatement votés et leur application entrera en vigueur dans tous les pays où ces questions n'auraient pas encore été définitivement tranchées.

Avant de pouvoir efficacement faire la chasse au gaspillage, et comme la notion même de crédit nous immunise momentanément contre l'inflation, nous pouvons procéder ensuite à des transferts théoriques de budget au profit des secteurs de l'hygiène, du logement, de l'instruction publique, en prélevant les fonds nécessaires sur le budget de la guerre, sans que personne ne soit pour autant averti de cette opération invisible. Une lutte sournoise sera entreprise du reste, dès le premier jour, contre ce secteur honteux de l'économie, puisqu'il ne peut être immédiatement question, sans inquiéter certaines couches influentes de l'opinion, de le supprimer brutalement. Pour en arriver là, c'est-à-dire à un désarmement intégral, il convient d'abord de tranquilliser l'opinion en aboutissant à une entente internationale convaincante.

En dehors de nos publications particulières, des stations de radiodiffusion d'Etat, que nous contrôlons désormais par un noyautage insensible, nous continuons malgré tout nos insertions régulières dans la presse, de façon à demeurer en contact avec l'opinion de la nation tout entière. Car plus que jamais notre propagande doit se poursuivre, à laquelle nous ne manquerons jamais d'apporter la constante vérification des enquêtes par sondage. Aussi, dès le lendemain de la prise du pouvoir, un nouveau referendum sera institué, invitant la population à formuler ses vœux en matière de réalisations politiques. Nous l'engagerons à nous dicter elle-même la politique qu'elle veut nous voir mener. Malgré la grande proportion prévisible de suggestions absurdes et de propositions chimériques, l'inventaire rigoureux de ces réponses constituera une indication extrêmement précieuse. En fait cet inventaire doit nous aider à déterminer avec précision

jusqu'à quel point nous pouvons nous aventurer sans risquer l'impopularité.

Le grand tournant sera ainsi préparé, sur les bases fournies tant par les résultats du referendum et les sondages d'opinion que par les conclusions de l'institut d'économie politique, tournant qui commencera par la proclamation d'une hausse générale de tous les salaires. Cette mesure produira infailliblement un effet des plus favorable et contribuera de façon certaine à nous concilier plus étroitement encore l'estime de la majorité.

C'est à très peu de temps de là que nous pouvons situer le moment du premier conflit. Aussi aurons-nous pris de longue date toutes nos dispositions pour le paralyser. En effet, immanquablement, la fameuse « loi d'airain » des prix et des salaires va entrer en action. Se conformant à la tradition qu'ils ont instituée, les capitalistes vont tenter de procéder à la hausse des prix, hausse proportionnée en gros au taux d'élévation des salaires, de façon à maintenir inchangés leurs bénéfices, intacte la marge de la plus-value. C'est alors qu'il nous faut enfin nous démasquer. Faisant jouer automatiquement l'appareil législatif, nous ordonnerons dictatorialement, soit l'immobilisation des prix, soit, poursuivant directement l'offensive pour stupéfier et désarçonner l'adversaire, au contraire, une baisse des prix avec maintien intégral des salaires. C'est ici en somme que s'affirme ouvertement la dictature du prolétariat; c'est ici que les capitalistes qui, jusqu'à présent pouvaient encore se bercer d'illusions, illusions que nous n'avons pas manqué d'entretenir en rassurant leurs émissaires dans tous les contacts officieux qu'ils se devaient d'établir avec nous dès le premier jour, — c'est ici que les capitalistes voient enfin pointer l'oreille du diable.

Quelque habile qu'ait été la propagande dont nous avons entouré la hausse généralisée des salaires, ses effets sont bien loin de valoir ceux que l'application même de cette mesure a engendrés. N'oublions pas que l'intérêt matériel direct reste de tous le plus puissant des leviers. Or, la hausse des salaires aura favorisé non seulement les classes économiquement désavantagées, à tous les étages de la stratification sociale, mais aussi toute la sphère dirigeante de l'économie qui ne fait qu'administrer, sans les posséder à titre privé, les forces productives, et qui demeure malgré tout sous la sujétion du capitalisme. Il ne dépend plus alors que de l'adresse et de la précision de la propagande que nous mènerons parallèlement pour remporter une victoire rapide et définitive. En effet, nous nous sommes conciliés non seulement la totalité des classes laborieuses, la grande majorité des directeurs de la production, toute la bureaucratie de l'Etat, mais également la gendarmerie et la police, sans oublier le secteur non appointé des commerçants et

des artisans dont la hausse des salaires aura eu sur les ventes un retentissement immédiatement sensible. Si bien que les capitalistes se trouveront à peu de chose près complètement isolés et, avant même qu'ils n'aient le temps de s'en rendre compte, dépouillés comme par enchantement de leur prestige séculaire. Agissant toujours de façon à provoquer des chocs psychologiques profonds et durables, nous aurons fait voter également une loi consacrant l'augmentation des pensions, de façon à rallier complètement les grandes masses, jusque dans ces régions que le salariat n'atteint plus directement.

Quelque précaire que soit la situation où se trouvent brusquement jetés les capitalistes, notre offensive ne peut s'arrêter là. Ils exercent depuis trop longtemps leur pouvoir et les ramifications de celui-ci sont trop nombreuses pour que nous leur laissions l'initiative d'une riposte. Déjà le caractère international de notre action et la simultanéité du coup de tonnerre qui vient de sonner le glas de la classe possédante à travers le monde, rend toute fuite impossible. Ils devront donc lutter sur place. Or nous n'avons pas attendu ce moment, puisque de longue date notre fichier de l'institut d'économie s'applique à enregistrer leurs moindres pulsations. Nous les connaissons tous, un par un, ainsi que l'étendue de leurs biens et leur connexion entre eux, jusqu'aux confins de la terre.

Sans attendre qu'ils nous fournissent eux-mêmes un prétexte pour agir, et afin de renforcer leur impopularité dans l'opinion, entreprise facilitée par la haine millénaire contre les « riches » où l'envie cède soudain le pas à la soif de vengeance, nous monterons deux ou trois provocations bien orchestrées (tentative d'incendie d'usine rapidement étouffé, par exemple), auxquelles, épaulés par une puissante campagne de presse, nous répondrons séance tenante par la nationalisation, brutale et irrévocable, de la grande propriété terrienne, des banques, de l'industrie, des transports et des grandes entreprises commerciales.

Une fois édictées ces mesures, dont chaque aspect aura été étudié et préparé avec soin par l'institut d'économie, le sort strictement humain des capitalistes sera réduit à sa plus simple expression. Tous les capitalistes travaillant effectivement seront maintenus à leur poste moyennant un salaire correspondant à leurs qualifications. Car là où leur rôle dans la production est positif, ce serait nous priver d'auxiliaires précieux que de les destituer; pour autant bien entendu qu'ils acceptent de se soumettre avec docilité aux exigences de la société nouvelle.

Par contre, ces mêmes capitalistes, seront dépossédés de tous biens excédant les limites du bon sens. Qui possédait cent maisons n'en possèdera plus qu'une, celle qu'il occupe ou qu'il choisira d'occuper. Même chose pour les valeurs financières

dont il n'aura plus que faire, puisqu'enfin, pour désenchanté qu'il lui paraisse, l'avenir lui est pleinement assuré. Quant aux capitalistes strictement parasites, n'occupant aucune fonction dans la production et dont le rôle se bornait jusque-là à percevoir les bénéfices, on procèdera de la même façon, sauf qu'on leur trouvera une occupation conforme à leurs aptitudes. Tant pis pour celui qui n'aura appris à travailler, ni de sa tête, ni de ses mains : force lui sera de s'employer aux tâches les plus ingrates.

Les étapes ultérieures de cette nationalisation se poursuivant simultanément dans tous les pays capitalistes évolués, jusqu'à l'internationalisation de la production comportant entre autres la suppression des barrières douanières, ne peuvent faire l'objet d'une description anticipative. Aussi n'allons-nous pas nous appesantir plus longtemps sur des questions qui ne sont pas de celles qui se peuvent résoudre dans l'ivresse d'une page d'écriture. Il ne peut être question ici que d'indications sommaires où nous avons seulement eu pour dessein de souligner qu'une propagande continue et adroite sur l'opinion, sans cesse confrontée et remodelée suivant les réactions de celle-ci, est un levier puissant, quasi magique, et de nature à faciliter bien des tâches et à déjouer bien des obstacles.

A ce propos, le rôle cardinal joué par le contrôle de l'opinion appelle la création d'un département ministériel adapté à cette fin. Il pourrait porter un nom propre à frapper l'imagination, par exemple celui de « Ministère des Réclamations », recevrait et examinerait toutes les doléances et les suggestions que la population serait invitée à lui soumettre. Ainsi, par ce canal, progressivement, le contrôle de chacun sur tout serait institué, premier pas vers le communisme, vers l'administration technique et rationnelle de l'économie qui doit supplanter le gouvernement des hommes et consacrer la suppression de la « politique ».

Un autre secteur vital de la société est celui de l'instruction, où s'impose aujourd'hui la nécessité de tendre vers une instruction polytechnique gratuite et généralisée. C'est par excellence le secteur de l'avenir, celui où la vitesse de la révolution scientifique et technologique pose des problèmes urgents et complexes. C'est également celui, le seul, où nous devons mener avec souplesse une lutte acharnée contre la religion, dans les pays où son influence demeure profonde. Il ne saurait être question de s'attaquer aux croyances de la génération présente puisqu'aussi bien l'expérience a cent fois démontré que toute persécution de cet ordre ne tourne jamais qu'au désavantage du persécuté. Point n'est besoin de nous embarrasser de martyrs. Aussi le seul enjeu important sur ce terrain est celui d'arracher à la religion le contrôle qu'elle peut conserver sur la jeunesse

et l'enfance. Là aussi, une propagande adroite menée de concert avec une opinion précautionneusement manœuvrée, nous sera d'un grand secours. De larges brèches seront ouvertes dans cette muraille déjà si lézardée lorsque nous aurons réussi à dépouiller ses sinistres maçons de leur auréole magique. Les prêtres s'en chargeront eux-mêmes puisqu'ils ne peuvent se défendre de provoquer régulièrement des scandales, tant par des escroqueries que par des crimes crapuleux, sans parler de la pédérastie endémique dans leur milieu. Malheur donc à ceux par qui le scandale arrive ! Au lieu d'étouffer rapidement ces faits divers et de les réduire à des entrefilets comme il est d'usage, de savantes et puissantes campagnes de presse en feront des affaires d'importance nationale, démesurément grossies, sans jamais cependant altérer les faits essentiels au point que le doute puisse s'élever. Pour peu que ces campagnes soient menées avec doigté et avec tout le détachement qu'il sied d'observer pour éviter toute impression d'irrégion forcée (une fois de plus les sondages de l'opinion doivent nous aider ici à observer le juste ton), l'on pourra assez vite projeter sur les gens d'Eglise une couleur de suspicion et d'antipathie ineffaçable, ce qui nous suffira pour agir par la suite et supprimer l'intervention religieuse dans l'enseignement.

A partir de là, l'expropriation économique de l'Eglise peut être envisagée sans crainte de heurter maladroitement l'opinion. Mais rien n'empêche que cette action soit menée à bien avec l'appui même de celle-ci. Il suffirait pour cela de monter et d'orchestrer une manière de renaissance chrétienne, qui réclamerait la paupérisation de l'Eglise en opposant aux fastes de Rome l'enseignement primitif de Jésus et les vertus de l'humilité. Appuyée par des films, par la radio et la télévision, soutenue par la grande presse titrant, par exemple, à la « une » : « Chassons les marchands du temple ! » ou « Sus au Veau d'or ! » et identifiant le pape à l'Antéchrist, une telle campagne, par ailleurs aiguillonnée par quelques moines choisis, séduisants et éloquents comme le diable, devrait pouvoir engendrer un fanatisme de masse assez puissant pour que l'on puisse espérer, au terme de cette fermentation savamment entretenue, de voir les fidèles porter eux-mêmes la main sur leurs idoles d'hier. On les imagine fort bien, aux cris de « la Vierge avec nous ! », ou « Bernadette, nous voici ! » se ruer vers Lourdes, à l'heure du dernier miracle, scrofuleux et béquillards en tête, hurlant et vociférant, pour enfin, au paroxysme de l'indignation, saccager la basilique et du passé faire joyeusement table rase.

Ces résultats acquis, à Rome d'abord, plus tard à La Mecque et à Bénarès, la religion mourra d'elle-même, de sa belle mort, exactement comme n'importe quelle marchandise notoire à laquelle toute publicité serait brusquement retirée.

16. — LE VICE AU SECOURS DE LA VERTU

Nous n'avons pas laissé d'entraîner le lecteur de conquête en conquête, de la faire avec nous voler de victoire en victoire. Mais quelque nombreuses que soient les lacunes de notre exposé, les insuffisances inhérentes à son schématisme, il nous paraît vraisemblable que, pour l'essentiel, la révolution mondiale puisse être ainsi menée à bien, pour autant que chaque détail fasse l'objet de soins attentifs. Il n'y a là, pensons-nous, malgré la présomption d'une telle affirmation, nulle vanité de notre part, ni auto-suggestion. Le fondement de l'expérimentation scientifique consiste à tenir pour certaine toute action qui satisfait à une épreuve constante, tout phénomène qui peut être indéfiniment reproduit. Or tous les moyens requis par notre campagne, non seulement existent, mais de plus ont été affectés à des fins identiques, et même sur le terrain politique, des milliers de fois avec un succès toujours confirmé.

C'est pourquoi nous tenons à souligner que nous n'avons absolument rien inventé. Au vrai, nous n'avons fait que coordonner et projeter à l'échelle du monde, des expériences dispersées et localisées dont la répétition se poursuit sans relâche, au sein de la société capitaliste, depuis plus d'un demi-siècle. Il n'en demeure pas moins vrai que nous n'en sommes toujours qu'à la phase de laboratoire de notre campagne et qu'une question cruciale demande à être résolue :

Comment faire passer ce programme dans la réalité ? Ou encore : Comment soumettre la réalité à ce programme ?

Les moyens eux-mêmes ne soulèvent aucune difficulté puisque, nous l'avons vu, les entreprises, les matériaux et les hommes requis pour cette tâche gigantesque existent et sont en place. Nous n'avons nul besoin de nous emparer des entreprises qui les contrôlent, ni de convaincre les hommes qui les emploient. Il nous suffit très bien de les louer, les unes comme les autres ; de leur donner l'ordre, comme quiconque peut le faire, d'agir dans le sens que nous leur indiquons. Si bien que le seul problème qui reste à résoudre est celui de l'appropriation des moyens matériels destinés au financement de notre entreprise. Et par moyens matériels, nous ne pouvons évidemment avoir en vue qu'une seule chose : l'argent.

D'où va venir l'argent ?

Il est bon de remarquer que cette question pourrait être ici négligée, et notre exposé demeurer muet sur ce point. Au vrai, personne n'exige de l'architecte, par exemple, qu'il assure lui-même la construction de la maison dont il a tracé les plans. Même si les fonds nécessaires venaient à manquer, cette carence

ne constitue pas vis-à-vis de la légitimité de son travail une objection à retenir. Aussi bien, on peut imaginer quelque secours imprévu, proprement miraculeux, qui vienne porter remède à ce contretemps. Il arrive qu'il tombe du ciel, qu'il émane de ceux-là mêmes dont on espérait le moins, voire de l'adversaire, étrangement abusé. (On verra ainsi le millionnaire Morozov venir en aide au parti de Lénine).

Mais par le fait que nous nous sommes imposés un délai strict, une telle perspective est par trop exceptionnelle pour que nous puissions sur elle fonder le moindre espoir. Il nous faut donc emprunter une voie dont l'improbabilité est pour le moins plus restreinte, c'est-à-dire ne compter que sur nous-mêmes.

Conçue comme n'importe quelle entreprise capitaliste, la nôtre suppose à un certain degré des rentrées de fonds suffisantes pour alimenter cette énorme machine qui, du point de vue du commerce traditionnel, ne rapporte rien. Si, cependant. Une étude comparative précise du budget nécessaire et de l'ampleur de la diffusion à laquelle nous prétendons, nous permet d'escompter des fonds venant directement de notre public. Ces fonds qui se présentent sous la forme de participations aux continuel concours, à ces sortes de loteries camouflées que nous lançons sans arrêt, quoique minimes individuellement, doivent mathématiquement se traduire à l'échelle globale par des apports considérables. C'est un mécanisme financier parfaitement détaché de toutes les contingences extérieures, telles que l'étroitesse du marché ou l'action de la concurrence, qui peuvent entraver l'expansion d'une marchandise, même de grande consommation.

Au surplus, comme nous opérons dans un temps très court, nous bénéficions comme toute entreprise capitaliste importante, d'un crédit pratiquement illimité au sein de cette durée relativement faible. Si bien que le rayonnement du Club des Loisirs et sa puissance extérieurement évidente, dissimulent au point de l'annihiler sa fragilité financière ; ils la dissimulent au même titre que la banque la plus solide, qui s'effondrerait inmanquablement si chacun de ses clients s'avisait, à point nommé, de retirer les dépôts qu'il lui a confiés. Sous cet angle, le Club des Loisirs est donc assuré d'une existence aussi stable que n'importe quelle entreprise financière de grande envergure. Il est aussi puissant, et même, à certains égards, bien moins fragile que toutes les banques du monde réunies.

Seul se pose donc, réellement, le problème des fonds nécessaires au lancement initial de l'entreprise. Il ne s'agit pas d'y aller par quatre chemins ; il n'en existe qu'un seul. Car il est évident que l'unique moyen de nous assurer de cet argent est de le prendre où il se trouve.

A cette fin, l'on pourrait constituer de petits groupes armés, de dix à quinze hommes ; tantôt plus, tantôt moins, suivant l'importance des opérations à effectuer. Ces hommes, eux aussi, existent, et quelles que soient les difficultés, il n'est nullement impossible de nous assurer de leurs bons et loyaux services. Les classes dangereuses nous peuvent fournir tous les spécialistes requis, perceurs de coffres et tueurs professionnels, toute une main d'œuvre abondante et hautement qualifiée. Car un des traits de la pègre, commun à tout le système capitaliste, est que le brigand peut être loué au même titre que l'ouvrier, la cantatrice d'opéra ou le ministre. La seule différence se réduit à l'importance du salaire. Une fois de plus, c'est donc à la société capitaliste elle-même que nous emprunterons les armes qu'elle a forgées pour notre tâche de fossoyeur.

Ces récoltes de fonds par la violence seraient préétablies à partir du budget financier calculé pour la durée des trois premiers mois. Il va sans dire que ces besoins financiers sont considérables. Qu'il nous suffise de remarquer que l'achat d'une seule page dans un magazine américain de premier plan, *Life* par exemple, coûte quelque 20.000 dollars, ce qui représente pour une période de trois mois, à raison d'une page par semaine, une dépense de près de 260.000 dollars*. Or cela ne nous fait encore qu'un seul magazine. Ajoutons-y tous les autres, puis les quotidiens, la radio, la télévision, les cinémas et les moyens de publicité secondaires, enfin les frais innombrables requis pour le bon fonctionnement de cette énorme machine à mettre en branle et à entretenir, et nous arrivons à un budget devant l'énormité duquel il faudrait d'emblée renoncer tout espoir si nous ne savions, de science certaine, que l'ampleur de la diffusion que nous atteignons ainsi doit automatiquement nous garantir des rentrées non moins considérables. La machine au point et mise en marche, la question financière peut être considérée comme résolue ; d'autant mieux que la durée très brève que nous avons à parcourir nous suffit largement, une fois atteint cette sorte de mouvement perpétuel où le débit et le crédit se compensent l'un l'autre et se changent ainsi en valeurs fictives sans incidence réelle sur notre action. Que nous fassions, chemin faisant, des bénéfices ou des pertes n'a ici aucune

* Il y a évidemment interdépendance entre le coût de l'annonce et le tirage. Dans le cas de *Life*, le prix élevé de l'espace publicitaire est justifié par le volume du tirage (5 millions). A titre de comparaison, voici d'autres exemples :

	<i>Tirage</i>	<i>Coût d'une page entière</i>
Le Figaro	520.000	1.260.000 fr.
France-Soir	1.170.000	2.563.000 fr.
Paris-Match	1.800.000	1.550.000 fr.

espèce d'importance pratique puisque, bien avant l'heure de l'échéance, nous aurons en main les rênes du pouvoir.

Une fois encore, le seul problème financier réel se réduit donc à l'acquisition des fonds de lancement. Cette question demande une étude préparatoire très approfondie et la mise au point d'une véritable stratégie à l'échelle de chaque nation. Elle suppose, d'une part, le calcul précis du budget nécessaire pour alimenter la campagne au cours des trois premiers mois, d'autre part, la mise au point d'un plan d'attaques à main armée sur l'ensemble du territoire, et réparties sur un délai théorique de trois mois. Ce délai théorique répond principalement à l'obligation de concentrer les opérations dans les limites d'une durée aussi restreinte que possible. Mais le choix de cette durée théorique nous donne en outre l'indication indispensable pour formuler une réponse correcte à la question : Etant donné la somme x à recueillir et le nombre d'opérations y à effectuer à cette fin dans un délai fixé de trois mois, combien de groupes, travaillant à la cadence approximative de trois opérations importantes par semaine, soit près de quarante au total, combien de groupes nous faudra-t-il constituer pour qu'au terme de ce trimestre la somme x soit entièrement en notre possession ?

Il va sans dire que si le budget nécessaire peut être calculé avec une grande précision, il n'en va pas du tout de même pour l'évaluation des recettes probables de chaque opération, où l'ingérence de multiples inconnues implique au départ une planification de la campagne de financement qui porterait l'objectif des recettes à une somme équivalente pour le moins au double du montant nécessaire, de façon à contrebalancer la part d'incertitude par une marge de sécurité suffisante.

L'attaque à main armée a pris de nos jours une ampleur qui n'a pas cessé de croître malgré les mesures de protection et de défense les plus raffinées. Les Etats-Unis, où il se commet un délit majeur toutes les dix secondes, nous fournissent l'exemple d'un gangstérisme puissamment organisé qui, à certaines époques, a pris l'aspect d'une véritable société dans la société. Au point que reflétant très fidèlement la structure économique du capitalisme, l'on a pu voir se constituer des trusts de la criminalité, exerçant une influence directe sur la vie politique.

Quelles que soient là-contre les précautions prises et la puissance des moyens de défense, il ne peut cependant faire de doute que cent hommes armés, disciplinés militairement et pourvus de tous les moyens techniques requis, au besoin de bombes et de gaz lacrymogènes, d'hélicoptères et d'avions, suffiraient pour mettre à sac les coffres de la Banque de France ou les réserves d'or de Fort Knox. Car rien n'est capable de

résister à l'emploi méthodique de la violence par une forte organisation agissant par surprise ; car *rien*, malgré les apparences, n'a été prévu et ne peut être prévu dans la société moderne, à moins de décréter un état de siège permanent, contre une attaque *vraiment* organisée.

Les échecs dont l'histoire du banditisme est généreusement pavée se ramènent toujours à quelques raisons simples qu'il importe d'étudier de près et de réduire : insuffisance ou défaillance de l'organisation, absence de réalisme, psychologie primaire de la pègre, rôle prépondérant de la dénonciation.

La littérature et le cinéma nous fournissent à ce sujet toute la documentation désirable, tant il semble que la police n'ait de plus grave souci que de nous tenir au courant de ses moindres découvertes, de nous mettre dans le secret de ses toutes dernières astuces. De même que depuis Bertillon, tout bandit sérieux travaille ganté, il n'est guère de méthode de protection que l'on ne puisse efficacement retourner contre son inventeur. Par contre, l'aspect psychologique de la question soulève des difficultés plus sérieuses.

Il s'agit principalement de la difficulté d'éliminer les indicateurs. C'est ici la part de Dieu avec laquelle il faut bien compter sans pouvoir vraiment espérer la réduire. Tout ce que l'on peut imaginer d'efficace contre cette menace perpétuellement suspendue au-dessus de toute organisation illégale, serait peut-être, puisque nous opérons à l'échelle internationale, de déplacer les bandes d'un pays à l'autre, de façon à rompre le lien que leurs membres ont eu ou pourraient avoir tant avec la pègre qu'avec la police autochtones. (Précaution qui implique automatiquement l'exclusion de tout criminel repéré par la police internationale). Ainsi, en ne recrutant que des éléments n'ayant jamais exercé la moindre activité en dehors de leur pays, et en les faisant agir en territoire étranger, toutes les pistes sur lesquelles la police pourrait travailler, lui seraient hermétiquement défendues. Et avant même que son application la puisse mener à une filière sérieuse, notre action serait terminée. Il faut remarquer, en effet, que la durée très brève pendant laquelle nous avons recours aux groupes de financement, joue à notre avantage ; une telle entreprise serait impensable si elle devait s'étaler sur une longue période.

Car il s'agit d'opérer vite et bien. En plus de la précaution qui consiste à transporter les groupes nationaux à l'étranger, un second moyen pour s'assurer contre l'action décomposante des indicateurs, serait celui de soumettre chaque bande à une surveillance très étroite. L'on pourrait envisager ainsi d'exclure rigoureusement de la vie sociale, pour une durée de trois mois, tous les divers groupes en des endroits sûrs, la « planque » classique, où ils seraient conduits après chaque opération et où

ils demeureraient jusqu'à l'opération prochaine, sans qu'ils pussent entretemps avoir le moindre contact avec la vie extérieure. Il conviendrait donc de constituer à travers le pays un réseau de « planques » dont la topographie serait soigneusement étudiée en conformité avec la répartition géographique des opérations à effectuer. En outre, afin de garantir la claustration rigoureuse de chaque groupe, des équipes de surveillance occuperaient à demeure chacun de ces lieux de retraite, manière d'aubergistes, assistés de quelques filles de joie appointées, pour le délassement des guerriers ; le tout recruté dans les classes dangereuses, puisque celles-ci sont seules à même de nous fournir des éléments capables d'accepter une telle besogne et qui sont de plus nantis de toute l'autorité et de toute l'expérience requises.

Il va sans dire que ces précautions ne nous assurent guère contre les dénonciations pouvant provenir des tenanciers mêmes de ces multiples lieux de retraite. Outre le contrôle sévère des messages téléphoniques, une surveillance constante des allées et venues sera parallèlement exercée par une équipe étrangère, rétribuée à cette fin, sans que celle-ci soit explicitement avertie des raisons précises qui justifient son intervention.

Un dernier point reste à examiner. C'est celui des opérations elles-mêmes. Celle-ci porteront principalement sur les banques, les postes, les casinos, les bijouteries, les paies des grandes entreprises, les recettes des grands magasins. Le nombre considérable d'opérations à effectuer en un temps très limité, suivant un programme de rotation étudié en fonction du territoire, du délai fixé et du nombre de bandes organisées, exclut l'idée d'une préparation méticuleuse à laquelle devra suppléer l'importance numérique de chaque groupe, son armement puissant et la brutalité des méthodes. Il s'agira donc d'opérer très rapidement, après une reconnaissance sommaire des lieux et des issues. L'emploi systématique de la violence fera s'ouvrir tous les coffres. Et puisque toute préparation minutieuse est exclue, il faudra recourir aux moyens les plus extrêmes et obtenir directement de ceux qui les possèdent les renseignements techniques et le concours indispensables. Le couteau sur la gorge, le simulacre convaincant de quelque supplice chinois, ou encore le système des otages, feront de chaque directeur de banque un auxiliaire précieux et parfaitement docile. Quant aux dix à quinze hommes qui constituent chaque groupe d'action, leur nombre suffit largement pour garder les issues et tenir en respect le personnel et le public, nullement préparés pour résister à l'ascendant irrésistible des mitraillettes, des grenades à main, des gaz lacrymogènes ou, s'il le faut, des lance-flammes. Il va de soi qu'une attention particulière sera accordée à l'étude des moyens de parer efficacement le système de défense automa-

17. — LES ARRÊTS DU DESTIN

Il semble qu'une trentaine de pays puissent être impliqués dans l'entreprise que nous avons intitulée « la révolution mondiale immédiate ». Le choix de ces nations, en tête desquelles il convient naturellement de placer les Etats-Unis d'Amérique, et conjointement l'élimination des autres pays, doivent être fondés sur la connaissance statistique précise de multiples facteurs. Entre autres : le niveau du développement industriel, la stratification économique et culturelle de la population, le degré de son émancipation sociale, la couverture atteinte par la presse (répartition géographique et socio-économique des lecteurs), par la radio et la télévision (nombre de propriétaires de postes récepteurs), par le cinéma (nombre de spectateurs), etc. L'inventaire de chaque nation, sous ce rapport, sera confronté également avec l'importance territoriale et démographique, de manière à nous fournir les données de base pour la composition numérique de la Centrale. Car il ne saurait être évidemment question d'attribuer à la Suisse, par exemple, une organisation centrale de même force que celle requise par la population et le territoire des Etats-Unis ; encore que la division du travail, qui nous permet de confier la presque totalité de nos tâches à des agences spécialisées existantes, réduise ces différences à peu de chose. Sur ce point, notre entreprise est grandement facilitée par la standardisation des méthodes publicitaires, l'uniformité des moyens de diffusion et l'internationalisation de leur mécanisme et de leur aspect sous l'influence envahissante des Etats-Unis (américanisation de la vie quotidienne, des mœurs, de la culture populaire).

La limitation de notre action aux nations capitalistes évoluées n'entraîne toutefois pas l'abandon pur et simple des pays sous-développés. Puisque la conquête des premières doit automatiquement nous assurer le contrôle des seconds, qui demeurent sous leur domination avouée ou occulte, il importe au contraire de nous introduire, dès la première heure, dans la place. C'est pourquoi, sans viser explicitement à une prise de pouvoir qui doit nous échoir de la conquête des nations métropolitaines, nous nous bornerons à y fonder un Club des Loisirs, sans faire plus que de tenter d'y gagner le plus grand nombre d'adhérents, tant parmi les colons que parmi les indigènes.

Les mêmes précautions paraissent être de mise pour les nations à régime dictatorial où les moyens d'information sont assujettis à une censure d'Etat, en sorte que le glissement de notre campagne vers le terrain politique risque de rencontrer des difficultés insurmontables. De toutes façons, le rôle de ces nations n'étant pas déterminant à l'échelle mondiale (nous songeons ici, notamment, à l'Espagne et au Portugal), leur résis-

tance éventuelle, après le triomphe du Parti Imaginaire dans le reste du monde capitaliste, ne pourra être que de faible durée ; pour autant, bien sûr, que les organisations locales n'aient point au préalable réussi à supprimer tout simplement les Salazar et les Franco qui encombrant leur route.

Entre autres éléments à considérer encore, le facteur saisonnier occupe une place relativement mineure. Il suffira seulement d'éviter que les derniers mois de la campagne coïncident avec l'exode des vacances annuelles. C'est d'un bon sens élémentaire. Sur ce point, nous bénéficions déjà d'un avantage géographique énorme : c'est que la grande majorité des nations capitalistes sont situées dans la zone tempérée boréale. Dotés de conditions climatiques à peu près égales, la perturbation des vacances les affecte donc à la même époque de l'année. Il s'ensuit que le meilleur moment pour commencer la campagne paraît être le mois de février ou mars, de façon que tout soit terminé vers les mêmes mois de l'année suivante, tout en gardant ainsi une marge de sécurité éventuelle de un ou deux mois avant les vacances nouvelles. La rupture des habitudes quotidiennes pendant la période des congés, n'en exige pas moins, partout dans le monde, une intensification particulière de notre propagande sur les lieux de villégiature (presse et manifestations locales, affichage routier, etc.), de façon à maintenir un contact ininterrompu avec le grand public. Ici encore les statistiques et les sondages d'opinion peuvent nous venir en aide et nous éclairer sur l'importance des déplacements touristiques. La plupart de nos activités, durant cette période, gagneraient sans doute à devenir polyglottes, bien que l'universalité de notre emblème suffise déjà pour garder un contact inconscient des plus précieux avec le public, tout au long de ses migrations ; contact d'autant plus fécond que la découverte de notre présence dans les pays étrangers le confirme davantage dans le sentiment d'une puissance internationale irrésistible.

Mais un obstacle important subsiste encore, qui est celui des modalités particulières à chaque nation en matière de législation électorale, du système constitutionnel qui réglemente le mécanisme de la dissolution du Parlement.

C'est ici qu'il nous faut faire état d'une autre organisation clandestine, dont les membres pourraient être en majeure partie recrutés parmi les militants les plus enthousiastes du Parti Imaginaire. Cette organisation spéciale sera appelée aux tâches les plus diverses, telles que la propagation de fausses nouvelles, de rumeurs, l'excitation des foules dans certaines circonstances précises, bref à un ensemble d'activités qui, dans la période la plus aiguë de la campagne pour le pouvoir, doivent suppléer

artificiellement à la carence des événements, précipiter ceux-ci ou les infléchir de façon qu'ils nous deviennent favorables. Cette organisation fonctionnera comme une sorte d'aiguillon permanent pour vaincre l'hésitation, la lenteur, la torpeur, et enfiévrer au juste moment les esprits, quitte à les calmer, à d'autres, si l'agitation menace d'échapper à notre contrôle. Elle sera, en outre, subdivisée en groupes fortement cloisonnés et d'importance numérique très variable, ayant chacun leurs tâches particulières.

Pour éclairer un peu le rôle de ces groupes mi-avoués mi-secrets, nous pourrions par exemple imaginer une organisation spécialement affectée à la correspondance directe, utilisant un immense personnel de scribes non moins que des procédés mécaniques, et travaillant sans relâche, du premier jour de la campagne au dernier, à inonder le pays des missives les plus diverses, de la lettre courtoise aux menaces anonymes, adressées tantôt à des personnages influents de la classe au pouvoir (pour les décontenancer ou les démoraliser), tantôt à de simples particuliers (pour les gagner au Parti Imaginaire). Un fichier soigneusement tenu à jour, pourrait déjà être constitué à partir des recensements officiels de certaines catégories de la population (*Who's Who*, répertoire des abonnés au téléphone, annuaires professionnels, etc.) ou des organismes privés d'adressage. Mais nous n'oublierons pas pour autant les adresses recueillies au cours de nos perpétuels sondages de l'opinion, en prenant tout particulièrement soin de celles qui nous renseignent explicitement sur l'opposition ou l'indifférence que nous rencontrons au fur et à mesure de nos démarches.

Dans certains cas aussi, remédiant aux grands moyens de diffusion qui agissent à l'aveuglette et dont la pénétration hasardeuse relève du calcul des probabilités, la méthode de la correspondance personnelle nous permet de frapper à coup sûr, sans que le destinataire puisse se dérober à cette forme directe de notre intervention. Pour éclairer d'un exemple fictif les possibilités d'influence de pareils moyens, l'on pourrait évoquer la récente crise du régime politique en France et la fascination qu'elle a exercé pendant une semaine ou deux sur les esprits. À première vue, il ne semble pas que l'on puisse, dans de tels moments, concevoir une intervention politique assez puissante pour détourner l'attention de l'aimantation que lui imposent les événements. Or il va de soi pourtant qu'un homme apprenant l'infidélité d'une femme aimée, au beau milieu d'une guerre civile, ou ayant la révélation soudaine d'une maladie atroce et incurable, se trouverait, malgré qu'il en ait, soustrait complètement aux influences du psychisme collectif au point de ne pouvoir prêter qu'une attention toute distraite au monde historique, si troublé fût-il. Ainsi, une action de grande envergure,

minutieusement préparée, et exerçant sur toutes les consciences à la fois un effet de polarisation brutale, aurait automatiquement pour résultat de faire tomber la température politique à zéro, quelle que soit l'importance des événements extérieurs et l'étendue de la contagion affective qui l'accompagne. Dans les circonstances historiques déterminées que nous avons choisies pour illustrer notre propos, il suffit de se représenter l'effet qu'aurait produit une lettre adressée à chaque ménage de France, ou seulement à chaque ménage de la région parisienne, l'informant d'un événement hautement prometteur, sous la forme, mettons, d'une convocation urgente chez un quelconque notaire afin d'y recueillir un héritage considérable. (Bien entendu il y aurait eu lieu d'user d'un papier à en-tête, de situer le notaire dans une autre ville sans donner aucune indication de numéro d'appel téléphonique, de façon à empêcher toute vérification instantanée). Il n'est guère douteux, après cela, que toute manifestation quelconque qui pourrait avoir été prévue pour le jour et l'heure de la convocation chez le notaire, serait assurée d'un échec sans précédent, laissant place nette, pour vingt-quatre heures, à ceux qui voudraient agir vite et bien, cependant que l'ébullition des esprits cesse comme par enchantement, chacun ayant à ce moment, même le plus sceptique, les yeux tournés vers un horizon trop particulier pour que le monde extérieur puisse l'en distraire tant soit peu. Il va de soi, après coup, que la colère serait grande ; mais non moins la confusion, la perplexité, le découragement, l'amertume.

Un autre groupe pourrait de même agir encore plus directement sur le terrain oral, soit par le truchement de communications téléphoniques, soit par des visites domiciliaires, à l'égard de personnalités choisies, pour les détourner à la faveur de motifs simples et vraisemblables d'une occupation déterminée. C'est l'instant de rappeler certaines inventions rares de la littérature : *l'Inquiéteur* de Villiers, les « métiers bizarres » de Chesterton.

Dans le même ordre d'idées, il ne faudrait pas non plus négliger les conséquences pouvant résulter de l'action d'un grand nombre d'agents, agissant cette fois par couple de deux interlocuteurs, et menant à haute et intelligible voix une conversation préparée d'avance, qui serait la source d'un développement indéfini de croyances et d'attitudes fécondes chez les auditeurs. Ces discussions fictives, tantôt calmes, tantôt animées, parfois poussées jusqu'aux confins de la colère et de la gifle, se tiendraient dans les endroits publics les plus divers (transports en commun, salles d'attente, files devant des guichets, etc.), stratégiquement répartis sur le territoire d'une ville ou même du pays tout entier. Ces discussions auraient principalement pour objet soit de répandre de fausses nouvelles, soit d'accentuer les

passions partisans (par exemple, dans la phase électorale de la campagne, en opposant brillamment un tenant du Parti Imaginaire à un contradicteur embarrassé du Contre-Parti). Il est à peine besoin de souligner que de tels colloques seraient de nature à influencer considérablement l'opinion, pour autant qu'ils soient suffisamment nombreux et intelligemment situés dans l'espace et le temps. Une fois le grain semé, les auditeurs se chargeraient eux-mêmes de nous assurer une moisson abondante.

A dire vrai, les possibilités d'une organisation semblable à celle dont nous venons d'examiner les activités les plus saillantes, sont pratiquement illimitées. Pour peu que l'attention qui doit être apportée à chaque détail ne laisse pas trop à désirer, la mystification doit agir à coup sûr et de façon décisive. Il importe seulement que l'organisation soit toujours prête, aux heures critiques, à fondre sur l'obstacle et à contre-attaquer par une intervention souple et subtile.

Cette vaste organisation occulte, dont la fonction essentielle est d'assumer, tout au long de la campagne, le rôle déterminant du *destin*, dans la mesure où son contrôle nous échappe, devra toutefois prévoir un groupe de caractère terroriste, rigoureusement isolé de toute autre activité parallèle. Celui-ci aura pour mission d'intervenir de façon secrète et brutale, là où nos méthodes ordinaires se seront révélées insuffisantes ou inefficaces. C'est dire que si, dans tel pays, le mécanisme de la dissolution du Parlement qui doit nous ouvrir les portes de la campagne électorale, devait constitutionnellement dépendre de la mort de tel ou tel personnage politique au pouvoir, ou même de plusieurs, ces opérations seraient mises à l'étude dès le premier jour de la campagne et exécutées au moment opportun. Autant que faire se peut, ces morts devraient paraître naturelles, de façon que jusqu'au bout, la fatalité conserve aux yeux de tous son masque prestigieux.

De façon générale cependant, il est permis de penser que la pression des masses que nous contrôlons et surveillons de très près, se traduisant vis-à-vis du gouvernement en exercice par des pétitions répétées et englobant pour le moins la moitié de la population, pétitions réclamant à cor et à cri des élections nouvelles, doit suffire à contourner l'obstacle de la législation électorale. Ces pétitions seraient organisées sous forme de bulletins distribués à domicile ou à découper dans la presse, et comme toujours associées à un concours doté de prix alléchants, portant par exemple sur la quantité de bulletins remplis qui seraient retournés au Parti Imaginaire.

N'oublions pas, en outre, que la simultanéité de notre campagne dans tous les pays du monde capitaliste augmente d'au-

tant, au sein de chacun d'eux considéré isolément, le sentiment d'une toute-puissance inéluctable, chaque pression nationale étant multipliée, dans le même instant, par le nombre de pressions semblables s'exerçant parallèlement à l'échelle internationale. Il est donc extrêmement peu probable qu'une marée de l'opinion publique atteignant cette ampleur puisse rencontrer sur sa route une barrière susceptible de résister longtemps à l'effritement. Toutefois comme notre objectif principal est évidemment les Etats-Unis, c'est sur les modalités du système électoral (particulièrement rigide) de ceux-ci que l'agitation au sein des autres nations devra aussi étroitement que possible accorder ses pulsations.

La nécessité d'une organisation terroriste n'en demeure pas moins évidente, quelque favorable et aisée que soit la tournure prise par les événements.

Car d'autres obstacles peuvent se présenter ; se présenteront ; et il va sans dire que la décision de bouleverser le monde dans le délai d'un an ne peut s'accommoder, ni de l'attente, ni de la patience, ni de bien longues négociations. Partout où l'obstacle se présente, il s'agira de faire place nette, à quelque prix que ce soit, séance tenante.

L'on peut déjà imaginer, à l'opposé de la presse où il est toujours possible d'ajouter une page sans rencontrer la moindre difficulté, que les programmes de la radio et de la télévision, limités par le temps, soient surchargés au point que nous ne puissions trouver, au moment opportun, l'heure quotidienne dont l'efficacité générale de notre campagne exige la location. Des contrats, des sociétés, des hommes nous en empêchent l'accès. Là où, dans les formes de la légalité commerciale, l'argent s'avère impuissant à intervenir en notre faveur, il ne nous reste évidemment que la méthode terroriste pour nous frayer un chemin, en intimidant ou éliminant, s'il le faut, les gêneurs éventuels.

Enfin, il faut songer à l'attrait financier que pourrait exercer le Club des Loisirs aux yeux de concurrents éventuels. Comme nous ne pouvons tolérer aucune dispersion de l'attention, là aussi le groupe terroriste se chargera de décourager énergiquement toute rivalité intempestive et de détruire dans l'oeuf toute tentative d'organisation similaire à la nôtre.

Pour ceux que l'aspect éthique de ces considérations déconcerterait encore, peut-être faut-il souligner que les victimes innocentes, ou relativement innocentes, de la révolution mondiale immédiate, seraient numériquement insignifiantes comparées à celles que coûte une guerre ou, plus prosaïquement, les accidents de la route. L'intrusion de la morale, sur un terrain où elle est plus que prématurée, vise au reste bien moins les

effets de la violence que son emploi délibéré, tant l'homme accepte plus volontiers la mort de millions d'hommes à la suite de quelque famine miraculeusement tombée du ciel, que l'exécution d'un seul en vertu d'un acte prémédité. Orgueil ou humilité tout à son honneur certes ; nous n'en avons que faire ici.

Un certain respect platonique de la vie humaine est l'un des traits nouveaux de notre temps, qui diffère sensiblement de l'hypocrisie chrétienne des siècles antérieurs. Bien qu'il ne s'agisse encore que d'une dévotion tout abstraite, tant les atrocités accumulées depuis 1900 inclineraient à penser exactement le contraire, cette doctrine du respect de la vie tend tout particulièrement à jeter le discrédit sur le terrorisme politique. Mais, pour intellectuellement justifié qu'il paraisse, ce discrédit est spécieux. Il n'est rien de moins que le produit d'une surestimation de la civilisation, par trop infatuée d'elle-même, par quoi elle tâche de se dissimuler son niveau extrêmement barbare et sa misère infinie. Or, à une société primitive correspondent des moyens d'action primitifs, et parfois les plus vils, les plus grossiers que l'on puisse imaginer. Le premier chirurgien tenait du charcutier plutôt que du savant ; mais on pense qu'il lui arrivait parfois de sauver une vie.

De son côté, le marxisme, bien qu'il en ait usé et qu'il continue d'en user largement, condamne ces moyens formellement. On peut passer sur cette unanimité touchante, puisque de toutes façons l'action terroriste doit ici demeurer strictement clandestine. Mais au succès que ce discrédit moral rencontre un peu partout, l'on peut mesurer de quels moyens l'on se prive et dont il n'entre pas dans nos vues que nous nous abstenions.

En dehors des mobiles techniques qui pourraient en justifier l'emploi au cours de notre campagne, il faut considérer l'avantage de certains actes violents dans notre lutte généralisée contre le hasard. Qu'il nous suffise de rappeler l'affaire Speidel, ou plutôt l'absence d'une affaire de ce nom. Un criminel de guerre avéré est nommé commandant de forces militaires internationales, incluant celles-là même dont il fut l'ennemi déclaré. Que font là-contre les communistes ? Les cris et les larmes ont certes leur utilité, mais croit-on vraiment qu'ils changeront grand-chose, sinon satisfaire ceux qui sont le plus clairement convaincus de l'infamie et qui ne pourraient concevoir que l'on s'abstienne de protester. Et voilà nos ouvriers communistes qui, leur dur labeur terminé, s'en vont la nuit, bravant l'épouse ou la mère qui rechigne, la police qui rôde, la pluie qui glace et la fatigue qui pèse, chauler les murs lépreux ou clamer sur les panneaux d'affichage leur belle indignation entre des jambes de jeune fille et un pain de savon géant. Bien entendu, le lendemain, tout le monde lorgnera hâtivement les jambes divines, à

peine le savon, pas du tout l'appel déchirant. Et bien sûr, Speidel restera à sa place comme devant.

Alors qu'il suffirait...

...d'une main pâle et silencieuse
une main pâle qui appuie à peine sur une manette
sur la gâchette d'une mitrailleuse
qui se ferme sur le manche d'un couteau
une main pâle qui fait dans le
vide le signe de l'épouvante et
de la destruction.*

Autrement dit, d'un petit groupe d'hommes armés, bien décidés à faire place nette. Vous me direz qu'on nommerait tout de suite un deuxième Speidel. C'est à voir, mais admettons. On l'abattraît aussi. On en nommerait un troisième ? Soit ; sitôt nommé, sitôt liquidé. Croyez-vous sincèrement qu'on trouverait un quatrième candidat ?

Or il suffirait pour cela de quelques hommes. Au grand maximum, cent. Sont-ils donc introuvables ? Qui donc parlait du parti des cent mille fusillés ?

Il ne s'agit nullement de statufier Ravachol ni de suivre à la trace l'ombre incertaine de l'implacable Netchaïev. Mais que ces étonnants raccourcis que l'histoire nous offre par la liquidation pure et simple de deux ou trois dirigeants, soient aujourd'hui le lieu d'une réprobation unanime démontre bien d'où vient le vent. Car il n'est guère d'attentat de ce genre dans l'histoire dont l'analyse des conséquences ultérieures ne souligne explicitement l'importance cruciale, heureuse ou malheureuse. Il ne faut jamais oublier que le monde, en définitive, n'est dirigé que par un tout petit nombre de spécialistes. Or quoi de plus vulnérable qu'un homme ? Ces hommes ne le savent que trop bien, ces mêmes hommes qui *font* la morale et décrètent les tabous auxquels ils doivent par la suite de pouvoir délirer avec une impunité totale.

18. — LES MAINS LIÉES

Il nous reste à examiner le problème de la Centrale, c'est-à-dire de la direction suprême de toutes les opérations que nous avons décrites jusqu'à présent. C'est de tous certainement le plus ardu et le plus grave.

Nous avons ébauché, dans ses grandes lignes, le plan général de la campagne, nous nous sommes emparés du pouvoir sans

* Paul Nougé.

coup férier, nous avons dévoilé nos plans d'appropriation quant au financement de cette campagne gigantesque. Mais quel que soit le scepticisme ou la condescendance ironique du lecteur, aucun de ces aspects ne passe en difficultés celles que pose le problème de la Centrale.

Jusqu'ici nous n'avions pas (ou guère) à nous préoccuper des hommes. Ceux-ci existent et œuvrent chacun à la tâche même pour laquelle leur concours nous était nécessaire. Tout se réduisait donc à la question de les recruter et de les incliner à nous servir dans le sens que nous leur désignions. Plus complexe, en apparence, était la question de récolter l'argent nécessaire au financement initial de la campagne. Or, quoi que l'on pense, la seule question vraiment épineuse n'est aucunement celle-là, mais uniquement celle de trouver dans le monde, puis de les rassembler, les quelque trois cents hommes nécessaires pour prendre la direction de cette vaste entreprise, la mener à bon port avec intelligence, avec souplesse, sans desserrer les lèvres et, ensuite, résister à la corruption du pouvoir. Où trouver ces quelques centaines d'hommes alors qu'il serait déjà bien aléatoire d'en découvrir un seul ?

C'est ici en somme que l'auteur abandonne la partie. Non sans indiquer brièvement les concours de l'obstacle.

Les cadres dirigeants de cette révolution à accomplir simultanément sur près de trente points du globe devraient être réduits à l'extrême. Cela va de soi mais ne constitue pas pour autant une commodité. Il faudrait dans chaque pays trouver dix à vingt hommes (disons treize, en souvenir de Balzac*), assez compétents pour prendre le gouvernail de cette nouvelle création du monde, assez tenaces pour aller jusqu'au bout sans fléchir, assez incorruptibles pour taire à jamais leur étonnant secret. Or l'éventualité d'une trahison presque inévitable donne à souhaiter entre eux un lien moral qui n'est guère commun. N'oublions pas que notre révolution n'est pas fondée sur la foi (nul fanatisme, nulle mystique à escompter comme levain ou ciment). Elle suppose chez ceux qui pourraient la mener à

* « Il s'est rencontré sous l'Empire et dans Paris, treize hommes également frappés du même sentiment, tous doués d'une assez grande énergie pour être fidèles à la même pensée, assez probes entre eux pour ne point se trahir, alors même que leurs intérêts se trouvaient opposés, assez profondément politiques pour dissimuler les liens sacrés qui les unissaient, assez forts pour se mettre au-dessus de toutes les lois, assez hardis pour tout entreprendre, et assez heureux pour avoir presque toujours réussi dans leurs desseins; inaccessibles à la peur, et n'ayant tremblé ni devant le prince, ni devant le bourreau, ni devant l'innocence; s'étant acceptés tous, tels qu'ils étaient, sans tenir compte des préjugés sociaux; criminels sans doute, mais certainement remarquables par quelques-unes des qualités qui font les grands hommes, et ne se recrutent que parmi les natures d'élite. »

bon port une vue froide et sans passion de la réalité quotidienne, un certain mépris de l'homme qui ne va pas sans une certaine sollicitude, un détachement presque total vis-à-vis des vicissitudes de l'âme et du monde.

De la cène au parti bolchévik, qui compta comme on sait quelques policiers dans ses rangs (dont le célèbre Malinovski que Lénine lui-même ne parvint jamais à démasquer), sans parler du parti socialiste-révolutionnaire dont les attentats étaient dirigés par un provocateur (le curieux Azev), il n'existe aucun exemple d'une organisation secrète qui n'ait nourri dans son sein cette sorte de serpent éternel.

Or l'enjeu, ici, est énorme. Qui s'y engagerait, c'est bien plus que trente deniers qu'il peut espérer recevoir pour prix de sa trahison.

Il n'y a donc aucune chance de pouvoir constituer, en ne comptant que dix hommes par pays (soit trois cents hommes environ pour l'ensemble des pays à conquérir), des groupements absolument sûrs pour mettre en application notre théorie de la révolution mondiale immédiate. Il nous faut donc bien, au terme d'une si prometteuse envolée, renoncer nos espérances, les dissiper, attendre, tout simplement.

Pourtant l'imagination n'est pas de celles qui facilement se désistent. Aussi de ces avertissements de l'histoire ne tiendrons-nous nul compte, et nous demanderons au lecteur de nous permettre malgré tout de tracer le portrait sommaire de cette Centrale chimérique. Après tout ne sommes-nous pas en pleine fiction ? Il ne serait pas honnête de laisser le lecteur sur sa fin.

Nous rappellerons encore que tous les hommes, et ils étaient légion, du plus choyé au plus humble, dont nous nous étions assurés le concours, ignoraient absolument le but final de l'action à laquelle nous les affectons. Même les chefs de nos divers groupes clandestins devaient être tenus dans une relative ignorance des fins précises pour lesquelles nous les avons mobilisés. Et cela n'offrait aucune invraisemblance, aucune difficulté. C'est que les habitudes millénaires de la société humaine suffisaient à les rassurer sur ce point : on vit, on peine, on meurt ; personne ne sait pourquoi ; le sait d'autant moins qu'il s'interroge davantage.

Mais il vient un moment où il faut bien appeler les choses par leur nom et où le problème du langage sans détour inéluctablement se pose. Au point que l'on pourrait en venir à souhaiter l'apparition d'une manière de monstre infatigable, suprêmement habile et le premier pour l'astuce, capable de circonvenir sans jamais leur divulguer le point essentiel, les trois cents auxiliaires dirigeants qui eux-mêmes, sur ses instructions, soulèveraient les montagnes. De façon que toute la question que nous avons soulevée puisse être tranchée par la

volonté et l'action d'un seul. (J'ajouterai tout de suite que l'auteur ne se sent aucune aptitude, pas la moindre vocation, et même que, il lui faut bien se l'avouer, tout cela l'ennuie presque, sinon l'indiffère. Comme si tout cela n'avait pas la moindre importance. Chose curieuse, oui, c'est bien là ce qu'il pense pour l'instant).

Donc, un homme, ou trois cents, pour diriger et surveiller toutes les diverses organisations qu'ils feront travailler sous leur contrôle permanent, et pour mener cette multitude d'opérations à la réussite triomphale.

Sans doute, si pareille organisation était possible, il serait à supposer que ses membres connussent à fond l'histoire de la conspiration à travers les âges, qu'ils pussent agir préventivement contre toute détérioration éventuelle de ce vaste réseau. Mais il n'importerait guère qu'ils fussent ou non marxistes dans l'âme. L'essentiel est qu'ils gardassent des idées claires sur la réalité pratique, qu'ils fussent à tout moment, comme le souhaitait Lénine, capables de « penser avec leur propre tête ».

Seule la Centrale connaîtrait donc le but de l'entreprise, l'objectif réel de cette révolution si simple et, en même temps, incommensurable : le renversement du régime de la propriété privée des moyens de production.

La constitution de l'appareil dirigeant de la Centrale particulière de chaque nation, nécessiterait pour le moins :

- Un dirigeant général,
 - Un dirigeant du Club des Loisirs et du Parti Imaginaire,
 - Un dirigeant du Contre-Parti,
 - Un dirigeant pour la coordination internationale de toutes les opérations effectuées au sein de chaque nation,
 - Un dirigeant pour les opérations financières,
 - Un ou deux dirigeants pour l'organisation clandestine chargée de déjouer les obstacles « naturels » de l'histoire,
 - Un dirigeant pour les opérations de contrôle et de surveillance aux points critiques du réseau,
 - Un dirigeant de l'institut d'économie politique.
- Et, enfin, quelques suppléants à prévoir en cas de mauvaise fortune dans l'un ou l'autre secteur.

Peu de monde en somme. Si peu même que notre doute peut paraître simpliste. Pourtant c'est bien là le point critique, il y faut insister, de là seul que peut surgir le souffle infime qui suffirait à renverser ce grandiose château de cartes que nous avons élevé jusqu'ici.

Aussi bien la question n'est pas tant peut-être de trouver et de réunir ces quelques centaines d'hommes, qui se doivent d'exister sur les centaines de millions qui habitent le territoire

déterminé que nous voulons conquérir, mais bien de les convaincre d'agir délibérément dans ce sens.

Peut-être est-il bon de nous répéter une fois encore. C'est qu'il est relativement facile de trouver cent hommes et même cent mille hommes courageux pour affronter la plus affreuse des morts dans quelque guerre, pour résister stoïquement à la faim, à l'humiliation, à la torture, sans fléchir, sans trahir, parce qu'il ne s'agit que de se défendre, de résister à des puissances imposées de l'extérieur, qui les surprennent et qui les forcent. Mais les hommes de l'action délibérée, assez audacieux pour affronter le monde de sang froid et déclencher d'eux mêmes l'attaque ne sont sans doute qu'une poignée. Qu'eussent été les bolchéviks sans Lénine ? Peut-être tout bonnement le contraire, de pâles menchéviks, discourant à perdre haleine sur les raisins trop verts, jusqu'à la fin des temps.

L'héroïsme, s'il est une vertu comme on nous l'assure, est rarement une vertu agressive, la libre affirmation d'une volonté. Mais vertu défensive, simple réflexe en face du monde qui vous plante ses griffes dans la chair, est-ce encore une vertu ?

19. — CALENDRIER PERPÉTUEL

Le délai d'un an que nous avons fixé comme durée minima de notre campagne, suppose obligatoirement un emploi sans restrictions de tous les moyens que nous avons envisagés. Il va sans dire que toute économie faite aux dépens de leur étendue, entraînerait automatiquement un ralentissement de la pénétration de la propagande et, dans la même proportion, un étalement de la campagne sur une durée plus grande.

Les principaux aspects pratiques de la campagne ayant été soumis à l'attention du lecteur, il est possible maintenant de la résumer en une manière de tableau chronologique :

Jour J — x

1. Constitution de la Centrale internationale dont chacun des membres est le dirigeant d'une Centrale nationale.
2. Constitution des Centrales nationales (de dix à vingt hommes selon les pays).
3. Etablissement, à l'échelle de chaque nation, du budget nécessaire pour :
 - a. la fondation, l'entretien et les dépenses d'un institut d'économie politique (immeuble, mobilier, matériel, appointements du personnel);
 - b. la fondation, l'entretien et les dépenses du Club des Loisirs qui sera appelé par la suite à

devenir le siège du Parti Imaginaire (immeuble, mobilier, matériel, appointements du personnel).

4. Inventaire général des moyens d'information et de délassement existants. Etablissement du budget pour :
 - a. l'achat d'espace dans la presse : 2 à 3 pages par semaine dans les quotidiens, 1 à 2 pages dans les hebdomadaires, 1 à 2 pages dans les mensuels (ou davantage, suivant le format et le tirage);
 - b. l'achat de temps à la radio et à la télévision (une heure par jour ou davantage suivant les possibilités);
 - c. la publicité de notoriété dans les cinémas (un court métrage à renouveler chaque semaine avec programme de roulement pour l'ensemble des salles du pays);
 - d. la publicité directe par l'imprimé : distribution dans les boîtes aux lettres, sur la voie publique, dans les réunions, de tracts, circulaires, brochures, etc.;
 - e. la publicité de notoriété par l'affichage, l'écriture dans le ciel, les hommes-sandwichs, les étalages, les cadeaux, les cortèges, les caravanes, etc.;
 - f. la publicité par le moyen de spectacles organisés : location de salles, de cirques ambulants, d'orchestres réputés, ainsi que le cachet des vedettes et de tout le personnel requis ;
 - g. les frais de production inhérents aux opérations précitées : composition, clichés, enregistrements, films, etc.
5. Recrutement et formation d'un groupe de cent à cent cinquante hommes pour l'attaque d'une ou de plusieurs grandes banques. Equipement, armement, instruction, moyens de transports. Plan et mise au point des opérations à effectuer, organisation de la fuite. Action.
6. Achat de la banque mondiale pour la circulation des fonds.
7. Constitution de l'organisation clandestine chargée d'influencer les « événements ». Etude et inventaire des possibilités d'action à l'égard des modalités nationales. Action.
8. Fondation et mise en train de l'institut d'économie politique.
9. Travaux préparatoires divers : contrats avec les agences de publicité, les organismes de sondage de l'opinion publique, les agences de spectacles, etc.
10. Campagne d'essai d'un mois dans une région choisie du pays. Sur la base des résultats obtenus (réactions spontanées, opinions recueillies par sondage), mise au point de la campagne à l'échelle nationale.

JOUR J

- J à J + 90
- J + 91 à J + 180
- J + 181 à J + 270
- J + 271 à J + 365
- J + 365
11. Début de la campagne. Offensive générale par tous les moyens d'information et de délassement. Vers le début du troisième mois, apparitions sporadiques de suggestions fictives visant à préparer le glissement vers la propagande politique.
 12. Glissement vers la politique. Transformation graduelle de la publicité en propagande (celle-ci demeurant toutefois nébuleuse et présentée comme un jeu sans conséquences). Referendums.
 13. Constitution du Parti Imaginaire. Lancement d'un grand quotidien, éventuellement aussi d'un magazine illustré. Poursuite de la campagne avec une puissance de feu maxima.
 14. Constitution du Contre-Parti. Campagne électorale menée sur les deux fronts antagonistes. Intervention accrue de l'organisation clandestine. Intensification de la campagne.
 15. Elections. Triomphe conjoint du Parti Imaginaire et du Contre-Parti. Prise du pouvoir par majorité parlementaire.

20. — TOUS FEUX ÉTEINTS

L'ambition du romancier est de présenter toutes choses de façon que le lecteur éprouve à chaque instant l'illusion du vécu, subisse le sortilège du réel. Il semble qu'il y parvienne, et nul doute que le large rayonnement du marxisme, bien que le socialisme n'existe, au sens humain, entore nulle part sur la terre, doive tout à la vigueur avec laquelle il a inculqué à des millions d'hommes, l'espérance d'une société rationnelle et harmonieuse. Faute d'avoir été sanctionné par l'existence indubitable d'une telle société, il a pour le moins sur les religions l'immense supériorité de ne pas situer cette société en dehors de la vie terrestre. Mais si le romancier met en scène un homme heureux, il n'y suffit guère pour que nous partagions sa félicité. Le moment vient où il nous faut abandonner le livre enchanteur et reprendre toutes choses au point où nous les avions quittées.

Toute théorie conserve par rapport à la réalité les mêmes marges que le roman, dont les personnages ne sont pas plus des être de chair et de sang que les hypothèses, des faits. Il est bon de ne jamais l'oublier et, pour niaise que soit la remarque, de souligner que notre théorie n'en est qu'une après bien d'autres, non moins fragile et vagissante, sinon dérisoire auprès de cette réalité fracassante et complexe, tour à tour perméable et hermétique, vis-à-vis de laquelle il nous faut bien reconnaître qu'elle n'existe pas.

Mais rappelons-nous notre point de départ. C'était la possibilité soudainement apparue dans le monde d'une destruction totale de ce monde, du moins de la vie qui lui donne cette couleur, cette sonorité, cette saveur, cette odeur et ce poids sans lesquels il serait moins qu'une ombre égarée dans la nuit opaque. Or ce silence éternel paraît bien n'effrayer personne. Pas même nous, j'en conviens. Si bien que nous retrouvons notre difficulté initiale.

Elle consistait, on s'en souvient, à confondre volontairement l'hypothèse et le fait accompli, et même à les changer l'un dans l'autre ; puisque la certitude de la catastrophe devait nous porter à l'empêcher à tout prix, donc à la reléguer, cette certitude, définitivement et sans qu'elle en réchappe, au rang d'hypothèse.

Mais face à l'avenir aux mille visages, il n'est pas le moins du monde exclu que la grande catastrophe n'ait pas lieu, du moins dans de telles proportions. Sept cent cinquante bombes suffisent aujourd'hui, nous dit-on, pour volatiliser le monde. Soit. Mais pourquoi imaginer que l'on irait jusqu'au bout ? On peut très bien n'en utiliser que la moitié, mettons ; s'arrêter là. Ou seulement le tiers, ou le quart ; ou seulement une douzaine : question de se rendre compte. Ainsi il resterait toujours assez de bras pour rebâtir la fourmilière et repartir, comme ça s'est vu après chaque guerre, le regard plus clair et le cœur plus joyeux. Somme toute, l'homme a bien survécu au choléra, à la lèpre, à la peste noire, qui détruisit au XIV^e siècle le quart de la population terrestre et, durant laquelle, les médecins portaient un accoutrement assez similaire à celui de nos techniciens nucléaires. Exception faite peut-être pour ce long bec d'oiseau tout empli de parfums qu'ils avaient sur le nez, pourquoi diable irions-nous nous persuader que nous sommes sortis du Moyen âge ?

Sans compter qu'il y a d'autres perspectives, ne serait-ce que la vraie, celle que personne n'aura prévue, que l'Histoire s'ingénie ordinairement à suivre, cette Histoire qui n'abhorre rien tant que les prophéties, comme si elles l'incitaient malicieusement à les tourner en ridicule :

Qu'est-ce qui prouve qu'au moment même où nous écrivons ces lignes, et où les savants et le public s'extasient sur les performances des premiers satellites artificiels, un savant obscur n'est pas en train de découvrir quelque moyen entièrement nouveau d'agir sur les champs de pesanteur, qui rendrait périmees les fusées à réaction actuelles ? *

Ainsi, autant que l'on en peut craindre, l'on peut espérer

* Vladimir Kourganoff, *La Recherche scientifique*.

beaucoup de la théorie. De la théorie, sans laquelle nous en serions toujours aux cavernes.

Or ce divorce entre l'hypothèse et le fait, la théorie et l'expérience, comment en arriver à réduire toujours davantage l'espace dans lequel il s'inscrit ? Marx tenait, en gros, que l'avènement du communisme était inévitable et qu'il serait l'œuvre de la classe ouvrière tout entière. Par la suite, l'on en vint assez vite à constater que cette classe ouvrière n'était rien moins que sûre pour cette tâche dont elle n'était que trop encline à se laisser détourner, au point d'emprunter par moment la direction contraire. C'est alors que Lénine en vint à concevoir la nécessité d'une organisation indépendante de la classe ouvrière, de ces « révolutionnaires professionnels » qui feraient violence à l'évolution capricieuse et qui d'une main souple, plus tard d'acier, dirigeraient la société vers ce havre de paix et de bien-être que Marx avait dégagé des brumes de l'utopie. Ainsi, la mission du révolutionnaire en vint-elle à osciller curieusement entre deux pôles, les plus distants l'un de l'autre que l'on pût imaginer : d'une part, une certitude extrême, totale, ne souffrant aucune discussion, excluant jusqu'à l'ombre du doute ; mais de l'autre, en même temps, une méfiance sans bornes, irréductible, et qu'il ne fallait pas laisser d'observer à chaque pas. L'alliance de cette foi et de ce scepticisme, leur fusion étroite jusqu'à la confusion même, constitue ce qu'on appelle aujourd'hui le marxisme-léninisme.

Peut-être n'est-il pas négligeable d'examiner ici, succinctement, en quoi notre théorie le rencontre ou s'en écarte, du moins ce qui l'en distingue quant aux méthodes, puisque les fins — il est vrai, éloignées — sont rigoureusement identiques : l'unification économique de la planète et l'exploitation rationnelle de ses ressources au bénéfice équitable de chacun.

Sur ce point, il nous semble que notre théorie est effectivement « marxiste » : en ce sens, qu'elle ne reconnaît pas aux contradictions actuelles du monde d'autre issue que l'abolition de la propriété privée des moyens de production et la socialisation de l'économie mondiale, transformée en une manière de gigantesque société anonyme dont chaque homme serait tout ensemble l'actionnaire et l'ouvrier. Au terme de quoi il paraît bien que la politique, qui n'est dans le fond rien d'autre que la représentation abstraite de l'antagonisme entre la production et la consommation, pourrait être purement et simplement remplacée par un cerveau électronique, effectuant à chaque heure du jour le compte de notre dû sur l'ensemble des richesses planétaires accumulées.

Mais nous croyons pouvoir également affirmer que notre théorie est « léniniste » : en ce sens, qu'entre tous les moyens

pratiques susceptibles de conduire à la révolution mondiale, elle se fie aux moyens les plus concrets, les plus immédiats, les plus souples, les mieux éprouvés, sans faire grand cas des sentences pétrifiées de la doctrine. Elle est léniniste encore, parce qu'elle reconnaît aux moyens quotidiennement expérimentés au sein de la société capitaliste une efficacité supérieure à ceux qui soutiennent la propagande communiste classique, dont la pénétration est faible, incertaine, sinon inexistante, et qui, passablement rouillés à l'usage, offrent de plus l'inconvénient majeur d'avoir été transplantés d'un terrain d'expérience où le succès qui les a sanctionnés n'implique pas automatiquement une réussite similaire sur un terrain fort différent. Elle est léniniste, enfin, parce qu'elle subordonne, dans tous les cas, la doctrine aux conditions *immédiates* de l'action*.

Quant à l'essentiel donc, quant au but, quant au fond du problème, nous ne nous trouvons guère en désaccord avec le marxisme-léninisme. Si nous paraissions cependant lui tourner résolument le dos, c'est sur un seul point, que nous jugeons décisif : celui où nous opposons aux échecs répétés de la tactique séculaire des partis marxistes dans leurs tentatives pour aboutir à la révolution mondiale, une méthode adaptée aux rapports humains tels que nous pouvons les éprouver, et même les *mesurer*, dans la société capitaliste contemporaine. Nous avons, en effet, sacrifié délibérément toute la tradition révolutionnaire, ses habitudes, ses symboles, son langage même (pour ne pas dire son jargon) au profit d'un ensemble de moyens techniques, maniés dans un ordre rigoureux, moyens dont l'expérience quotidienne ne laisse de prouver qu'ils sont aptes à nous assurer des résultats concrets et précis, dans un temps relativement court, — presque d'une seule haleine. Bref, nous n'avons pas cessé de reconnaître, aux dépens des idées et des signes, la primauté du monde matériel dans sa structure immédiatement donnée.

C'est pourquoi, sous ce rapport, notre théorie présente quelques traits d'économie dignes d'intérêt. C'est que, matériellement, sa mise en application coûterait, tant en énergie qu'en argent, infiniment moins que ne coûte la propagande révolutionnaire traditionnelle. Au surplus, elle n'est en rien tributaire d'un endoctrinement préalable, pesant et aléatoire des masses appelées à mener cette action à bon port. Enfin, libérée des contingences historiques, elle permet d'envisager la révolution

* On se rappellera que Lénine, en accédant au pouvoir, loin de promouvoir le programme agraire du parti bolchévik, qui n'avait pas la faveur de la paysannerie, applique tout simplement celui de ses rivaux, les socialistes-révolutionnaires, sur le partage des terres. De même, quand la révolution se trouvera dans l'impasse, il empruntera aux menchéviks le programme de la Nep, élaboré et préconisé par eux auparavant.

dans n'importe quelle phase du capitalisme, même la plus florissante. Avantage dont l'intérêt est d'autant moins négligeable si l'on songe que toute révolution antérieure a considérablement souffert du lourd handicap de conditions économiques détériorées, dont la restauration pèse d'un poids écrasant sur les épaules de l'organisation nouvelle.

De même que le capitalisme ne laisse pas de se rapprocher du communisme, quoi que fassent là-contre les volontés humaines, ainsi notre théorie épouse étroitement ce mouvement souterrain, et rejette la méthode d'une révolution ouvertement affirmée au bénéfice d'une action adaptée au psychisme rudimentaire des hommes qui subissent le joug et les convulsions de l'économie toute-puissante. Elle se sert d'un vaste appareil de propagande existant de toutes pièces, édifié et entrete nu par le capitalisme lui-même, comme d'une arme extraordinairement souple pour le détruire, cependant qu'elle se sert en même temps des hommes qui manient quotidiennement cet appareil comme des instruments inconscients de cette destruction. A tout moment, par la vérification infatigable des effets obtenus et la correction permanente des erreurs constatées, notre action ne tient compte que de l'efficacité pratique des moyens employés, et ne leur reconnaît de valeur qu'en fonction de leur aptitude à nous mener, dans le délai le plus court possible, à l'accomplissement de la révolution mondiale.

Mais serait-elle chimérique, de bout en bout, que notre théorie offrirait cependant un mérite peu discutable : celui de préconiser l'application aux tâches révolutionnaires d'une découverte technique relativement récente, qui est la possibilité, fondée sur le calcul des probabilités, de mesurer l'opinion publique à un degré de précision largement suffisant pour entreprendre, à partir de là, et avec une certitude mathématique, une action de masse de grande envergure.

Notre exposé ne serait pas complet cependant, s'il tenait pour acquis que l'unification socialiste du monde occidental, face à celle du monde oriental, doive automatiquement résoudre le conflit virtuel qui les divise aujourd'hui. L'expérience des rapports entre nations socialistes, la révolution hongroise, l'isolement yougoslave éclairent de façon consternante les risques inhérents à une expansion soviétique généralisée vers le monde occidental. L'U.R.S.S. nous apparaît dès lors sous un double visage, tantôt ami, tantôt hostile, colombe et vautour, qui n'affole pas sans raisons un monde qui jouit dans l'ensemble de conditions d'existence meilleures que celles que pourrait lui assurer l'U.R.S.S. si celle-ci devait par la contrainte se soumettre sa puissance économique. Or il suffirait que l'U.R.S.S. étende sa domination jusqu'à la côte Atlantique pour qu'aussitôt sa

capacité de production rejoigne celle des Etats-Unis. La révolution mondiale « par l'intérieur » étant pratiquement abandonnée, un communiste conséquent ne peut donc l'envisager que sous la forme d'une expansion dont les partis communistes occidentaux constituent aujourd'hui l'avant-garde stratégique. Cette conquête plus ou moins militaire de l'Occident présente, à côté d'avantages lointains peu contestables, des inconvénients immédiats non moins certains pour les générations qui seraient appelées à la subir. Il faudrait pour que celles-ci l'acceptent sans réputation (les capitalistes naturellement exceptés) que le niveau de vie de l'U.R.S.S. soit pour le moins égal au leur, de façon que leur intégration ne souffre pas durablement de la centralisation des forces productives, centralisation qui dans les circonstances actuelles de leur inégalité de développement, ne peut jouer qu'en faveur de l'U.R.S.S. au détriment des nations conquises; un peu à la façon de la physique des vases communicants qui assure automatiquement l'horizontalité des liquides.

Notre théorie de la révolution occidentale, à supposer qu'elle soit réalisable (ce dont nous ne pouvons que douter tant qu'elle demeure une simple théorie), offrirait par contre l'avantage de conserver à l'Occident unifié et socialisé, aligné sur l'économie américaine, une avance appréciable sur le monde soviétique. Mais il serait ridicule d'envisager ici les perspectives d'un échange diplomatique entre les deux mondes, mettant fin à toute possibilité de conflit et envisageant, sur une base désormais inébranlable, leur désarmement mutuel et intégral. Sous ce rapport, il va sans dire, que notre théorie ne peut rien garantir. Quoi qu'il en soit, la fusion économique et politique des deux mondes, malgré l'abolition universelle du régime de la propriété privée, n'en offrirait pas moins des difficultés considérables, étape inévitable pourtant vers l'unification de la planète.

Car notre théorie présente un autre trait singulier : c'est que tout en réalisant le marxisme dans les faits, elle renonce dans le même moment sa métaphysique, ce qu'il faut bien nommer, depuis l'exemple stupéfiant de l'U.R.S.S., sa mystique ou sa religion, avec son cortège obscurantiste de dogmes, de prières et de rites, avec ses superstitions et sa bigoterie. Or l'ampleur de la pénétration du marxisme est aujourd'hui tel, son enseignement développé à une si vaste échelle, qu'il n'est plus un marxiste sur terre (et nous sommes bien près d'atteindre le milliard) qui soit prêt à abjurer, fût-il même social-démocrate ou trotskyste, la Sainte-Trinité hégélienne. Je ne crois guère trahir la pensée de la majorité des marxistes en affirmant que pour eux, l'homme une fois délivré du fardeau économique, son bonheur consistera à dissenter sans fin, voire avec ses houris,

du matérialisme dialectique; à se ravir jusqu'à la nuit des temps avec le don élimé d'Ariane.

Or, c'est précisément oublier que le marxisme, successeur de la religion et de la philosophie, doit disparaître le jour où son objectif est atteint. Au bout du fil, la liberté commence. En attendant, le marxisme philosophique n'est lui-même qu'un opium du peuple, un peu plus dilué que l'autre, guère moins aberrant, dont la fonction essentielle est de dissimuler qu'il est, pour paraphraser Marx, en même temps qu'une protestation contre la misère réelle du monde, l'expression même de cette misère. Mais la contagion grandissante de la doctrine marxiste, sa décomposition simultanée, accélérée par l'effarante théologie stalinienne, on aurait tort d'en grossir l'importance. Son empire est organiquement lié au niveau de vie très bas que l'U.R.S.S. a connue, aux difficultés extrêmes qui ont parsemé sa route. Toute amélioration des conditions générales d'existence, de même qu'elle consacre, de notre côté, la dégénérescence accrue des religions antiques, ne peut qu'entraîner, à plus ou moins brève échéance, celle de leur succédané matérialiste.

Quant aux querelles raciales et nationalistes qui préluderont fatalement à l'unification politique du monde et à la formation, amorcée depuis la nuit des temps, d'une race universelle, au sang proportionnellement mêlé de Jaune, de Blanc et de Noir (à en juger d'après les tendances démographiques actuelles, nous aurons tous un petit air chinois), on peut penser que l'élévation continue du niveau de vie, sous l'impulsion d'une production décuplée et libérée de ses entraves, doit bientôt reléguer dans l'oubli l'existence, particularisée aujourd'hui jusqu'à l'impudeur, du Chinois, du Russe, de l'Américain, du Français et même du Monégasque, dans la mesure où, de nos jours déjà, il nous est impossible de nous enflammer sérieusement au souvenir du patriotisme aztèque ou babylonien.

Mais il resté au lecteur qui, par extraordinaire, aurait bien voulu nous suivre jusqu'ici sans hausser les épaules, à formuler une dernière objection. Il se peut qu'elle lui paraisse cardinale. Si tout ce qui précède, pourrait-il nous dire, tient vraiment du réalisable, comment en venir alors à dévoiler d'avance, en quelque sorte publiquement, les plans d'une opération aussi grave, et dont l'exigence première est aussi de devoir demeurer strictement secrète ? Car supposons que l'on trouve trois cents hommes convaincus et intègres, supposons que l'on réunisse le capital initial pour mettre en branle cette énorme machine... Pourquoi dès lors trahir une cause avant même que n'en soient jetées les premières bases ?

La réponse à cette objection est très facile. C'est que le caractère direct, naïf, pour ne pas dire simpliste, de notre

exposé suffit à en miner le crédit d'emblée. Face à la réalité souveraine, dont la toute-puissance paraît suffisamment inviolable pour que l'on se gausse, non sans sagesse, d'une théorie de la subversion aussi ambitieuse, comment croire un instant que l'une, obscure, fragile et comme dérisoire, puisse de l'autre avoir si aisément raison ?

C'est ainsi que l'on découvre, une fois de plus, qu'un événement préfiguré ne devient croyable qu'à partir de l'instant où il est accompli. C'est en fin de compte, non des lignes de la main ou du marc de café, mais des événements ultérieurs, que dépend le triomphe de la voyante. Tant qu'une théorie demeure donc dans l'arsenal surencombré du possible, tant qu'elle ne projette aucune ombre, — spectre qui erre tristement de cerveau en cerveau, en quête d'un reflet, — tant qu'elle n'est pas davantage que soi-même, elle ne quitte pas le terrain de la littérature. Comment croire un seul mot de ce qui précède tant que le monde réel ne l'étaie d'aucune preuve ? Comment l'auteur y croirait-il lui-même, pour peu qu'il entende garder les pieds sur la terre ?

C'est pourquoi le fait de divulguer au grand jour une théorie de la révolution mondiale, dont le schéma demeure malgré tout suffisamment grossier pour que bien des variantes y puissent être apportées, de façon à prévenir une ressemblance trop vive entre le projet et l'exécution, ne comporte, quant aux modalités de son application éventuelle, aucun risque vraiment sérieux. Quel exemple, d'ailleurs, citer qui soit plus explicite que celui de « Mein Kampf » ? Hitler annonçait ouvertement et sans ambages la deuxième guerre mondiale, la conquête de l'Est et de l'Ouest. Or qui s'en alarmait ? Qui tint compte de cet avertissement brutal, publié sur les toits, réitéré à tue-tête, traduit dans toutes les langues ? Qui n'a pas, non sans quelque sourire supérieur, haussé les épaules devant cet ouvrage délirant, pas mal absurde ?

On s'est fort étonné, par la suite, de Churchill à Khrouchtchev, de l'indifférence manifestée par Staline devant la menace imminente d'une invasion hitlérienne, et qu'il ait pu, non seulement négliger les révélations de « Mein Kampf » mais encore celles, moins littéraires, des services d'espionnage. C'est mal connaître le mécanisme d'une illusion simple, qui opère après coup. Devant la multiplicité des chemins possibles de l'Histoire, abondance qui défie l'analyse exhaustive, comment, même si l'on eût pu pénétrer dans la pensée de Hitler, comment eût-on pu identifier l'intention et le fait, tant que ce dernier n'eût pas fait connaître son visage définitif ? Comment, pour revenir à notre point de départ, changer l'hypothèse en fait et, dans le même mouvement, l'issue évidente en perspective improbable ?

En fin de compte, seul le fanatisme agissant et fracassant de Hitler pouvait combler l'abîme qui sépare le projet de sa réalisation. La seule façon efficace de lutter contre lui eût été de l'entraver à la source, de prendre les devants, d'attaquer le premier, bref, d'assumer à sa place, contre lui, le rôle décisif du destin.

C'est ce que trente à quarante millions de morts n'ont pas laissé de se dire jusqu'à leur dernier soupir.

MARCEL MARIËN

ÉDITIONS DE LA REVUE LES LÈVRES NUES

Les Lèvres Nues. Douze numéros parus, d'avril 1954 à septembre 1958. 450 pages de texte, 80 illustrations. Textes et illustrations de Michèle Bernstein, Paul Bourgoignie, Bertolt Brecht, Guy-Ernest Debord, André De Rache, Léo Dohmen, Jacques Fillon, Ganchina, Jane Graverol, Marcel Mariën, Paul Nougé, Louis Scutenaire, Gilbert Senecaut, André Souris, Gérard Van Bruaene, Gil J. Wolman.

Prix par numéro (de 1 à 9) 30 fr.
Prix du numéro triple 10-12 100 fr.
Les douze numéros parus 300 fr.

TRACTS

Une tempête sous un crâne Épuisé
Ce qu'on appelle la tragédie antique Épuisé
Découvrir Épuisé
La lumière, l'ombre et la proie 5 fr.
Toutes ces dames au salon! 5 fr.

J E U

Paul Nougé : *Le Jeu des Mots et du Hasard.*
Cinquante-trois cartes sous étui. Tirage limité
à cent exemplaires 100 fr.

L I V R E S

Marcel Mariën : *Quand l'acier fut rompu.* Un
volume in-12 de 160 pages 75 fr.
Exemplaire numéroté sur vergé 250 fr.
Paul Nougé : *Un Portrait d'après nature ou
l'Histoire telle qu'on la crée.* Un volume in-16
jésus de 128 pages sur papier couché. 27 illus-
trations 75 fr.
Paul Nougé : *Histoire de ne pas rire.* Un volume
in-octavo de 320 pages 120 fr.
Exemplaire numéroté sur vergé 500 fr.

CORRESPONDANCE ET SERVICE DE VENTE :
Jane Graverol, 35, rue Joseph II, Bruxelles
(C.C.P. 36.45.35)

D E P O S I T A I R E S A P A R I S :
Le Minotaure, 2, rue des Beaux-Arts, Paris VI
(C.C.P. Paris 7422-37)
Le Soleil dans la Tête, 10, rue de Vaugirard, Paris VI
(C.C.P. Paris 9758-73)